UTILE À TOUS

LES USAGES DU SIÈCLE

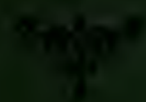
[illegible]

[illegible]

SAVOIR VIVRE

par

UNE PARISIENNE



Les Usages du Siècle

COULOMMIERS
Imprimerie PAUL BRODARD.

UNE PARISIENNE

Les Usages du Siècle

Lettres — Conseils pratiques

Le Savoir-Vivre



PARIS

A. DESLINIÈRES, ÉDITEUR

161, RUE DU FAUBOURG SAINT-DENIS

1895

Savoir-Vivre.

La Parisienne d'esprit et de goût qui a rédigé ce petit code de nos usages et de nos coutumes en cette fin de siècle, n'a ni la prétention de donner des leçons à ses contemporaines, ni celle de leur enseigner les notions du savoir-vivre.

Ces leçons, qu'on apprenait si difficilement aux gentilshommes de la cour de Louis XIV, nos enfants les savent aujourd'hui dès l'école, et l'éducation dans la famille est aussi généralement répandue que le bon sens dont discourut Descartes et que la civilité rêvée par Érasme.

Cependant en maintes circonstances un peu exceptionnelles, on se trouve soudain embarrassé. Au moment de jouer son rôle dans une des scènes tantôt tristes et tantôt

gaies de notre vie, on hésite, on se demande si on aura la tenue correcte, l'attitude convenant aux circonstances; si on se conformera aux règles des convenances, si l'on ne froissera pas l'étiquette, si l'on ne commettra point quelque incorrection.

Sans doute lorsqu'on possède (et c'est, pour ainsi dire, le cas de tous les gens bien élevés), lorsqu'on est doué de cette qualité impalpable qui se nomme le tact, on peut affronter les situations les plus délicates.

Il n'en est pas moins vrai que tel ou tel événement fortuit vous transforme soudain en un témoin, en une marraine ou un parrain, en une demoiselle ou un garçon d'honneur et que ce sont là des emplois pour lesquels... on ne naît pas, auxquels rien ne nous a disposé, quelque parfaite qu'ait été notre éducation première.

Et ces usages particuliers changent, se transforment selon l'époque et la mode. Cette façon d'agir en telle circonstance était, il y a trente ans, parfaitement correcte, exquise même; aujourd'hui elle ferait sourire.

Mais toute affirmation a besoin d'une preuve, et de toutes les preuves littéraires, l'anecdote est la meilleure.

On a prétendu, d'une façon assez plaisante, que le prince de Talleyrand avait une échelle de proportion pour offrir aux convives qu'il recevait à sa table, leur part de tel ou tel plat.

C'était une échelle descendant depuis le titre de Duc jusqu'à la simple dénomination de Monsieur.

Il découpait lui-même et s'adressait à ses convives dans l'ordre suivant :

— Monsieur le duc, Votre Grâce me ferait-elle l'honneur d'accepter de ce bœuf?

— Mon prince (titre romain inférieur à celui de duc); aurai-je l'honneur de vous envoyer du bœuf?

— Monsieur le marquis, accordez-moi l'honneur de vous offrir du bœuf!

— Monsieur le comte, aurai-je le plaisir de vous envoyer du bœuf?

— Monsieur le baron, voulez-vous du bœuf?

Lorsqu'il arrivait au simple Monsieur, dit la légende (un peu arrangée sans nul doute), le diplomate frappait son assiette avec la main, fixait ses yeux sur ceux du dernier convive en lui criant :

— Bœuf?

Quoique certains grands personnages, si l'on en croyait les chroniques, aient imité ce singulier cérémonial, nous ne savons dans quelle maison hautaine on pourrait tenter de le ressusciter aujourd'hui.

Non, la politesse française a, Dieu merci, franchi le seuil de toutes les demeures, et de plus en plus rares sont les fonctionnaires ou les employés qui, sur notre douce

terre, malmenaient traditionnellement l'infortuné public.

Il arrive même, chez nous, que les ouvreurs de portières sont uniformément gracieux.

En Allemagne, au contraire, les hommes qui, sur les chemins de fer, sont chargés du contrôle des billets, parlent aux voyageurs selon la « classe » occupée :

A ceux de Première, ils disent, en saluant avec beaucoup de déférence : *Bitte die Herrschaft gefœlligst die Billete vorzuzeigen*, c'est-à-dire « que Leurs Seigneuries aient la bonté de montrer leurs billets! »

A ceux de Seconde, ils s'adressent plus sommairement : *Billette, gefœlligst,* « Vos billets, s'il vous plaît » ; enfin aux portières des wagons de 3e classe, ils grognent, en forme de commandement militaire : *Billet'heraus!* « Sortez billets ! »

Ces nuances, ou plutôt ces brutalités, n'apparaissent plus en France qu'à de très rares exceptions.

Il est vrai qu'on a multiplié, je le répète, les traités de bonnes manières.

En l'an 1671, le gentilhomme Antoine de Courtin publiait (et ce n'était pas le premier ouvrage de ce genre) un *Traité de la civilité qui se pratique en France parmi les honnestes gens*, traité réédité, corrigé, augmenté avec approbation et privilège du Roy, et qui en l'année 1712 se vendait à Paris chez Louis Josse, *à la Couronne d'épines*,

et chez Charles Robustel, *au Palmier*, deux boutiques voisines, dans la même rue Saint-Jacques.

Un peu plus tard, en 1749, parut la fameuse *Civilité puérile et honneste*, dressée par un missionnaire, avec des « préceptes et instructions pour apprendre à la jeunesse à se bien conduire dans les compagnies ».

Que si on se reporte au temps de la parfaite gentilhommerie selon les classiques, c'est-à-dire à l'époque du Roi Soleil lui-même, on peut se convaincre aisément que ces maîtres laissaient encore beaucoup à désirer.

Le sieur de Courtin déclare, en effet, dans sa Préface, qu'il se trouve que son traité « est très utile non seulement aux personnes qui ont des enfants à élever et aux jeunes gens, mais encore à ceux-là même qui, bien qu'avancez en âge, ne sont pourtant pas assez instruits de la politesse et de l'honnêteté que l'on doit observer dans le commerce du monde ».

Ce fut, plus tard et jusqu'à nos jours, une suite ininterrompue d'ouvrages du même genre qui se répandirent d'autant plus que chacun a la juste prétention de se conduire comme un gentilhomme.

La place nous manque pour énumérer les titres de tous ces livres, mais à travers la liste des noms de trois cents auteurs ayant colligé les « usages du monde » nous citerons parmi les prédécesseurs de notre Parisienne,

Madame Emmeline Raymond, madame Tarbé, la fameuse comtesse de Bassanville, madame de Waddeville, madame d'Alq, mademoiselle de la Jonchère, madame Alice Vernon, madame Ermance Dufau, la baronne Staffe très estimée.

Sous des titres nécessairement enserrés dans le cercle étroit d'un même sujet, ces femmes instruites et distinguées ont consigné, avec les remarques des autres, leurs propres observations.

En ces dernières années, aux *Usages du Monde* de l'abbé Bourgeau (1864) précédé par Bescherelle aîné qui écrivit l'*Usage du Monde,* et suivi par l'homme (également du monde) qui produisit les *Usages du Monde* en 1880, on a vu paraître « Usages du Monde » de la baronne Staffe, à laquelle nous avons rendu justice.

Avouons qu'il était temps de s'occuper des *Usages du Siècle.* Ils auront peut-être le succès des anciens.

Cette succession, cette multiplication de livres pour ainsi dire semblables, a été en quelque sorte rendue nécessaire par la continuelle métamorphose des mondaines coutumes.

Ce sont ces transformations qui rendent nécessaire ce qu'on pourrait appeler « la tenue à jour » de nos usages modernes.

Si nos grands principes de politesse sont demeurés en

quelque sorte immuables, les manières élégantes n'offrent, en revanche, que l'instabilité!

Elles vieillissent si vite que nous avons cru utile de dresser, pour ainsi parler, un catalogue des renseignements mondains.

Des phrases, non ; des conseils, pas davantage, mais, selon l'expression depuis peu consacrée, des documents.

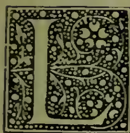
Tel est l'esprit de ce petit livre sans prétention où le lecteur est invité à chercher seulement le renseignement utile à tous.

Un Bibliophile.



Les Usages du Siècle

La demande en mariage.


A demande en mariage est l'événement le plus important de la vie. Point n'est besoin de digresser sur ce chapitre. — Des faits, des faits.

La règle stricte veut que le jeune homme qui a des « vues » sur une jeune fille s'ouvre de ses intentions à une tierce personne qui puisse le mettre en rapport avec la famille de celle qu'il désire pour femme.

Cette personne a un rôle très délicat, très scabreux à remplir; il lui faut pour cela beaucoup de tact.

Elle doit d'abord s'informer discrètement si la jeune fille n'est pas promise, quelle est sa dot, quels sont les désirs et les intentions des parents, si telle situation leur convient, si tel âge leur semble en rapport; en un mot, elle doit préparer les voies au candidat.

Lorsque ces précautions préliminaires sont prises, on doit arranger une entrevue, *censément fortuite*, entre le jeune homme et la jeune fille. Jadis c'était à l'Opéra-Comique; et *la Dame*

Blanche a été un des premiers témoins de bien des fiançailles décidées en principe.

Mais, quel que soit le lieu choisi pour l'entrevue, la jeune fille ne doit se douter de rien, cela lui enlèverait ses moyens, l'empêcherait d'être naturelle. Cependant son attention sera fort en éveil malgré toutes les précautions et je l'engagerai à être tout bonnement elle-même, à ne pas faire de petites mines enfantines, ou naïves, genre bien usé à présent que les jeunes filles sont un peu élevées à l'américaine.

Est-ce un bien? Est-ce un mal? *That is the question.* Enfin c'est le siècle qui veut ça, paraît-il!

Une allure trop décidée, des goûts mondains trop montrés, peuvent être des obstacles sérieux pour le jeune homme qui cependant doit se méfier de sa première impression.

Il faut donc être très circonspect en pareille matière, ne pas dire définitivement « oui » ou « non » et demander une nouvelle entrevue; quel homme jeune, fût-il un grand philosophe, peut apprécier en quelques instants le caractère d'une jeune fille?

La meilleure façon d'avoir des renseignements est de s'adresser aux personnes connaissant la famille et la jeune fille depuis l'enfance.

Il est toujours pénible pour la tierce personne d'avoir à notifier un refus; elle doit l'entourer de toutes les délicatesses possibles.

J'engagerai tous les jeunes gens qui désirent se marier et qui ne sont pas poussés par une inclination réelle à bien s'informer de la dot, des « espérances », pour parler le vilain langage de notre siècle, avant de s'avancer. Car reculer sur une question d'argent est humiliant pour la jeune fille et... pas très beau pour le jeune homme.

Même, si la famille de la jeune fille refuse, elle doit offrir des remerciements à la tierce personne et des phrases de regrets polis au prétendant.

Il y a des personnes qui se plaisent à faire des mariages. Elles rendent souvent service aux familles qui n'ont pas beaucoup de relations, et il serait ingrat de leur en vouloir si leurs efforts n'aboutissaient pas.

Si donc vous intervenez, parlez franchement à la famille du jeune homme ou à lui-même s'il est orphelin, à la famille de la jeune fille, ou à son tuteur, jamais à elle-même, cela pourrait la gêner. En réunissant les jeunes gens dans un dîner, dans une soirée où il y a beaucoup d'autres jeunes couples, on peut espérer que la jeune personne ignorera l'intention.

Se trouvant avec des compagnes, elle peut penser que c'est pour l'une d'entre elles que le jeune homme est là et elle se doutera encore moins de quelque chose s'il y a plusieurs jeunes gens.

Après l'entrevue, on doit demander à la jeune fille ce qu'elle pense de « monsieur un tel » ; si la réponse est favorable, on la transmettra à la tierce personne qui en fera part au jeune homme; celui-ci, si la jeune fille lui plaît, s'enquiert de suite de la situation, fait connaître la sienne et s'avance un peu plus : il demande à être présenté dans la famille de celle qu'il désire épouser, fait quelques visites pendant lesquelles les jeunes mariés en expectative peuvent s'étudier un peu, trop peu, hélas! car on est sur la défensive, mais cela est inévitable.

Si, après quelques visites, le jeune homme pense qu'il ne pourra pas trouver le bonheur dans cette union, il en fait part à l'intermédiaire, qui, aussi délicatement que possible, avertit la famille de la jeune personne; la même chose a lieu, lorsque c'est du côté de la femme que vient le refus. En tous cas, c'est fort désagréable pour la personne qui s'est entremise, et bien des brouilles mondaines sont venues de là.

Lorsque conformité de goûts, de fortune, de famille, semblent promettre un long avenir de bonheur, le prétendant ne doit pas tarder à faire connaître ses intentions définitives; s'il a son père, celui-ci se charge de la démarche près du père de la jeune fille;

sa mère, en cas de mort du père (cette dernière s'adresse : non au père, mais à la mère de la jeune fille); son tuteur, s'il est orphelin et mineur; son oncle; la tierce personne; un ami intime ou lui-même.

La demande peut être faite par lettre ou de vive voix.

Les circonstances dictent les formules de demandes écrites.

Les refus doivent toujours être notifiés poliment; on donne pour prétexte des engagements antérieurs, la trop grande jeunesse de la jeune fille, sa santé délicate; ne jamais invoquer la question de position ou d'argent, si c'est elle qui motive le refus.

C'est le tuteur qui doit recevoir les propositions de mariage relatives à une orpheline.

S'il s'agit d'une veuve ou d'une orpheline majeure, on doit s'adresser franchement et directement à elle-même.

On peut à défaut de parents directs, tels que père, mère, grand-père, grand'mère, s'adresser à un frère, fût-il plus jeune, ou à une sœur aînée, mariée.

Pour faire une demande en mariage, qu'on soit l'intermédiaire ou le prétendant lui-même, une tenue très soignée est de rigueur, mais jamais l'habit et les gants blancs.

Quel que soit le résultat d'une demande, si elle a été faite par les intermédiaires, ceux-ci ont droit à des remerciements très affectueux.

Il est inutile de dire, qu'en cas d'échec, lesdits intermédiaires sont tenus au secret le plus absolu.

Il serait du plus mauvais goût de colporter partout une lettre de demande en mariage, qu'on ait un refus ou une acceptation.

Quelquefois, la jeune fille, bien disposée en faveur du candidat, demande à le connaître un peu plus, avant de donner une réponse définitive; le jeune homme doit se prêter de bonne grâce à cette sorte d'épreuve.

Il n'affectera pas un trop grand empressement et surtout, devant des tiers, rien ne doit faire soupçonner sa recherche.

Les parents de la jeune fille doivent faciliter des entrevues autant que le bon goût et la bienséance le permettent.

Si la demande doit être agréée, on le fait savoir au jeune homme par une tierce personne; celui-ci peut aussitôt formuler sa demande officielle, à laquelle on répond par une lettre d'acceptation qui se peut rédiger de la sorte :

Cher monsieur,

Nous sommes très honorés, ma femme et moi, de votre gracieuse demande.

Nous nous y attendions certes, puisque, avec une délicatesse qui nous a fait plaisir, vous aviez prié le meilleur ami de nos deux familles de pressentir nos intentions.

Votre position, votre situation nous convenant, il ne nous restait plus qu'à consulter la chère fille dont nous rêvons le bonheur et qui si tendrement, toujours, nous a récompensés de nos soins et de notre affection. Sa réponse ne vous est point défavorable.

Présentez-vous donc quand il vous plaira, et croyez, cher monsieur, à nos sentiments déjà très affectueux.

L.

On prend alors jour pour débattre à fond les questions d'intérêts; rien ne doit rester dans l'ombre, car si, pour une question d'argent, un mariage peut manquer, il est inutile de l'engager.

Si l'intermédiaire n'est pas un des amis intimes, il est ennuyeux de dire ce que l'on donne à sa fille, ce qui lui doit revenir, etc., etc.

Il y a là toute une gamme de nuances extrêmement délicates.

On peut faire traiter cette question par les notaires des deux familles.

Que ce soit un refus ou une acceptation qui résultent des démarches matrimoniales, on ne doit pas tarder à faire connaître la décision prise.

Une nouvelle insistance à un refus serait déplacée.

Pendant les pourparlers d'intérêts, la jeune fille et le prétendant doivent s'abstenir de toutes réflexions, ils ont leurs fondés de pouvoir. Une femme seule évite les débats d'argent.

Si, au cours des pourparlers, le prétendant se trouvait déçu dans ses espérances « pratiques » et qu'il voulût se retirer, il écrirait une lettre polie, prétextant un voyage, la maladie d'un parent, etc.; il n'accentuerait pas davantage le refus. Nous avons dit comment peuvent gracieusement se motiver ces refus.

Si, après avoir accepté un jeune homme, une jeune fille refusait, ses parents doivent chercher à la faire revenir sur sa détermination mais non la forcer; de même, lorsqu'elle s'éprend de quelqu'un qui ne convient pas à sa famille doit-on faire le possible pour lui démontrer ce qu'on a à reprocher au prétendant, mais les grands moyens n'ont jamais très bien réussi et le savoir-vivre, le bon sens les interdisent.

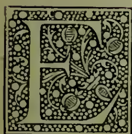
Il faut dépayser la jeune fille, la faire voyager, la distraire, et il est rare qu'un sentiment de cœur de vingt ans résiste à ce petit traitement.

Dans les mariages d'inclination, d'amour, je ne trouve nullement déplacé que le jeune homme s'adresse directement à la jeune fille dont il veut faire sa femme ou qu'il charge de ce soin sa mère ou son père, qui demanderont alors : « Mademoiselle ou ma chère enfant, selon le degré d'intimité, vous plairait-il de devenir notre fille ? »

Si celle-ci est disposée à accepter, elle peut répondre au jeune homme ou à ses parents que si les siens acceptent elle ne dira pas non, ou même, si les parents du jeune homme lui sont connus depuis longtemps, elle peut simplement les embrasser sans répondre; c'est suffisamment éloquent.

Une grande franchise est, dans tous les cas, indispensable.

Agréé!

NFIN toutes les difficultés sont aplanies, la demande verbale ou écrite a été bien accueillie et il faudrait des motifs très graves pour rompre le projet d'union.

Le jeune homme écrit ou fait demander quel jour et à quelle heure il peut se présenter officiellement; on lui répond en lui fixant une date prochaine, le lendemain ou le surlendemain.

Le jour de la première entrevue officielle, le jeune homme doit envoyer un joli bouquet blanc rosé pour une jeune fille, de roses de couleurs pour une veuve; jamais de fleurs d'oranger dans le premier cas, jamais de fleurs trop sombres dans le second.

Inutile de mettre sa carte, on sait de reste d'où viennent les fleurs.

Ce bouquet (non dépouillé du papier qui l'enveloppe) doit être placé dans un vase, mis en évidence sur un meuble de la pièce où on doit recevoir le jeune homme.

Celui-ci, accompagné de son père ou de sa mère, seul s'il est orphelin, se présente à partir de trois heures, jamais avant, à la maison de celle qu'il peut dès lors considérer comme sa fiancée.

Celle-ci n'est *jamais* au salon à l'arrivée du jeune homme; les parents seuls sont présents; le père et la mère doivent

tendre la main à la personne qui accompagne le fiancé et à lui-même, on échange de bonnes et cordiales paroles.

Après les premiers instants d'entretien qui sont toujours un peu gênants de part et d'autre, on fait venir la jeune fille. Celle-ci doit être simplement mais élégamment habillée; il faut un brin de coquetterie qui marque qu'elle s'est mise en frais pour son futur mari; elle peut avoir, dans les cheveux ou à son corsage, une fleur du bouquet envoyé le matin.

Elle doit sans fausse honte saluer la personne qui accompagne le jeune homme et celui-ci, leur tendre la main, selon le degré d'intimité qui règne entre les deux familles.

Le père ou la mère doivent l'embrasser, en la nommant « ma chère enfant ».

Elle doit remercier du bouquet reçu; le jeune homme s'informera discrètement des fleurs qu'elle préfère.

A propos de bouquet, disons en passant que le bouquet quotidien n'est pas obligatoire, qu'il peut s'envoyer tous les deux jours ou même une fois par semaine.

Il doit être varié chaque fois, montrant ainsi le désir qu'a le jeune homme de plaire à sa future femme; un bouquet toujours le même semblerait une commande faite une fois pour toutes, comme une corvée dont on veut se débarrasser.

Cette première visite ne se prolonge pas; vingt à trente minutes sont suffisantes.

En se retirant le jeune homme baise la main de sa future belle-mère et de sa fiancée; il serait de mauvais goût d'embrasser la jeune fille à moins que maintes relations n'autorisent cette familiarité.

Je trouve fort joli un bouquet de myosotis et roses mousseuses.

Dans notre siècle d'innovations, on évite la monotonie en variant le bouquet; souvent ce sont maintenant d'élégantes gerbes lâches, nouées de rubans qui avivent et rehaussent les douces teintes des fleurs.

Le fugace présent emprunte, pour charmer les yeux, les formes les plus variées; bref, la fantaisie et l'ingéniosité ont beau jeu en pareille occurrence.

On offre des coussins tout en fleurs; l'initiale de la jeune fille en fleurs d'autre teinte; des coussins de roses avec initiale en tubéreuses, de petites lyres en camélias avec les cordes en cordonnets d'or, puis toute la série des paniers avec leurs formes exquises et bizarres. Nos fleuristes sont aujourd'hui de véritables artistes.



La bague de fiançailles.



oit être apportée dès la troisième visite du fiancé; la jeune fille l'attend avec une certaine impatience, cette bague, image palpable de l'engagement qui la lie, en attendant l'anneau symbolique.

Dès la seconde visite, le jeune homme s'informera des goûts de la jeune fille et il lui apportera, à la visite suivante, ladite bague, qu'il passera à son doigt en lui baisant la main.

Il doit, auparavant, demander la permission à sa future belle-mère.

Lorsque le jeune homme est orphelin, il peut apporter la bague de sa mère.

La bague de fiançailles est généralement une perle, une émeraude, un saphir, une turquoise entourée de brillants; un brillant solitaire quelquefois.

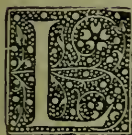
Certaines personnes superstitieuses pensent que l'opale est un présage de malheur, c'est pourquoi on l'offre rarement.

Une des plus jolies à offrir est la bague jumelle si à la mode maintenant, deux cercles soudés l'un à l'autre et qui ont une perle et un brillant comme ornement; l'alliance du brillant et de la perle est emblématique : la perle, la jeune fille; le diamant, l'épouse.

Le jour de la remise de la bague, le jeune homme fera bien d'apporter un bouquet à sa future belle-mère.



La « Cour ».

ORSQU'UN mariage est décidé, l'usage veut qu'on fixe la date des fiançailles; on donne à cette occasion soit une soirée, soit un dîner, et les deux familles s'entendent sur les invitations à faire; on ne convie guère que parents et amis intimes; les simples connaissances ne sont pas admises, mais si le mariage a été négocié par des tiers il ne faut pas manquer de les inviter et de les placer aux côtés des fiancés.

Les fiançailles sont annoncées au dessert.

Si c'est une soirée qu'on donne, l'annonce du grand événement est faite vers minuit.

Inutile de dire que le fiancé doit être d'une parfaite exactitude; s'il se faisait attendre, ce serait un absolu manque de savoir-vivre.

Le lendemain du dîner ou de la soirée, on doit écrire aux membres de la famille qui sont en province, afin de leur faire connaître la nouvelle.

Il faut fixer, à quelques jours près, la date du mariage le jour des fiançailles.

Huit jours après le dîner ou la soirée de fiançailles, les parents du jeune homme invitent à leur tour la jeune fille et sa famille; lorsque le prétendant est orphelin, inutile de dire qu'il ne rend aucun dîner, eût-il une maison montée; un veuf peut seul se permettre cela.

Pour ces dîners, les jeunes gens sont placés l'un près de l'autre, en face du père et de la mère de la fiancée ; le père du jeune homme est auprès de la maîtresse de la maison, la mère auprès du maître de céans ; s'il y a d'autres invités, on les groupe selon les âges, les positions, les sympathies.

Pour ces réunions, la fiancée doit être vêtue de teintes claires ; les teintes rose pâle, bleu ciel, crème, ne sont pas l'uniforme des jeunes femmes. Les jeunes filles peuvent porter toutes les teintes.

L'habit n'est pas de mise dans un dîner de famille.

Pendant le temps de la « cour », octroyer aux fiancés une certaine latitude, sans toutefois les laisser livrés à eux-mêmes.

Il est bon de les laisser causer librement, sans qu'on puisse entendre ce qu'ils disent.

Les fiancés ne doivent jamais s'asseoir sur le même meuble, ils ne peuvent rester ensemble dans une pièce fermée ; pourtant les convenances sont sauves s'ils sont en tête-à-tête dans une chambre dont la porte ouverte donne sur une autre pièce occupée par la mère ou des personnes de la famille.

Si le fiancé sort avec sa future et sa belle-mère en expectative, il doit offrir le bras à cette dernière ; mais souvent, pour faire plaisir au jeune couple, celle-ci l'autorise à donner le bras à sa fiancée.

Les fiancés ne doivent s'appeler que monsieur et mademoiselle ; seules les relations d'enfance autorisent l'emploi du prénom.

Le baiser sur le front est permis, mais la simple poignée de main est de meilleur goût, et même un cousin et une cousine qui s'embrassaient franchement lorsqu'ils n'étaient que parents, se bornent au *skake-hand*, lorsqu'ils deviennent fiancés.

Lorsqu'on a les entrevues d'affaires chez le notaire, on s'y rend séparément ; mais le bon goût veut que le jeune homme et ses parents soient arrivés les premiers.

On tient, en général, les projets de mariage aussi secrets que

possible, mais, lorsque la chose est bien et dûment officielle, la mère de la jeune fille accompagnée de celle-ci fait ses visites et annonce l'événement à toutes ses relations.

Le fiancé a, de droit, son couvert à la table de famille de la jeune fille ; il est de bon goût de ne pas en user tous les jours.

Lorsqu'on se marie avec une veuve, la question n'est plus la même; on peut sortir seul avec elle, aller au théâtre et elle vous reçoit sans tierce personne.

Il n'y a pas de dîner de fiançailles ; la bague est remise dans une simple visite.

Les bouquets sont moins de rigueur; on peut les remplacer par des plantes durables.

La veuve qui reçoit son fiancé doit éviter le noir et les teintes de demi-deuil dans ses toilettes.

Lorsque la mère du jeune homme reçoit dans son salon la fiancée de son fils, qu'elle soit veuve ou demoiselle, la formule de présentation à ses amis est stéréotypée; elle dira : Je vous présente mademoiselle X. ou madame X., ma future bru. Le ton doit être affectueux.

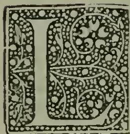
Certains traités de savoir-vivre interdisent à une jeune fille d'aller en soirée, au théâtre, pendant le temps de la cour; en outre, ils lui recommandent de ne pas danser plus de trois fois avec la même personne, si ce n'est avec son fiancé.

La mode a un peu changé ces coutumes.

Le jeune homme fera bien aussitôt de faire un tri dans ses relations; de préluder en quelque sorte à la vie sérieuse.



Le Contrat.

A signature du contrat se fait ordinairement quinze jours avant le mariage; le premier ban et les publications légales se font après; alors on est certain qu'une question d'intérêt ne viendra pas à la traverse des projets; les discussions d'intérêt ne doivent jamais avoir lieu devant les jeunes gens et ceux-ci doivent avoir l'air de les ignorer. Certaines personnes signent seulement le contrat trois ou quatre jours avant le mariage.

Le contrat se signe chez le notaire ou dans une soirée que donnent les parents de la jeune fille; quelquefois, c'est un dîner auquel on convie le notaire; on peut encore faire une grande réception de jour.

Voici le libellé des faire part pour une signature de contrat, si on le fait avec quelque solennité :

Monsieur et Madame L..... seront chez eux
le 1er décembre 1894 :

Signature du contrat.

La mode n'étant plus de faire une fête le jour du mariage, on profite de celui du contrat pour réunir ses amis.

Le cérémonial du contrat est le même dans tous les cas : qu'on aille chez le notaire, qu'il y ait dîner, soirée ou réception de jour.

L'on s'assied en cercle, les jeunes gens l'un à côté de l'autre, les parents, les témoins.

Le notaire se place devant une table.

Disons à ce propos qu'il y a des familles qui aiment avoir chacun leur notaire.

Le notaire lit le contrat, demande si on est bien d'accord et tend la plume au jeune homme; celui-ci signe, passe la plume à la fiancée, qui la passe ensuite à sa future belle-mère, celle-ci la transmet à la mère de la jeune fille, puis, dans le même ordre, aux deux futurs beaux-pères, enfin aux témoins, en suivant les préséances d'ordre et de parenté.

Si la signature du contrat a lieu dans une soirée, on passe dans une pièce séparée, puis on reporte le contrat dans le salon, on le pose sur une table, et il reste ouvert afin que toutes les personnes puissent signer si elles le désirent.

Si on désire avoir la signature de hauts personnages ou de parents âgés qui ne se dérangent pas, on leur porte le contrat à signer chez eux.

S'il y a un bal, la jeune fille l'ouvre avec son fiancé.

La jeune fille, s'il y a réception chez elle, porte une jolie toilette de nuance claire, décolletée, un peu « dame » déjà; toutefois elle ne mettra pas les bijoux de sa corbeille, qu'on doit lui avoir envoyée le matin; elle aura encore ses petits bijoux de jeune fille.

L'usage veut qu'elle offre lesdits bijoux en présent à ses jeunes amies. Celles-ci sont toujours reconnaissantes de cette attention.



Les Lettres de faire part d'un Mariage.



Ces lettres doivent être adressées le lendemain du contrat, si celui-ci précède de quinze jours la cérémonie; on peut aussi ne les envoyer qu'une huitaine avant.

Lorsque les grands-parents sont encore vivants, ils figurent toujours en première ligne pour annoncer le mariage.

On peut ne plus envoyer de double lettre de faire part, c'est-à-dire que le côté gauche appartient à la famille de la mariée, le côté droit à celle du marié.

Modèle d'une lettre où les grands-parents sont mentionnés.

Monsieur et Madame Albin, et Madame Dufresne, ont l'honneur de vous faire part du mariage de Mademoiselle Marguerite Dufresne, leur petite-fille et fille, avec Monsieur Gaston Calmette, capitaine au 18e dragons,

Et vous prient d'assister à la bénédiction nuptiale qui leur sera donnée, le mardi 20 novembre 1894, en l'église Notre-Dame des Victoires, à midi très précis.

Paris, le

202, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Madame veuve Calmette, Monsieur et Madame Calmette ont l'honneur de vous faire part du mariage de Monsieur Gaston Calmette, capitaine au 18e dragons, leur petit-fils et fils, avec Mademoiselle Marguerite Dufresne,

Et vous prient d'assister à la bénédiction nuptiale qui leur sera donnée, le mardi 20 novembre 1894, en l'église Notre-Dame des Victoires, à midi très précis.

Paris, le

102, rue d'Amsterdam.

Lorsqu'une catholique épouse un protestant ou un israélite, la fin de la lettre se libelle ainsi :

Et vous prient d'assister à la bénédiction nuptiale qui leur sera donnée en l'église de... et au temple ou à la synagogue de.... rue de....

L'usage veut que ce soit la religion de la femme qui ait les honneurs.

Pour un orphelin :

Monsieur Louis T..... chevalier de la Légion d'honneur, officier de l'Instruction publique, avocat à la Cour d'appel, a l'honneur de vous faire part de son mariage avec Mademoiselle Cécile D.....

Une veuve sans parents fait elle-même part de son mariage.

Voici un modèle de lettre que j'ai sous les yeux; il est timbré aux armes des deux familles.

M.

Vous êtes prié d'assister à la célébration du mariage entre Monsieur Gontran de J.. vicomte de St-P., et de Mademoiselle Anne-Marie de B..., lequel aura lieu le 30 du présent mois de juin, en l'église de Saint-Pierre de Chaillot, à midi.

De la part : du colonel de B..., du marquis et de la marquise de St-P., aïeul, père et mère du fiancé; de la duchesse douairière de B..., du duc et de la duchesse de B..., aïeule, père et mère de la fiancée.

Une formule simple qu'on peut toujours employer est celle-ci :

Monsieur et Madame C..... ont l'honneur de vous faire part du mariage de leur fille Mathilde avec Monsieur Julien S....., etc.

Ou encore :

> Monsieur le docteur L..... et Madame L..... ont l'honneur de vous faire part du mariage de Mademoiselle Marie L..... avec Monsieur Ferdinand D...., etc.

Si, après la messe, il y a lunch, on met, dans les lettres destinées aux personnages qu'on désire avoir à cette réunion, une carte portant cette mention :

> Madame Y... (la mère de la mariée) recevra après la bénédiction nuptiale.

C'est toujours la mère ou la grand'mère de la mariée qui reçoit.

Un lunch doit *toujours* se donner chez la mère de la mariée; jamais au restaurant.

Les amis très intimes sont invités de vive voix ou par lettres autographes.

Ce qu'il faut éviter à tout prix, parce que cela frise un peu le ridicule, ce sont des indications de ce genre :

> Monsieur X..., *propriétaire*!!! et Madame X... ont l'honneur, etc.

Ou encore :

> Monsieur Z..., *ancien négociant*!!! et Madame Z... ont l'honneur.

Il est d'usage de ne mentionner que les décorations nationales.

Les personnes qui, pour une raison ou pour une autre, n'assistent pas à la bénédiction nuptiale, envoient dès le lendemain leurs cartes aux parents ou du jeune homme ou de la jeune fille selon qu'ils connaissent l'un ou l'autre; dans le cas

où, seul, le jeune marié serait connu d'eux, c'est aux jeunes époux qu'il faut adresser sa carte.

Non seulement il y a les lettres d'invitation à la cérémonie; il y a aussi les lettres de faire part du mariage tout simplement et qui s'envoient huit jours après la cérémonie.

Ces dernières sont pour les personnes habitant la province et qu'on sait ne pas pouvoir assister au mariage; en voici le libellé :

> Monsieur et Madame L..... ont l'honneur de vous faire part du mariage de Monsieur Edouard L..... leur fils, avec Mademoiselle Charlotte T.....
>
> *Paris, le*
>
> *Rue de Chabrol, 117.*

La même lettre pour les parents de la jeune fille.

Voici encore un modèle :

> Le marquis et la marquise de C. M. ont l'honneur de vous annoncer que le mariage de leur fille Marie-Antoinette avec le baron de J. a été célébré le 15 de ce mois de décembre. 1893.

Disons, pour terminer le chapitre des « faire part » de mariage, qu'on ne doit oublier personne, fournisseurs, serviteurs, etc., enfin toutes les personnes avec lesquelles on est en relations.

Ces lettres, non cachetées, s'affranchissent à cinq centimes.



La Corbeille.

ORBEILLE, que de folies on commet en ton nom! dirais-je, parodiant un vers célèbre.

En effet, malheureusement, il est des jeunes filles qui considèrent la corbeille comme l'affaire principale, la plus considérable dans un mariage.

La corbeille est envoyée le matin ou la veille de la signature du contrat.

Il est à remarquer que, sauf la bague de fiançailles, le futur ne donne pas de présents de *valeur* avant le contrat.

La corbeille dépend de la position et de la générosité du futur.

Elle n'est pas envoyée nécessairement dans une corbeille; c'est dans un coffret, un petit meuble, l'ancien coffre de mariage, si l'on veut (ce dernier a beaucoup de cachet). Depuis quelque temps, la vraie corbeille a fait sa réapparition; c'est une corbeille carrée en vannerie artistique, doublée de satin blanc; on dépose au fond les étoffes, les dentelles, puis les fourrures, les écrins à bijoux et, sur le tout, un gros bouquet de fleurs roses liées d'un lien de satin blanc ou d'un lien d'or; ce qui me fait toujours penser à cette vieille chanson bretonne :

Vous voilà donc liée,
Madame la mariée,
Avec un lien d'or
Qui n'délie qu'à la mort!

Il y a quelques années, on avait essayé d'offrir à la fiancée une somme plus ou moins importante, suivant la situation; mais cette importation américaine n'a pu prévaloir contre la vieille coutume française.

Si la fiancée a des frères et des sœurs, le futur joindra à la corbeille les présents qu'il leur destine.

Il n'est pas d'usage que la jeune fille fasse le moindre cadeau à son fiancé.

Si elle tient absolument à lui offrir quelque chose, qu'elle lui donne une garniture de boutons de chemise en perles fines ou l'unique et large bouton en or mat, que quelques élégants portent.

Le cachemire de l'Inde qui devait faire le fond de toute corbeille du temps de nos mères a cédé le pas à la jaquette de loutre.

On offre aussi quelques mètres de dentelle blanche; point à l'aiguille ou d'Angleterre;

Des dentelles noires;

Une garniture de fourrure, renard bleu, skungs, martre, au choix;

Quelques robes *en pièce*, robe de velours noir, de satin ou de moire de teinte claire, de brocart ancien;

Un éventail en plumes d'autruche noires ou blanches, montées sur écaille blonde, avec, sur le côté, les initiales de la jeune femme, c'est-à-dire l'initiale de son prénom et l'initiale de son nouveau nom, en brillants ou en or;

Une jumelle de théâtre;

Le livre de mariage, genre vieux missel;

Le porte-monnaie, le porte-cartes en ivoire avec appliques d'or émaillé, genre byzantin;

Une petite bourse remplie de pièces d'or *neuves*;

Des boutons d'oreilles en brillants (pas de pendeloques, de girandoles), une broche en brillants, un bracelet pareil, une rivière ou un rang de perles, un diadème ou une aigrette, la

petite trousse en or que portent maintenant les dames; enfin, d'autres bijoux, si vous voulez, et des pierreries que la jeune épousée pourra faire monter à son gré.

Je parle ici d'une riche corbeille.

La montre n'y figure jamais, car en somme ce n'est pas un bijou, mais un objet d'utilité, et il est à supposer que la fiancée a sa montre de jeune fille.

Pour les corbeilles modestes, au contraire, la montre figure en première ligne.

Voici la composition d'une corbeille de ce genre :

Deux boutons d'oreilles en brillants ou en perles;

Une broche or, avec, au centre, un motif brillants et perles;

Un bracelet jonc en or ciselé;

Un éventail de satin noir monté sur nacre;

Une robe de faille noire;

Une coupe de dentelle blanche;

Un nécessaire de travail en argent;

Un manchon et un tour de cou en fourrure.

On met aussi dans la corbeille la pièce de mariage, vestige de l'antique usage.

La pièce de mariage est une médaille en or ou en argent; une des faces représente un sujet allégorique.

L'autre face porte les noms des deux conjoints et la date de la cérémonie.

Dans certaines campagnes, la femme reçoit encore de son mari une pièce d'argent, nouvellement frappée; elle la fait percer, la porte à son cou, suspendue par un ruban, ou bien à son chapelet, en guise de médaille.

Le Trousseau.

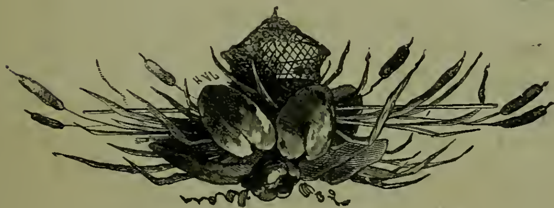
La jeune fille apporte toujours son trousseau, même si elle n'a pas de dot.

Son linge personnel est marqué à ses initiales de jeune fille;

par exemple : Marie Durand, M. D., et le linge de table, de toilette, de maison, en un mot, est marqué aux deux initiales des noms de famille.

La toilette de la mariée est toujours fournie par ses parents.

Pour le trousseau, outre le solide linge classique, on doit faire un peu la part de la fantaisie et quelques objets en soie ou en batiste rose, bleu ciel, vert-nil, ne sont pas déplaisants.



La Question des Cadeaux.

NCORE une question épineuse.

Disons, tout d'abord, que si le mariage s'est fait par l'intermédiaire d'une personne, le marié doit un présent à celui ou à celle qui a fait son bonheur!

Le marié donne une gratification aux domestiques des parents de la mariée, aux employés de la mairie, paie les actes notariés.

Tantôt c'est la famille de la jeune fille qui fait les frais du mariage religieux, des voitures, etc.; tantôt c'est celle du jeune homme (ce devrait être ainsi); en tous cas, les frais du dîner, du lunch, du bal, s'il y en a un, sont *toujours* à la charge des parents de la jeune fille.

Souvent on partage tous les frais entre les deux familles.

Les témoins, les parents, les amis donnent un présent à la jeune fille; c'est, en général, un cadeau collectif, une pièce de ménage, mais les parents offrent toujours les objets les plus intimes.

Variée est la liste des présents :

Toute la lyre de l'argenterie, depuis les petites cuillères jusqu'au surtout d'orfèvrerie, en passant par les plats et les réchauds;

Des glaces, des lampes sur pied, cave à liqueurs, paravent, meubles volants, garniture de cheminée, bronze, terres cuites, livres, antiquité, tableaux, etc., etc.

Pour les personnes de positions modestes, on fera bien de ne pas donner un cadeau qui détonnerait sur l'ensemble.

Lorsque les personnes qui font des cadeaux au jeune couple sont en relations, elles font bien de s'entendre afin de ne pas faire double emploi en offrant les mêmes présents.

La jeune fille offre d'ordinaire un cadeau à la bonne de ses parents ou à sa femme de chambre, si elle en a une; généralement, c'est une montre.

Le jeune marié doit également un présent à ses beaux-frères et belles-sœurs, s'il en a : ce sont, pour les enfants de beaux livres; pour les jeunes gens et les jeunes filles, des bijoux : épingles de cravate, boutons de manchettes, bagues, bracelets.

Pour entrer en ménage sous de favorables auspices on ne devrait pas oublier les pauvres.

L'exposition des présents.

Sur une table on doit placer les présents des amis, avec la carte qui y était jointe.

En écroulements, le linge de maison; en paquets attachés de faveurs roses, les objets du trousseau.

Sur un petit guéridon, les écrins ouverts où scintillent les diamants, les éventails entr'ouverts, les dentelles posées sur transparents, bleus pour les blanches, roses pour les noires; les soieries en éventail.

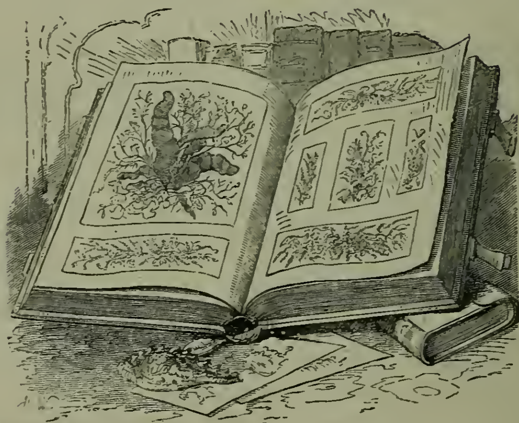
Il est certainement inutile de recommander à nos jeunes filles de ne pas faire de comparaisons avec la corbeille de telle ou telle amie mariée; de ne pas trop faire scintiller des joyaux devant des amies moins fortunées qu'elles.

Ces recommandations n'ont pas besoin d'être faites, tout dépend de la délicatesse du cœur, science qui ne s'apprend pas, qui est innée.

On remercie aussi chaleureusement le parent pauvre qui vous

offre une veilleuse de porcelaine que le riche qui vous fait présent de vaisselle plate.

Un beau service de table en fine porcelaine avec les initiales est toujours bien reçu.



Formalités légales du mariage.

ERTAINES personnes prétendent et soutiennent, au nom de la loi, qu'il faut quinze ans et trois mois à une jeune fille pour se marier et dix-huit ans et trois mois à un jeune homme.

C'est une erreur.

Il faut quinze ans et dix-huit ans révolus; n'y eût-il qu'un jour en plus, cela suffit.

Lorsque deux jeunes gens veulent se marier, il faut qu'ils demandent ou fassent demander à la mairie, de procéder à la publication du mariage.

Il faut onze jours d'affiche avant de pouvoir célébrer le mariage; toutefois, on n'est pas forcé de se marier sitôt le délai écoulé : il faudrait une année entière de passée pour être contraint de refaire de nouvelles publications.

Si les parents, dont le consentement est nécessaire, habitent une autre commune que les enfants, il faut également des publications à leur municipalité.

Les publications portent les noms, prénoms, profession, domicile, la qualité de majeur ou de mineur, des futurs conjoints; mention est faite des noms, prénoms, profession des parents; on indique leur domicile ou le lieu de leur décès.

Il faut six mois d'habitation dans le même endroit; si ce laps de temps n'est pas accompli, les publications se font au domicile actuel et au précédent.

L'homme est considéré comme mineur jusqu'à vingt-cinq ans, la femme jusqu'à vingt et un an, et les publications devront être faites au domicile des pères et mères, aïeuls ou aïeules.

PIÈCES A PRODUIRE :

Extrait légalisé de l'acte de naissance des deux fiancés;

Acte de mariage des parents;

Acte de décès, en cas de mort, de l'un ou des deux parents;

Pour un militaire, la permission du ministre de la guerre;

La même permission est obligatoire pour les employés à la suite des armées.

A ce propos, disons que pour un militaire, vingt-cinq jours avant la cérémonie du mariage, les publications sont mises à l'ordre du jour du corps de l'armée selon le grade et l'emploi du futur; ce qui n'empêche pas les publications à son dernier domicile.

Il faut aussi le consentement des parents, lorsqu'ils sont absents;

Un certificat du médecin en cas de maladie et le consentement; un jugement en cas d'interdiction;

Pour un veuf ou une veuve, l'acte de décès du premier conjoint;

Le consentement des tuteurs pour les orphelins;

Pour un ou une divorcée, l'acte de divorce;

Même si l'on est veuve ou divorcée il faut le consentement des parents.

Peuvent faire opposition à un mariage sans dommages et intérêts :

1° Le conjoint d'un précédent mariage;

2° Les père et mère;

3° Les aïeuls et aïeules, lorsque les parents sont décédés, fous, ou interdits;

4° Dans le cas où le futur époux serait privé de ses facultés

mentales ou s'il était sous la dépendance d'un conseil de famille ayant refusé son consentement, tout membre de la famille peut faire opposition.

Mais, en cas de trouble mental, l'opposant est forcé de provoquer l'interdiction dans les formes et dans les délais voulus et, si son opposition est rejetée, il peut être condamné à des dommages et intérêts.

Dans le cas de parenté tel que ceux de beau-frère et belle-sœur, oncle et mère, cousin et cousine, il faut faire une demande de dispense au chef de l'État; de même, pour pouvoir se marier avant quinze ans ou dix-huit ans.

Lorsque les mineurs n'ont plus d'ascendants directs, il faut le consentement du conseil de famille.

Dans le cas où il y aurait eu des sommations respectueuses de la part d'un des époux, il faut produire le procès-verbal de la remise de ces actes respectueux.

Enfin, dans le cas où ces actes seraient nécessaires, disons que la loi autorise un homme après vingt-cinq ans, et une fille après vingt et un, à faire signifier ces sommations, par un notaire, à l'ascendant qui refuse son consentement.

Il faut trois sommations, à un mois d'intervalle l'une de l'autre jusqu'à trente ans; passé cet âge, un seul acte suffit, mais on ne peut procéder à la célébration du mariage qu'un mois après la sommation.

En cas de dissentiment entre les parents ou entre les grands-parents, le consentement du père ou de l'aïeul suffit.

Il faut un certificat du notaire, en cas de contrat de mariage.

Pour l'homme, il faut le certificat qu'il a satisfait à la loi de recrutement.



Mariage à la mairie.

L est d'usage maintenant que le mariage civil précède de quelques jours le mariage religieux.

Cette coutume offre plusieurs avantages et évite une trop grande hâte pour le jour de la cérémonie religieuse. Le marié, ses père et mère, la mariée avec les siens, plus quatre témoins, choisis bien entendu parmi les personnes dont le consentement n'est pas exigible, se rendent à la mairie, ensemble ou séparément.

Le bon goût veut que, des deux côtés, on envoie chercher ses témoins en voiture.

On marie de neuf heures du matin à cinq heures du soir.

On peut marier dans une demeure privée; dans ce cas, on laisse les portes grandes ouvertes; ce n'est que dans des circonstances exceptionnelles qu'on peut célébrer un mariage chez soi.

Si on veut se faire marier à un jour ou à une heure particuliers, il faut une autorisation du maire.

Les témoins sont généralement choisis parmi les parents proches ou les amis intimes.

Ils vont directement à la mairie, dans les voitures qu'on leur envoie.

On peut, sans faire une faute de savoir-vivre, leur donner simplement rendez-vous.

Inutile de dire qu'un témoin ne se fait jamais attendre.

Le futur, accompagné de ses parents, se rend au domicile de sa future.

La toilette, pour l'homme, est la toilette de ville habillée : pantalon gris, redingote, gants mi-clairs, chapeau haut de forme.

Pour la femme, une élégante toilette de dîner, teinte indécise souvent; pour la première fois, elle arbore la capote, ce chapeau de la femme mariée; elle ne porte pas ses diamants.

Pour l'hiver, je conseillerai une toilette velours bleu foncé, chapeau pareil, avec plumes ciel; ou une bengaline gris fer avec chapeau velours noir et plumes roses.

L'été, gardons-nous du rose, du ciel, du crème.

Une toilette de taffetas glacée, avec chapeau léger, sera préférable; gants biscuits.

Généralement les mères sont en noir ou en teintes très sombres.

Pour partir à la mairie, la jeune fille prend le bras de son père et monte avec lui et sa mère dans la première voiture; les deux dames occupent les places du fond.

Le marié monte avec sa famille dans l'autre voiture; il se place sur le devant.

La mariée fait son entrée à la mairie au bras de son père; le marié sort donnant le bras à sa mère; la mère de la jeune fille donne le bras au futur beau-père.

Le même ordre sera suivi pour aller à l'église.

Les futurs époux se placent l'un à côté de l'autre, la mariée à droite, devant la table municipale; les témoins de chaque côté, les parents derrière.

Lorsque les garçons de la mairie annoncent : Monsieur le maire, tout le monde doit se lever.

Sur la table sont placés le registre du mariage, le code et les pièces demandées par la loi.

Le maire donne lecture des actes, du chapitre VI du code civil relatif aux droits et devoirs respectifs des époux.

Puis, il demande à chacun des conjoints s'il prend l'autre pour époux.

On doit répondre : « Oui », tout simplement, et non pas : « Oui, monsieur. »

Sur la réponse affirmative des deux époux et sur celle des parents qui donnent leur consentement, le maire déclare les jeunes gens unis au nom de la loi.

Malgré le préjugé de la loi salique, c'est la mariée qui signe la première l'acte de mariage, elle tend ensuite la plume à son mari, qui lui dit : « Merci, madame », lui donnant le premier ce titre devenu le sien.

Les témoins signent ensuite.

Le mariage civil est gratuit.

Il y a un tronc pour les pauvres, et chacun y dépose son offrande.

Dans quelques mairies, on remet une bourse aux demoiselles d'honneur qui font une quête parmi les assistants.

Le marié donne aussi aux garçons de service.

L'on remet au mari un extrait de l'acte de mariage rédigé sur papier timbré et aussi un livret de famille.

Les nouveaux mariés sortent de la mairie au bras l'un de l'autre et montent en voiture avec le père et la mère de la jeune fille; le marié se place sur le devant avec son beau-père.

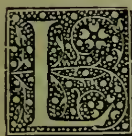
On donne souvent un dîner où seuls le marié, sa famille et les témoins sont invités.

Quelques personnes croient bien faire en mettant les jeunes époux à la place du maître et de la maîtresse de la maison; c'est une faute contre le bon goût; ils sont évidemment les personnages importants de la journée et doivent avoir les places d'honneur, c'est-à-dire, la mariée à la droite de son père et le marié à la droite de sa belle-mère, mais, sous aucun prétexte, ils ne prennent la place des maîtres de maison.

Le nom de « madame » ne doit être donné à la nouvelle mariée qu'après la célébration du mariage religieux.

Le marié se retire avec sa famille et les invités d'assez bonne heure; il serait indiscret de rester très longtemps.

Les formalités du mariage catholique.

'ÉGLISE ne bénit pas de mariages pendant le carême jusqu'à l'octave de Pâques; non plus, entre le premier dimanche de l'Avent et la fête de l'Épiphanie.

Cependant, avec une dispense, on peut se marier pendant ces temps.

Il faut également une dispense pour les mariages entre parents.

Cette dispense s'obtient par l'entremise du curé de la paroisse moyennant une somme qui varie, selon le degré de parenté.

Les bans doivent être annoncés au prône, pendant trois dimanches consécutifs, aux paroisses des deux époux; on peut racheter deux bans et même trois bans; mais ce dernier rachat n'est admis que dans certains cas très graves.

Le prix de rachat des bans est fixé, selon les usages, par chaque paroisse.

Si on laisse écouler trois mois après la publication des bans, avant de célébrer le mariage, il faut les renouveler; dans certaines paroisses, on a six mois.

Pour pouvoir publier les bans à l'église, il faut un certificat de publication à la mairie.

Aucun ministre d'une religion n'a, en France, le droit de bénir une union, si elle n'a pas été célébrée devant l'officier de l'état civil.

En passant outre, il aurait d'abord une amende de 16 francs; et, en cas de récidive, il serait condamné la première fois à un

emprisonnement, variant de un à cinq ans, la seconde fois, à la déportation.

Il faut donc faire déposer à la sacristie un certificat du mariage civil, avec le certificat de publication des bans dans les deux paroisses, les dispenses de l'évêque, en cas de mariage entre parents ou en temps prohibé; les extraits de baptême des deux époux, le certificat de première communion qui peut, à la rigueur, remplacer l'extrait de baptême; le billet de confession.

Si la cérémonie a lieu dans une église autre que la paroisse de l'un des mariés, le consentement des curés de ces églises est nécessaire, ou, en cas de refus de leur part, l'autorisation de l'évêque.

L'acte du précédent mariage et l'acte de décès de l'époux pour les veufs ou veuves qui se remarient, remplacent les certificats de baptême et de première communion.

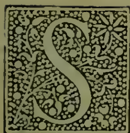
Il faut aussi une dispense papale pour épouser une personne appartenant à une autre religion.

Il y a plusieurs classes pour le mariage religieux. Les premières classes voient le mariage célébré au maître-autel, avec une plus ou moins grande profusion de fleurs, de lumière, de chants, de musique. Les autres classes sont pour la chapelle de la Sainte-Vierge, de Saint-Joseph et autres chapelles.

On s'entend à l'avance avec le prêtre qui représente le curé et la fabrique; on paye tous les frais : les gratifications aux employés de l'église et le prix des chaises sont compris dans ces frais.



A l'Autel.



i l'on désire que la bénédiction nuptiale soit donnée par un prêtre étranger à la paroisse, il y a un arrangement à prendre : c'est alors le prêtre qui eût béni l'union qui dit la messe.

Le mariage religieux se célèbre toujours dans la matinée ; dans quelques châteaux, chez les partisans des innovations, on voit des mariages qui sont célébrés à minuit. Je n'aime pas cela ; la lumière du jour, le soleil me semblent indispensables.

Le marié et sa famille se rendent les premiers au domicile de la mariée.

Le marié apporte à sa femme le bouquet nuptial qui doit être entièrement blanc, mais non composé exclusivement de fleurs d'oranger ; ce n'est plus le volumineux bouquet rond, entouré de papier découpé ; c'est une gracieuse gerbe de moyenne grosseur, aux tiges flexibles ; les tiges sont entourées d'un mouchoir de batiste garni de haute dentelle qui retombe en collerette autour des fleurs ; un nœud de ruban de satin ou de moire blanc, à longs pans, attache le mouchoir, charmant cadeau pour la jeune femme.

Le marié doit envoyer prendre chez eux, en voiture, les témoins, les parents, les amis, les garçons d'honneur qui doivent former le cortège de la mariée.

Dans les mariages modestes, ces personnes se rendent à pied au domicile de la mariée.

Seuls, les garçons d'honneur vont toujours en voiture cher-

cher leurs demoiselles d'honneur. Bien entendu, les jeunes personnes ne s'en vont jamais seules, avec leurs garçons d'honneur, fussent-elles deux; il leur faut toujours un chaperon.

Le matin de la cérémonie, le garçon d'honneur envoie à sa demoiselle d'honneur un bouquet ROSÉ et non pas blanc, entouré de dentelle et lié de ruban blanc; ce bouquet doit être plus petit que celui de la mariée.

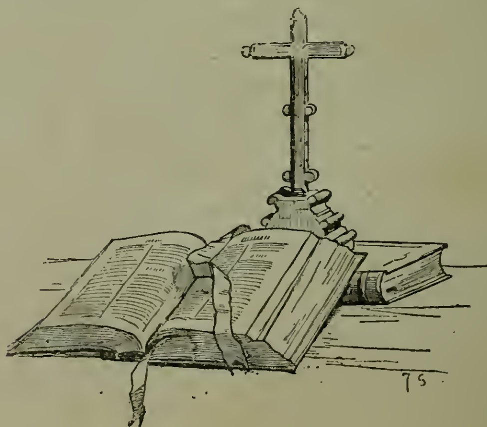
A moins de relations étroites entre la famille du garçon d'honneur et celle de la demoiselle d'honneur, celui-ci ne doit pas envoyer le moindre présent. En cas d'intimité ou de parenté, il peut envoyer des gants, une jardinière, mais jamais de bijoux.

Le lendemain du mariage, le garçon d'honneur rend une visite à la famille de la demoiselle d'honneur.

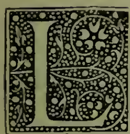
On doit ne jamais prendre frère et sœur pour être garçon et demoiselle d'honneur; il faut intervertir l'ordre des familles.

Il n'est pas nécessaire d'être de la famille pour remplir ces fonctions.

Le nombre des demoiselles d'honneur est illimité, deux, quatre, six; en Angleterre, elles sont quelquefois douze, habillées de mêmes nuances claires formant un charmant escadron volant à la jeune épousée.



Toilette de la mariée.

ORSQUE tout le monde est arrivé, le père de la mariée va chercher sa fille et la conduit au salon où la mère de la mariée reçoit ses invités.

La mariée doit porter une robe de satin, de brocart, de moire, de faille, de cachemire, de mousseline blanche; quelle que soit la valeur de l'étoffe, la façon doit être *simple*.

Les dessous de la mariée doivent être entièrement blancs; chemise de batiste ou de surah blanc, avec nœuds bébé en satin blanc, aux épaulettes, pantalon assorti; corset de faille ou de satin blanc, petit jupon assorti et grand jupon de satin, de faille, de nansouk, tout floconneux de multiples volants qui doivent soutenir la traîne; la robe à traîne ronde ou carrée peut être garnie dans le bas d'une draperie retenue par de minuscules piquets de fleurs d'oranger, ou tout unie. Le corsage et les manches, selon la mode de l'année où on se marie; un tout petit bouquet d'oranger au côté gauche du corsage; pas de brillants, pas de bijoux, à peine des perles aux oreilles.

Dans quelques mariages fastueux, on garnit la robe des dentelles de famille et la mariée a un voile de vieux point d'Angleterre ou de toute autre dentelle précieuse.

Les grosses couronnes qui casquaient si lourdement les fronts des mariées ne se portent plus à Paris; on préfère la petite couronne comtesse, posée très en arrière. Le piquet de côté en

4

aigrette ou un tout petit semis de fleurs d'oranger est joli et à la mode.

Le voile se pose à la juive, à la mauresque, à l'espagnole, mais je préfère à la juive.

Bas de soie, souliers de satin blanc; gants *longs* en chevreau blanc.

Tout au plus, en fait de joyaux, un rang de perles.

Le marié porte le classique costume : souliers vernis, chaussettes de soie noire, pantalon noir, gilet noir, cravate de soie blanche, habit, gants blancs, claque.

Si le futur appartient à l'armée, il se marie en grand uniforme.

Les modes plus ou moins exotiques qui ont essayé de prévaloir contre le costume traditionnel n'ont pas réussi.

L'habit rouge que quelques sportsmen anglais ont adopté ferait en France assez mauvais effet.

De même quelques élégants chez nous ont vainement essayé de mettre à la mode la redingote longue et le pantalon gris, ce costume matrimonial n'a point été adopté.



Cortège.



Comme pour aller à la mairie, la mariée occupe la droite dans la première voiture à côté de sa mère; son père et sa sœur ou une jeune parente prennent place sur le devant.

Il va sans dire que, si la jeune fille est orpheline, la dame qui lui sert de mère a tous les honneurs.

Dans la seconde voiture monte le marié, à côté de sa mère; en face, son père et sa sœur s'il en a une, ou tout autre proche parent.

Si les demoiselles d'honneur ne sont pas dans les voitures des mariés, elles sont avec leur famille et leurs garçons d'honneur dans les voitures qui suivent immédiatement celle de la mariée; après viennent les témoins, puis, un peu à leur guise, les invités.

Les cochers, les serviteurs ont à leur boutonnière un très petit bouquet de fleurs d'oranger.

Lorsque la mariée descend de voiture, il doit y avoir, sous le porche de l'église, une femme de chambre avec des aiguilles enfilées, des épingles, de manière à pouvoir réparer toute avarie à la virginale toilette ou tout au moins arranger le voile, la traîne. C'est à ce moment que se forme le cortège.

Toujours la mariée doit laisser se former le cortège avant de descendre de voiture.

Au son d'une marche triomphale la mariée effectue son entrée au bras gauche de son père; dans le cas où il porterait l'épée, au bras droit.

Elle ne doit pas distribuer des signes de tête et des sourires de droite et de gauche; elle doit s'avancer d'un pas cadencé, les yeux baissés sans ostentation.

Le marié vient ensuite avec sa mère, puis la mère de la jeune femme avec le père du marié, les deux couples de garçons et de demoiselles d'honneur , les plus proches parents des deux familles, assortis d'âge et de goût autant que possible, le flot des amis et en serre-file les hommes qui n'ont pas de cavalières, chose qu'il faut éviter autant que possible.

Lorsque la jeune femme arrive à sa place, le suisse ou mieux le garçon d'honneur doit arranger son voile, sa traîne.

Au reste, pour être digne de cette fonction, enviée et pourtant difficile de garçon d'honneur, il faut payer de sa personne; non seulement le matin on doit aller chercher sa demoiselle d'honneur, mais encore les autres dames.

Au signal donné par le suisse d'un coup de hallebarde, tous les assistants se sont levés, ils se tournent à demi pour regarder le défilé.

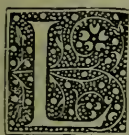
Le père de la mariée la conduit à sa place; le prie-Dieu est à gauche, un cierge à poignée blanche brûle auprès; le marié est à droite avec ses témoins.

Il est à remarquer que les amis et invités du marié sont du côté droit, ceux de la mariée du côté gauche.

Les parents sont dans le chœur le plus près possible de leur enfant; les garçons d'honneur doivent placer les invités selon les rangs de parenté.



Le Cérémonial.

E suisse et le bedeau indiquent aux assistants le moment où il faut se lever, s'agenouiller, s'asseoir.

A l'église, des parents peuvent remplir le rôle de témoins; il suffit donc d'en avoir deux, au lieu de quatre comme à la mairie.

La jeune mariée doit éviter de tourner la tête pour voir ce qui se passe derrière elle; le soin de son voile, de sa robe ne doit pas l'occuper.

Si, dans l'église où a lieu le mariage, on tend le poêle (bande d'étoffe) au-dessus de la tête des mariés, je recommande vivement au garçon d'honneur de faire attention à la coiffure de la mariée.

Les mariés sont assis pour écouter l'allocution du prêtre au sujet de leurs devoirs réciproques et des obligations qu'ils auront envers les enfants qui leur naîtront.

Pour la consécration du mariage le prêtre vient aux jeunes époux, qui se tiennent par la main droite (dégantée), et c'est ainsi qu'ils doivent répondre aux questions sacramentelles.

De même, lorsqu'ils s'agenouillent sur leurs prie-Dieu pour recevoir la bénédiction.

Le oui doit être articulé à mi-voix mais distinctement.

Lorsque les anneaux sont bénis, le prêtre les remet à l'époux; celui-ci passe l'alliance symbolique au quatrième doigt de la main dégantée de sa femme. Il serait logique que celle-ci

passât de même la bague au doigt de son mari, mais c'est lui-même qui s'en charge.

Les mariés peuvent ensuite se reganter.

Tantôt on applique la pièce d'or ou d'argent à la cire du cierge que tiennent les époux pour aller baiser la patène, tantôt on la dépose dans le plat de vermeil que tient l'enfant de chœur.

Pour les quêtes dans l'église, faites par les garçons et les demoiselles d'honneur, il y a certaines nuances à observer.

Disons, à ce propos, que, si les garçons d'honneur sont de tout petits garçons et de toutes petites filles, et rien de plus charmant, on peut se livrer à la fantaisie pour les habiller.

Lorsqu'il s'agit de demoiselles pour de bon, elles devront éviter d'être en blanc, sauf les gants qui, ainsi que ceux des garçons d'honneur, doivent toujours être de cette couleur ; la nuance paille ou crème n'est même pas admise. La bourse de quêteuse est faite en étoffe semblable à la robe avec petit bouquet d'oranger et nœud de ruban.

Passé trente ans pour les demoiselles et quarante ans pour les garçons, il n'est guère possible d'accepter ces fonctions.

Lorsque le suisse (pour le couple qui appartient au côté de la mariée) et le bedeau (pour celui qui appartient au côté du marié) viennent chercher les garçons et les demoiselles d'honneur pour la quête, ceux-ci doivent tout d'abord déposer leur offrande personnelle au fond de la bourse, puis la présenter au jeune couple, aux parents qui sont dans le chœur, enfin descendre dans la nef et s'arrêter devant chaque rang d'invités, qui à droite, qui à gauche.

Le garçon d'honneur tient de la main gauche le bouquet de sa compagne et son claque et il lui offre le *poing droit fermé*; la jeune fille y pose sa main gauche : cette main doit être maintenue à une certaine hauteur.

Cette position, très gracieuse, vous a un petit air moyen âge plus joli en vérité que l'attitude de jeunes gens marchant la main dans la main comme des enfants qui vont à l'école.

La jeune fille tend la bourse avec une grande discrétion; elle ne doit pas l'agiter violemment en façon d'appel aux pièces, surtout ne jamais jeter un coup d'œil dans l'intérieur, et son remerciement doit être également gracieux si elle a entrevu l'éclair d'un louis ou si elle a perçu le son d'une pièce de dix centimes.

Si l'une des demoiselles d'honneur a une récolte d'argent plus abondante que celle de sa compagne, il serait d'une grande inconvenance de faire sonner (c'est le mot) ce petit triomphe d'amour-propre devant celle qui a été moins favorisée.

Le rôle de garçon d'honneur est d'avoir l'œil à tout, de prévenir les désirs des dames, de faire danser toutes les invitées, s'il y a un bal.

Lorsque la cérémonie religieuse est terminée, la mariée, au bras de son *beau-père* et non à celui de son mari, passe à la sacristie; le jeune marié offre le bras à sa belle-mère, le père de la jeune fille à la mère du jeune homme.

Arrivé à la sacristie, après avoir signé sur le registre, le jeune couple ayant ses parents réciproques de chaque côté, attend le défilé, les félicitations et les baisers.

Le registre reste ouvert pour tous, mais on ne doit signer que si l'on vous en prie, à moins que vous soyez un très grand personnage et que votre signature ne soit un grand honneur.

Lorsque les derniers invités sont partis de la sacristie pour aller reprendre leur place à l'église, la mariée, au bras de son mari cette fois, et précédée du suisse, traverse l'église de nouveau aux sons de l'orgue.

Le marié monte avec sa femme, sa mère et son père dans une voiture, les deux femmes au fond, bien entendu.

Si le marié a une voiture, il part seul avec sa femme dans son coupé.

Mariage protestant.

On commence par aller à l'église, si l'un des deux conjoints est catholique, on peut n'aller qu'au temple ou à l'église, mais le savoir-vivre veut qu'on aille aux deux.

Les cérémonies sont les mêmes.

On n'exige en fait de pièces que le certificat du mariage civil.

Le prêtre catholique n'est jamais invité aux fêtes de mariage; le pasteur peut l'être.

Mariage israélite.

Lorsque la mariée juive sort de sa maison, on a la très jolie coutume de jeter des fleurs sur son passage.

Les hommes qui assistent à un mariage israélite gardent leur chapeau sur la tête à la synagogue.

La mariée fait son entrée à la synagogue, soutenue et comme traînée par ses deux témoins, qui lui tiennent les mains très élevées.

Elle monte les degrés du tabernacle et s'assied sous un vaste dais avec son mari, les parents, les témoins, les garçons et les demoiselles d'honneur.

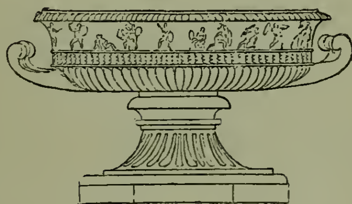
Le rabbin, comme le prêtre, prononce un discours, reçoit le consentement des époux et celui des parents, puis le marié passe l'anneau au doigt de sa femme en disant qu'il la reconnaît pour sa légitime épouse devant l'Éternel, devant la loi de Moïse et de l'État.

Le rabbin bénit l'union, fait boire aux époux le vin consacré dans une même coupe qu'on jette ensuite par terre; lorsqu'elle se brise en beaucoup de morceaux, c'est signe de prospérité pour le jeune couple.

L'acte de mariage est lu à haute voix avant la signature.

Lorsque les Israélites appartiennent au rite portugais, la fiancée a brodé une écharpe qu'on place sur les épaules du marié ; la mariée donne également au jeune marié le linceul dans lequel on l'ensevelira.

Le mariage russe est très poétique, le marié est couronné de fleurs, on lâche des colombes.



Autour d'un berceau.



N petit personnage est né, fille ou garçon, lequel, après les soins d'usage, repose dans son berceau, tendu de rose pour la future mère de famille et de bleu pour le général ou l'avocat célèbre à peine éclos.

La nouvelle maman, gardée par sa mère ou par une parente, par sa domestique ou par une garde, selon les positions de fortune ou de convenances, ne doit recevoir, les neuf premiers jours, que des visites de quelques minutes, où à peine entré, après avoir embrassé l'accouchée, et s'être, suivant l'usage, extasié sur le bébé, il est de bon goût de se retirer.

Lorsqu'on n'est pas de la famille ou de la stricte intimité de la jeune femme, il est préférable d'aller demander des nouvelles et de remettre sa carte sur laquelle on a tracé quelques lignes affectueuses.

La déclaration de naissance doit être faite sous trois jours à la mairie de l'arrondissement par le père de l'enfant, et deux témoins français pouvant signer et étant domiciliés dans l'arrondissement où a eu lieu la naissance.

Lorsque le père est empêché de se rendre à la mairie, il doit donner une procuration; s'il était absent, la déclaration doit être faite par le médecin ou toute autre personne ayant assisté à la naissance.

Faute de faire sa déclaration dans les délais voulus, on peut avoir une peine correctionnelle variant de trois jours à six mois de prison et une amende variant de six à trois cents francs.

Le nouveau-né peut être porté à la mairie où l'officier de l'état civil constate son sexe, mais il est préférable d'attendre le médecin des naissances, qui vient à domicile, dans les vingt-quatre heures qui suivent la déclaration.

Une déclaration erronée rend passible des peines les plus graves.

Les prénoms doivent être indiqués dans l'ordre où l'on désire qu'ils restent.

Autant que possible, on donne à l'enfant trois prénoms au plus, à moins que, pour des raisons de famille, on ne lui en accorde quelques-uns en surcroît; mais cette longue énumération n'est plus guère usitée en France et semble réservée aux grands d'Espagne qui, dans les siècles passés, entassaient leurs appellations sur des monceaux de parchemin.

Les noms de fruits, de fleurs, les appellations grotesques sont interdits.

On donne généralement à l'enfant le prénom de son parrain si c'est un garçon, ou le prénom de sa marraine si c'est une fille; puis les prénoms de ses père et mère, ou ceux choisis par ces derniers.

Souvent aussi le goût de la maman domine et le prénom sous lequel le baby sera dénommé n'appartient à aucun membre de la famille; en ce cas, les prénoms des parrains et des marraines viennent en seconde ligne. Du reste, il est de bon goût, pour une marraine, de se récuser avec grâce de donner son prénom, s'il ne doit pas plaire à la maman.

Les prénoms bizarres, extraordinaires, sont généralement bannis par les familles.

L'élégance, pour les jeunes mamans, consiste à avoir une toilette de nuit très mousseuse, ornée de rubans bleus ou roses, selon, comme je l'ai dit, que le chérubin est un monsieur ou une demoiselle. L'oreiller sur lequel elle repose doit être orné de même; la robe de chambre des relevailles, les rubans de la layette également; mais, ceci n'est nullement obligatoire et

rentre dans le domaine de dame Fantaisie. Il est bon de dire que presque toutes les femmes aiment assez ces menus usages qui ne sont pas bien coûteux et qui ornent la vie.

Pour passer de la chambre à coucher au salon et y faire séjourner l'enfant, on a d'exquis petits berceaux sans pieds, dénommés « Moïse ».

On doit envoyer des billets de faire part à toutes les personnes avec lesquelles on est en relation.

La fantaisie est admise pour ces billets qui s'envoient quinze jours après la naissance.

Pour les amis intimes, la parenté, on prévient, dès le lendemain, par un mot écrit à la main.

Les billets se font sur de petites feuilles doubles ou sur des cartes unies ou dorées en genre parchemin.

On peut les envoyer sous enveloppe non cachetée; les initiales du baby au coin gauche.

Le papier peut être uni ou liseré de rose ou de bleu selon les cas; lorsqu'on a des armoiries, on les met; quelquefois aussi le monographe des parents.

On doit retourner une carte dans les deux jours qui suivent la réception du faire part ou, si l'on veut, une lettre de félicitations; cela dépend du degré d'intimité.

Une mode, nouvelle et bien gentille, est celle qui consiste à joindre à la lettre de faire part une carte minuscule cornée, avec le prénom du baby, c'est une politesse que le nouveau-né fait, d'ores et déjà, à toutes les personnes qui peuvent s'intéresser à son arrivée en ce monde.

Voici quelques modèles de billets de faire part.

Monsieur et Madame de B.... ont l'honneur (ou le plaisir) de vous faire part de la naissance de leur fils Pierre.

Paris, le 25 novembre 18 . *22, rue de l'Arbre-Sec.*

Monsieur et Madame R. D.... vous font, avec joie, part de la naissance de leur fille Marguerite, qui est déjà sage et jolie.

J'ai le plaisir de vous annoncer que j'ai fait mon entrée en ce monde le 29 de ce mois de décembre et que ma petite maman et moi nous nous portons bien.

MARIE D....

Nous avons le plaisir de vous annoncer la naissance d'un gros garçon, qui a reçu les noms de Lucien-Léon-Alfred et qui se porte à merveille.

Monsieur et Madame D....

Monsieur et Madame Louis D.... ont le plaisir de vous faire part de la naissance de leur fils, qui a reçu les prénoms de Raymond-Gontran.

Parrain : Monsieur Raymond D....,

Marraine : Madame D.....

J'ai la joie de vous annoncer mon heureuse arrivée en ce monde; j'espère y être heureuse et gâtée. Ma petite mère et moi nous nous portons à merveille et petit père est très content.

LAURE-CÉCILE D....

Autant que possible, quand on va faire ses compliments, ne pas trouver de ressemblance entre le nouveau-né et tel ou tel ascendant. Savons-nous si le père ou la mère ne trouvent pas ces personnes-là affreuses?

A l'occasion d'une naissance, les parentes et les femmes de l'entourage font un cadeau au baby; ce sont souvent des objets confectionnés par elles-mêmes : bavoir élégant, une initiale discrètement brodée dans un coin; brassières, petits chaussons de laine rose ou bleue, bonnet mignon, voire même bracelet d'or avec une médaille où sont gravés les prénoms de l'enfant.

Cette mode de bracelets est assez abandonnée depuis quelques années.

Le père offre généralement un présent à la nouvelle maman; c'est presque toujours un bijou, objet durable, qui perpétue le souvenir de l'heureux événement.



Sur les fonts baptismaux.



'ENGAGERAI toujours à faire célébrer le baptême six semaines ou deux mois après la naissance et non tout de suite, ainsi qu'on le faisait il y a quelque vingt ans.

La cérémonie ainsi reculée permet à la jeune maman d'y assister, d'être avec le chérubin l'héroïne de la fête et, de cette manière, l'inquiétude étant bannie, on peut être tout à la joie.

Les personnes pieuses qui craignent pour la vie future du baby doivent le faire ondoyer; mais, je le répète, le baptême étant la fête de famille par excellence, tout le monde doit y prendre part.

Les parrains et marraines doivent être désignés plusieurs mois à l'avance. On choisit généralement, pour le premier-né, la grand'mère maternelle comme marraine et le grand-père paternel comme parrain; pour le second bébé, c'est l'inverse, grand'mère paternelle et grand-père maternel.

Faute de ces très proches parents, on prend les frères et sœurs des époux.

Un frère ou une sœur peuvent très bien être parrain ou marraine de leur frère ou sœur.

L'Église exige l'âge de sept ans pour pouvoir être parrain ou marraine, mais, par faveur spéciale, elle admet quelquefois des enfants plus jeunes, à condition qu'ils aient des répondants.

On nomme, d'ancien temps, « compère et commère » le parrain et la marraine.

Il importe, pour s'assurer un parrainage, de s'y prendre longtemps à l'avance.

Lorsque le compère et la commère ne se connaissent pas, il est bon de les présenter l'un à l'autre avant la cérémonie.

Pour le baptême, les prénoms donnés à l'enfant doivent être inscrits dans le même ordre qu'à la mairie.

Si la marraine ne connaît ni le parrain ni sa famille, un tiers est nécessaire, lorsque, le jour du baptême, celui-ci va chercher sa commère en voiture ou à pied, pour l'accompagner au domicile de l'enfant.

Quelques jours avant la cérémonie, la marraine envoie la robe, le bonnet, la pelisse, le chapeau que portera l'enfant. Elle peut n'envoyer que deux de ces objets, chapeau et pelisse, ou robe et bonnet.

L'élégance diffère suivant les moyens.

Pour mon fils, voilà ce que sa très aimable marraine a donné : robe de mousseline à tablier d'entre-deux de valenciennes, sur une robe de soie bleu pâle faisant transparent; petit bonnet tout en entre-deux de valenciennes et de plumetis sur nansouk avec grosse ruche de valenciennes et d'étroites coques de ruban comète en satin crème; pelisse en cachemire crème, brodée au passé d'une guirlande de fleurs; effilé de soie crème tout autour, doublure en satin crème, piquée; capote de satin crème avec la même broderie qu'à la pelisse, garniture de plumes crème.

Les robes de piqué, les pelisses à carreaux, les capelines en laine peuvent également s'offrir.

Le parrain, suivant ses ressources, offre à son ou à sa filleule tous les petits ustensiles à son usage : poêlon à bouillie, petite tasse, coquetier, petite cuillère, petite assiette, hochet, timbale, rond de serviette en argent, en vermeil, même en or, ou un seul de ces objets, ou même un simple hochet en ivoire, en os.

Une robe, une pelisse, une capeline confortable, en *couleur*, quelques menus objets utiles font le plus grand plaisir aux parents.

Dans la semaine qui précède le baptême, le parrain doit envoyer à la marraine les boîtes de dragées et un bibelot quelconque.

Il y a vingt ans, le présent était classique : c'était invariablement une boîte à gants contenant six ou douze paires de gants. Il fallait donc demander la pointure de la dame, les nuances qu'elle préférait, etc., etc. Maintenant la mode a renversé cet usage, et on peut offrir indifféremment un bronze, une jardinière avec des fleurs, un éventail et même, si le degré d'intimité est grand, un bijou.

Les père et mère de l'enfant doivent, de leur côté, commander des boîtes de baptême; l'usage veut que le parrain et la marraine leur en offrent chacun une.

Les boîtes de baptême sont en papier rose ou bleu; on en fait aujourd'hui d'adorablement jolies : boîte avec le prénom de l'enfant et la date de sa naissance estampés en relief or ou argent, ou les deux mélangés; avec les initiales entrelacées en givré or ou argent avec le nom en diamanté; avec aquarelle représentant un amour peignant le nom du nouveau-né sur une boîte de baptême; avec un cortège XVIe siècle, violoneux en tête, parrain et marraine, qui sont un marquis et une marquise falbalatés, jetant les dragées à un peuple de marmots qui se bousculent; ou bien des anges posant dans un berceau un petit enfant; une cloche, laissant tomber le baby, si le baptême se trouve au temps pascal.

On peut aussi offrir en place de boîte un sac de moire ou de satin à la marraine et à la jeune maman; en tous cas, elles doivent recevoir toutes les deux un bouquet.

Le parrain a la charge des cadeaux à la marraine, à la garde, aux domestiques, à l'enfant de chœur, au curé.

La pièce de cinq, dix ou vingt francs qu'on offre au prêtre

doit être placée dans une boîte de dragées, de même pour les autres personnes, sauf pour l'enfant de chœur auquel on donne un ou deux francs de la main à la main.

Pour la garde et la nourrice, on peut varier entre cinq et vingt francs.

Pour les domestiques, c'est cinq francs, généralement.

Le jour du baptême, le parrain va prendre la marraine chez elle en voiture ou à pied et l'amène chez les parents de l'enfant.

Si c'est en voiture, la maman et la nourrice portant l'enfant monteront dans cette voiture pour aller à l'église; elles occuperont toutes les deux les places du fond; le parrain et la marraine sur le devant.

On doit s'entendre à l'avance avec le curé pour le jour et l'heure de la cérémonie. Pour l'entrée à l'église, c'est la personne qui porte l'enfant qui ouvre la marche.

Le parrain est placé à droite de la personne qui tient l'enfant, la marraine à gauche.

Le *Pater* et le *Credo* qui sont demandés doivent être récités en français; le cierge est tenu ensemble, de la main droite, par le parrain et la marraine.

Il ne faut jamais répondre : « oui, monsieur », mais, oui, tout simplement.

Le parrain et la marraine mettent leurs mains droites *dégantées* sur la tête de l'enfant en même temps que le prêtre.

Après la cérémonie du baptême, on se rend à la sacristie pour signer l'acte.

A la sortie, mais moins fréquemment qu'autrefois, le parrain et la marraine jettent des dragées et quelques pièces de monnaie aux gamins assemblés.

Au dîner de baptême, le parrain et la marraine occupent les places du maître et de la maîtresse de la maison.

Le dîner doit être servi avec cérémonie ; des dragées doivent figurer au dessert.

Jamais la nourrice ne doit y assister; à la fin du repas, ou

plutôt au commencement, il arrive que l'on fait circuler de main en main le héros de la fête lequel, généralement, désapprouve fort cette façon d'aller et le témoigne par des cris perçants.

Un mois après le baptême, si la marraine est mariée, son mari doit inviter à dîner le parrain et les parents de l'enfant.

En cas de nécessité on peut demander un prêtre pour que le baptême ait lieu à domicile.

Les usages sont les mêmes pour le baptême protestant, sauf en ce qui touche la cérémonie du baptême qui est, comme tout le cérémonial de ce culte, réduite à sa plus simple expression.

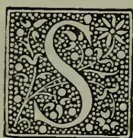
Comme chez les chrétiens, l'enfant israélite a un parrain et une marraine.

Le premier jour de sabbat (c'est-à-dire le samedi), le père qui a eu un garçon doit porter une offrande à la synagogue.

Dans les deux cas, il y a réunion de parents et d'amis à la maison et le rabbin ou, à son défaut, le père, appelle solennellement les bénédictions du dieu d'Abraham et de Jacob, sur le nouveau-né.



Parrainages.



I on acceptait à la lettre les devoirs de parrain et marraine, il ne s'agirait de rien moins que de remplacer le père et la mère pour toutes choses, en cas de mort.

Sans être aussi rigoriste, nous devons penser que l'enfant tenu par nous sur les fonts du baptême ne peut, ne saurait être un étranger pour nous.

On doit lui faire un cadeau au jour de l'an, à sa première communion, à ses succès d'examens, à son mariage, à sa première épaulette, enfin, un souvenir, quelque minime qu'il soit, à tous les événements importants de sa vie, que, du reste, ledit filleul doit annoncer, par lettre ou par visite, à ses parrain et marraine.

Tout au moins deux fois l'an, il doit aller les voir ou leur écrire.

Si les parrain et marraine sont des parents, cette qualité ne prévaudra pas, et il est de meilleur goût de dire « grand-père » que parrain à son aïeul; de même pour ses oncles et tantes, frères et sœurs.

La position du parrain et de la marraine est-elle très supérieure à celle du filleul, celui-ci doit garder une certaine réserve, ne jamais s'imposer et écrire dans les termes les plus respectueux; ne pas dire simplement : mon cher parrain, ou ma chère marraine, mais bien monsieur et cher parrain, madame et chère marraine.

La Nourrice.



OMBIEN vétilleux le choix d'une bonne nourrice, celle qui, si malheureusement vous ne nourrissez pas, vous remplacera auprès de votre enfant, cueillera son premier sourire, apaisera ses premiers cris, sera presque sa mère en un mot.

On doit s'occuper du choix d'une nourrice un mois avant l'événement; il faut recourir au médecin qui, lui, ne se laissera pas tromper par les apparences.

Autant que possible n'envoyez pas votre enfant en nourrice à la campagne, réduisez-vous à tous les sacrifices pour le garder auprès de vous.

Pour notre nourrice contentons-nous du costume classique, la robe plate très ample, la vaste pèlerine dans laquelle on peut envelopper l'enfant entièrement, le petit bonnet, les deux épingles, la couronne de larges rubans, aux bouts flottants sur les talons et le tablier blanc orné d'une dentelle ou d'une broderie tout autour.

A la première dent de l'enfant, il est d'usage de donner un cadeau à la nounou.

Si vous le pouvez, il est préférable de faire déjeuner et dîner la nourrice à votre table; vous éviterez ainsi bien des dérangements au baby, dérangements souvent causés par un fruit ou une crudité mangés subrepticement par nounou.

La boisson de celle-ci doit être de la bière, du vin et de l'eau d'orge.

Si vous sortez avec votre nourrice, faites-lui toujours prendre la droite; en voiture, elle doit occuper le fond, de préférence à une jeune fille ou à un jeune garçon.

Il est de très mauvais genre de faire monter une nourrice près du cocher, qu'on ait son équipage ou qu'on aille en fiacre.

Pendant les premières semaines qui suivent la naissance, on fera bien de porter les enfants, qui ne sont encore que de petits paquets vivants, sur un coussin de plumes et de crin, recouvert de satinette bleue ou rose, de mousseline ou de tulle brodé.

Le coussin tient chaud et n'échauffe pas l'enfant auquel il faut donner une position normale; ne pas le coucher et le porter toujours du même côté, en variant chaque jour.

Le savoir-vivre des tout petits est une science qu'il faut leur apprendre dès le berceau et toutes les mamans devraient y veiller et empêcher, dès le principe, Bébé de sucer son pouce, parce qu'il y a à craindre la déformation « de la bouchette et du petit pouce ».

De concession en concession, pour avoir la paix, faibles mères que nous sommes, nous laissons faire de grosses sottises à nos chers enfants, et plus tard ce sont des cris et des larmes puis des corrections lorsqu'il faut faire des êtres civilisés de ces petits bonshommes et de ces petites bonnes femmes qu'on eût pu, dès le berceau, éduquer pour ainsi dire en gentlemen ou en ladies du maillot.



La première enfance.

usqu'a sept ans, un enfant ne dîne pas à table, lorsqu'il y a du monde, ceci est conforme au système de nursery de nos voisins d'outre-Manche, dont nous n'avons point à médire, à condition de pouvoir faire autrement et d'installer, s'il nous plaît, le baby dans son petit fauteuil.

Et en effet, ces mignons ne sont-ils pas, pour nous autres mères, les plus grands personnages du monde?

On me fera quelques observations au nom du décorum et de la propreté.

On enfreint parfois quelques règles, et des meilleures. Que la mère qui n'a point péché me jette la première pierre.

Pour la propreté, si vous craignez le renversement de la timbale ou les mouchetures de bouillie sur la nappe blanche, ayez la précaution de placer devant le petit un carré de toile cirée : de cette façon l'accident sera vite réparé.

Une remarque assez curieuse à faire, c'est que, avant de savoir parler, l'enfant sait frapper, et le père et la mère, idolâtres et ravis, baisent le petit poing rose et se font gloire de la vigueur du coup porté.

Que de fois avons-nous entendu dire : Donne un coup, un grand coup pour faire voir comme tu es fort. Et l'enfant de s'escrimer.

Aussi plus tard, lorsqu'on voudra lui faire perdre cette sotte

et déplorable habitude, aura-t-on toutes les peines du monde.

Certains trouvent aussi très amusant d'entendre la bouche fraîche de bébé prononcer des mots risqués.

Etonnons-nous donc que bébé, inconscient mais triomphant, emmagasine dans son petit cervéau, déjà très subtil, qu'il peut être impertinent sans danger pour lui!

Aucune de nous ne pense qu'il est bon d'avoir toujours la mine sévère et grondeuse que nos ancêtres prenaient envers leurs enfants, qu'il nous faut exiger le « vous » cérémonieux en place du bon tutoiement; cela regarde au reste chaque mère de famille; mais on s'accorde à reconnaître que la grande familiarité entre les parents et les enfants, la camaraderie, en un mot, est plus nuisible qu'on ne le croit, elle porte atteinte au respect et par conséquent à l'esprit de famille.

Vers sept ans.

Dès la prime enfance, il faut habituer l'enfant à être propre. lui faire essuyer sa petite bouche, ne pas rire quand il a « des moustaches » en chocolat, exiger qu'il replie sa serviette et qu'il aille se laver les mains avant de s'asseoir à table, ne pas y mettre les coudes, ne pas parler la bouche pleine, et ne pas porter la main au plat.

Lorsque les enfants savent réciter des fables à peu près, ou fredonner une chansonnette, il n'est plus guère admis de leur demander au dessert la preuve de leur talent.

Cela ennuie presque toujours les personnes étrangères, et ce n'est que par excès de politesse qu'elles vous le demanderont, sachant bien vous faire plaisir.

Il faut interdire aux enfants d'être impertinents avec les domestiques; une parole polie est aussi vite prononcée qu'une malhonnêteté.

Un enfant doit toujours se baisser vivement et ramasser l'objet que son père, sa mère ou un de ses parents a laissé

tomber, mettre un coussin sous les pieds de la grand'mère, aller chercher le journal ou les lunettes du grand-père, apaiser par une grimace ou une caresse petit frère ou petite sœur qui pleure (les marmots préfèrent généralement la grimace), rapporter une fleur à sa petite mère, un bonbon ou un gâteau à ses frères et sœurs, s'il en a et s'il est allé déjeuner ou goûter en ville; enfin, avoir ces infiniment petites prévenances qui *ouatent* l'existence et font voir qu'on est bien élevé.

Les enfants, lorsqu'ils sont grondés, ne doivent pas raisonner, répliquer.

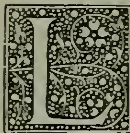
Il faut de bonne heure habituer les enfants à être polis entre eux et à éviter les taquineries. Comme l'a dit Victor Hugo, « la taquinerie est la méchanceté des bons ».

Ne laissons pas les enfants se trahir entre eux, rapporter, même si nous désirons savoir quelque chose; rien de plus vil que l'espion.

Faisons-leur ranger leurs jouets, leurs objets personnels; qu'ils ne s'habituent pas à être servis; qui sait ce que l'avenir leur réserve?



La petite fille.


a fille est la petite amie de la maman, bien plus que le garçon que l'éducation, le tempérament, les besoins d'exercices physiques éloignent davantage de la maison.

Il faut donc faire de sa fille une compagne, l'initier de bonne heure aux infiniment petits et aux grands devoirs de la femme.

Moins charmantes que les autres sont les petites filles raisonneuses, faisant avec un imperturbable aplomb des réflexions au-dessus de leur âge.

L'essence même de la femme, il faut le reconnaître, est un peu futile. O mères, prenons-y garde !

Mettons tôt une aiguille dans les mains de la future femme, faisons-lui recoudre un bouton, raccommoder une déchirure à l'habit de son frère, intéressons-la aux soins du ménage, faisons-lui faire la cuisine dans de petits ustensiles qui seront joujoux pour elle, mais qui l'initieront aux mystères du ménage; enfin préludons de bonne heure à la mettre en état de diriger « le royaume de la femme ».

Une petite fille entrant dans un salon avec sa mère doit aller embrasser la maîtresse de la maison et faire un gentil salut général ; de même en s'en allant.

Jamais une fillette ne doit rester au salon au jour de sa mère.

Elle vient dire bonjour, si on la demande, et s'en retourne de suite.

Si une petite fille reçoit des leçons d'un professeur homme, n'eût-elle que quatre ou cinq ans, il est de la plus élémentaire bienséance que sa mère, ou sa bonne, soit en tiers.

Ce qui s'applique à la petite fille doit être de plus de rigueur encore pour la jeune fille.



Le petit garçon.

'ÉDUCATION virile doit être donnée par le mari, mais, à son défaut, la mère doit se masculiniser un peu et savoir faire réciter au jeune homme le *De viris* ou le *Selectæ*.

Habituez de bonne heure le jeune garçon à être poli, prévenant pour les dames.

L'éducation américaine a son bon côté pour les jeunes garçons qui ne peuvent pas être surveillés comme les filles.

Il faut leur laisser un peu d'initiative, ne pas trop les élever dans les jupons de la maman, les laisser faire quelques courses seuls, les rendre « débrouillards » en un mot.

Plus que jamais, en notre terrible temps de *struggle for life*, l'homme doit savoir se tirer d'affaire, et ce n'est pas en gardant son fils claustré au logis qu'on en fera un lutteur pour l'avenir.

Mais si le petit garçon doit être un peu indépendant, il ne faut pas qu'il fasse montre d'un sans-gêne déplorable. Chaque mère en sait autant que moi sur ce chapitre.

Un de mes petits amis, un jour dînant en ville pour la première fois, fut présenté à la marquise de C... et au docteur V.... Alors, l'enfant leur tendant la main, dit avec une désinvolture adorable : « Enchanté de faire votre connaissance » !

Un jeune garçon doit offrir *de lui-même* le bras à une petite fille ou même à une dame, lorsque celle-ci manque de cavalier pour passer du salon à la salle à manger.

S'il dîne à table, il ne doit se mêler que très discrètement à la conversation, et surtout ne pas l'émailler du jargon collégial.

Si sa mère est assez bonne pour lui faire réciter ses leçons, il doit chercher à ne pas transformer en supplice ce peu récréatif exercice.

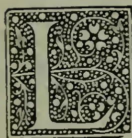
Les mensonges au sujet des places, des devoirs sont odieux et méprisables.

L'homme qui ment est un fléau. Le mot : « Parole d'honneur », doit être sacré; défendons à nos fils de le dire à propos de rien.

Il faut que l'honneur soit la grande leçon de conduite des hommes même en herbe, et qu'ils s'habituent à le respecter profondément.



Précepteurs et professeurs.



Les parents doivent toujours parler avec respect du professeur et ne pas supporter que les enfants le raillent ou s'en moquent.

Si le professeur ou la maîtresse donne une punition à l'enfant, il faut se garder de la lever, car son autorité serait diminuée.

Au jour de l'an, il est bon de donner un souvenir au professeur qui, pendant de longs mois, s'évertue à faire entrer dans les petites cervelles les éléments de syntaxe, de grammaire ou les hauts faits d'Alexandre le Grand.

Ce souvenir peut être un portefeuille, un porte-monnaie, un parapluie, une canne, une garniture de bureau, une épingle de cravate, des mouchoirs, une petite broche, un manchon, un sac à main; cela dépend de la position et des moyens qu'on a.

Souvent les professeurs, homme ou femme, sont besogneux et la valeur de l'objet, en argent, leur ferait plus de plaisir; si on sait cela, on peut bien offrir la somme qu'on eût consacrée à l'achat d'un bibelot. Mais il faut bien se garder de leur donner de la main à la main, comme le salaire d'un domestique; on doit mettre ladite somme dans une petite boîte de fantaisie, un porte-monnaie ou, tout au moins, une enveloppe fermée.

Il ne faut pas croire qu'en payant régulièrement un professeur et en lui offrant un souvenir au jour de l'an, on soit quitte envers lui; il faut encore lui témoigner beaucoup d'égards et

de politesse. Il peut arriver que les maîtres soient en faute; ils ne sont ni impeccables ni infaillibles; mais on doit se garder de les blâmer devant les enfants; pour cela on doit les prendre à part.

Les enfants doivent aller au-devant de leur professeur, le débarrasser de son parapluie, etc., surtout ne jamais le recevoir assis.

Au départ, ils doivent le reconduire jusqu'à la porte de l'appartement ou de la maison.

Ne pas les interrompre, rire ou se moquer pendant qu'ils parlent.

Avec leurs camarades, ils ne doivent pas relever les ridicules des maîtres (qui n'en a pas?), encore moins les affubler de sobriquets : tout cela est du dernier mauvais goût.

Si vous invitez un professeur de chant ou de musique à dîner ou à passer la soirée, ne lui demandez pas de jouer ou de chanter quelque chose; cela aurait l'air de lui faire payer l'hospitalité.

Lorsque les enfants sont externes dans un collège, ils ne sont pas tenus à faire une visite le jour de l'an; étant demi-pensionnaires, ils doivent la faire, seuls, ou accompagnés du père ou de la mère.

Pensionnaires, cette visite est obligatoire pour l'enfant et pour les parents.

Pour les filles, la mère doit faire une visite; le père vient ou envoie sa carte.

Les professeurs qui donnent des répétitions à domicile peuvent simplement envoyer leur carte ; les parents de l'élève renvoient la leur.

La grande politesse du professeur doit être l'exactitude. Il lui faut aussi une grande modération dans ses expressions, se tenir en garde contre la familiarité et contre l'excès de sévérité.

Étant en voyage, un enfant doit écrire au moins une fois à un professeur.

Lorsque vous avez un précepteur ou une institutrice à

demeure et que l'élève et le maître dînent ou déjeunent seuls ensemble, ce dernier doit avoir le plus d'honneur et être servi le premier, il a le droit d'attendre toutes les marques de respect qu'on doit aux parents.

A la table de famille ou dans un dîner en ville où le professeur est convié avec son élève, il est servi après les autres, mais avant l'enfant.

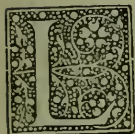
En voiture, le professeur est placé devant avec l'enfant.

Lorsque les enfants ne paraissent pas aux grands dîners, les professeurs mangent avec eux, à part.

La chambre de celui qui fait l'éducation d'un enfant doit être contiguë à la sienne.



Catéchisme et première Communion.

'ACTE important de la jeunesse, celui dont on garde au fond du cœur le souvenir embaumé. Étape fleurie où, dégagé des limbes de l'enfance, on risque les premiers pas conscients sur la route de la vie, qu'on voit alors prismée de rose et de bleu et qui, souvent marâtre, vous flagelle si cruellement! Mais, au moment de la première communion, on est heureux et on a coutume de dire : « Le plus beau jour de la vie ». Donc pour ce jour solennel où la petite âme a recouvré la blancheur baptismale, il faut une fête de famille qui le grave dans l'esprit du jeune néophyte.

C'est généralement un dîner où on réunit parents et amis; je ne conseillerai pas de donner une soirée; emmener l'enfant au théâtre serait de la plus haute inconvenance.

L'entourer de trop de petits camarades est également à éviter; j'ai vu une fois un enfant, très recueilli le matin, qui, au contact de ses jeunes camarades, s'était peu à peu dissipé et qui terminait cette belle journée par un pugilat en règle!

Pareil accident n'est pas à craindre avec les jeunes filles, mais il y a un autre écueil à éviter, celui de la coquetterie : elles pourraient faire admirer à leurs amies les présents, les bijoux qu'on leur a donnés, et l'on en a vu qui essayaient des effets de robe longue!

La première communion se fait, généralement, entre onze et douze ans.

L'instruction du catéchisme est obligatoire pendant deux

années, un an de petit catéchisme, une fois par semaine, un an de grand catéchisme, deux fois par semaine.

L'acte de baptême est la seule pièce à produire.

On peut avoir *gratuitement* cet acte à la paroisse où l'enfant a été baptisé; l'usage veut qu'on donne un franc ou deux à l'employé de la sacristie, bedeau ou suisse, qui vous le remet.

Si l'enfant fait son éducation chez lui, sa mère ou une personne de confiance doit le conduire au catéchisme, l'attendre et le ramener; si, au contraire, l'enfant est au collège ou à la pension, ce sont les chefs d'institution qui sont chargés de ce soin.

Voici le costume pour un petit garçon :

Une chemise de batiste à plastron uni ou à petits plis.

Cravate lavallière en soie blanche ou nœud tout fait en satin blanc.

Chaussettes de fil ou de soie, blanches, bottines vernies; costume en fin drap noir, forme veste, ou, si l'enfant est dans un collège ou dans une institution, l'uniforme de ladite maison.

Brassard en faille ou en moire blanche; gants de peau blancs, chapeau anglais ou casquette d'uniforme.

La toilette de la petite fille est plus compliquée, pourtant elle ne doit jamais se départir d'une simplicité élégante.

Chemise, pantalon de batiste avec ou sans nœuds de soie blanche; bas de soie ou de fil d'Écosse blanc, souliers de satin ou de chevreau blanc, corset blanc, jupon blanc amidonné un peu raide; robe de dessous en soie blanche ou en percaline glacée; robe de dessus en mousseline blanche bien fine; grand ourlet surmonté de cinq, sept, neuf ou onze petits plis lingerie; corsage tout plissé avec les manches que réclame la mode ou bien froncé à la vierge, avec les mêmes manches; ruche de mousseline de soie au cou, aux manches, ceinture molle en surah, dont on fait le nœud soi-même; petit bonnet de mousseline à ruche de tulle illusion; voile de mousseline retenu par de minuscules épingles à tête de perle fine.

Dans certains pays, le voile est remplacé par une couronne de

fleurs blanches qui est cent fois plus jolie, mais il faut se conformer à l'usage de sa paroisse.

Une aumônière genre « Marguerite de *Faust* » en surah blanc, attachée à la ceinture, est préférable au petit sac passé au bras, qui embarrasse et qu'on risque de perdre. Gants de peau blancs, mousquetaires, ne strangulant pas le poignet; cierge uni. Comme boucles d'oreilles, une perle vissée à l'oreille.

Garçon et fille ont chacun un chapelet passé au bras gauche, assez souvent; maintenant ce sont des chapelets en grenat, en lapis-lazuli, en agate, montés en or ou en argent.

Pour le livre, on se conforme aux usages de la paroisse qui recommande soit un paroissien, soit un manuel de catéchisme.

Le paroissien est ou en ivoire, ou en nacre, en cuir de Russie ou en maroquin.

Les communiants offrent à leurs amis des images plus ou moins belles qu'on nomme « souvenirs de première communion », qu'ils portent eux-mêmes aux intimes et que leurs parents envoient, sous enveloppe *cachetée*, aux personnes qui sont en rapports moins directs avec la famille; celles-ci doivent renvoyer une carte *aux parents*, avec un mot affectueux pour l'enfant.

Ces images peuvent être en simple papier avec les emblèmes eucharistiques, en parchemin genre byzantin ou en gélatine avec derrière les mots suivants : Souvenir de la première communion de...... célébrée le....

On fait aussi des images au revers desquelles sont simplement gravés des versets de la Bible ou de belles pensées. Il est de bon goût de faire le lendemain une visite au prêtre qui a préparé l'enfant et de lui porter un cadeau.

Cet usage n'est nullement de rigueur à Paris.

A la campagne, on ne pourrait y manquer sous aucun prétexte; on peut offrir un bronze de piété, un volume rare ou même un objet de mobilier.

Voici une liste de cadeaux qu'on peut offrir à un petit garçon, ou à une petite fille; j'engage seulement les personnes qui les

donnent à ne les apporter que le lendemain si ce sont des bijoux, afin que le tic tac de la première montre ou le chatoiement des premiers joyaux n'éveillent pas dans le cœur des jeunes néophytes des pensées peu en rapport avec l'acte qu'ils viennent d'accomplir :

— Statuettes en vieil argent, livres de piété, crucifix, porte-monnaie en écaille, en cuir de Russie ou en maroquin écrasé avec les initiales entrelacées en or, en argent, ou frappées; comme pour le livre de messe, le portefeuille assorti.

— Une épingle de cravate en or et perle, une garniture de boutons de chemise en or mat, une montre, une chaîne, des boucles d'oreilles, bracelet, rang de perles, bagues; pour les cadeaux plus modestes, signet avec agneau pascal en argent, petite croix en or émaillé, médaille avec peinture sur ivoire, bénitier, crayon ou porte-plume en or, argent ou nickel, dé argent ou or, mouchoir de soie blanche.

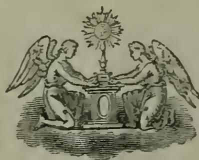
Le matin de la première communion, l'enfant doit demander la bénédiction de ses parents.

On n'invite pas au dîner le prêtre qui a préparé l'enfant; du reste, si on le faisait, il devrait refuser, car ayant eu tout un troupeau de petits fidèles, il ne peut faire une exception qui blesserait les autres.

Il ne doit pas y avoir de soirée après le dîner.

Les visites de première communion doivent se faire dans les trois jours, l'enfant revêtu de son costume, et la mère en toilette de cérémonie.

Le père n'est pas forcé, à Paris, de faire ces visites; dans certains pays, sa présence est obligatoire.



Second mariage.

A veuve doit, d'après le code, attendre dix mois révolus avant de contracter union.

Le veuf peut contracter mariage aussi promptement qu'il le veut; toutefois s'il n'attend pas six mois au minimum il agit d'une façon inconvenante.

Le veuf peut entourer sa seconde union du même éclat que la première; la veuve, au contraire, se remarie toujours avec discrétion.

Une dame veuve qui se remarie ne retire pas sa première alliance; elle la porte avec la seconde, au même doigt.

La toilette de la veuve qui se remarie consiste en une élégante robe de ville; à part le rose, on choisit la nuance qui va le mieux au teint et à l'âge de la personne, avec un chapeau assorti.

Si, pour une raison quelconque, on trouve plus pratique une robe foncée ou même une robe noire, il sera de bon goût dans ce cas d'égayer la toilette par un chapeau clair et élégant.

On met quelquefois sur la tête une mantille de dentelle noire ou blanche, attachée par un piquet de fleurs : cet usage tend à disparaître de plus en plus.

La toilette de l'homme est la même qu'à un premier mariage.

Lorsqu'une veuve se remarie, il n'est pas d'usage de donner un bal; à peine une soirée et encore mieux vaut un dîner ou un déjeuner.

Mariage d'une demoiselle âgée.

Les cérémonies sont les mêmes, mais il y a certains détails de toilette à observer.

Une demoiselle qui se marie à trente-cinq ou quarante ans s'habille exactement comme une mariée plus jeune.

Quand on a plus de quarante ans, on met une robe claire et on se coiffe d'un chapeau assorti dans l'ornement duquel on fait entrer quelques brins d'oranger.

Dans ce cas, on doit toujours choisir ce qui est le plus en rapport avec l'air de la personne, et la situation qu'elle occupe.

Lorsque la mariée est un peu âgée, il n'y a pas de demoiselle d'honneur.

Les réjouissances excessives ne sont pas de mise.

Les noces d'argent.

Les noces d'argent se célèbrent après vingt-cinq ans de mariage.

C'est une fête de famille des plus touchantes.

On va à la messe en cortège, le mari et la femme se donnant le bras.

La mariée porte une toilette claire et tous ses diamants. Le marié a la tenue officielle, habit noir, cravate blanche.

Les enfants doivent offrir un cadeau à leurs parents.

Quelquefois il y a un dîner et un bal.

Le père l'ouvre avec sa fille aînée ou la femme de son fils, la mère avec son fils aîné ou le mari de sa fille.

Noces d'or.

Le cérémonial est le même.

La mariée porte ordinairement une toilette de nuance violette; elle a un bouquet de pensées et tous les assistants en ont à leur boutonnière ainsi que le marié.

Il n'y a généralement qu'un dîner.



Dîner de Noces.

L y a un peu de latitude pour le choix des places et ce n'est plus forcément que la mariée occupe la place d'honneur auprès de son père et le marié la place auprès de sa belle-mère.

Une coutume jolie, qui tend à se généraliser, est celle qui met les jeunes époux l'un près de l'autre et les garçons et les demoiselles d'honneur près d'eux.

La mariée doit toujours être servie la première.

L'usage des toasts persiste, dans certaines familles; il est à remarquer que ce sont les parents qui répondent; les mariés se contentent de lever leurs verres.

Les compliments en vers débités aux jeunes époux, les chansons de circonstance sont également tombés dans l'oubli, mais il faut toujours tenir compte des usages locaux. Quelques-uns sont assez touchants.

Lunch.

L'habitude la plus répandue est maintenant d'offrir un lunch à ses amis au sortir de la messe de mariage.

Il y a une quinzaine d'années, c'était un déjeuner dînatoire.

Arrivée chez ses parents, la mariée doit distribuer les fleurs de son bouquet à ses jeunes amies.

Bien entendu, on ne va au lunch que si on a été invité par

écrit ou verbalement; celui qui s'imposerait se montrerait mal élevé.

A moins que le départ des mariés ne soit précipité par l'heure du train, ils ne doivent se séparer des parents que lorsque le dernier invité est parti.

Je ne veux pas recommander aux mères de ne pas pleurer; il est toujours cruel, ce moment de la séparation, elle est terrible cette heure où l'enfant cesse de vous appartenir.

Bal de noces.

La mariée ouvre le bal avec l'homme qui occupe la plus haute situation; le marié agit de même pour sa danseuse.

La seconde danse de la jeune femme appartient à son mari.

C'est la mariée qui envoie inviter ses danseurs.

La mode étant à présent que les mariés ne partent plus en une fuite éperdue et restent au contraire jusqu'au départ du dernier invité, il est de bon goût de prendre congé de bonne heure, deux heures du matin au plus tard.



Les voyages de noces.

L y a quelques années, le bon ton exigeait que les jeunes mariés partissent immédiatement en voyage, imitant en cela nos voisins d'outre-Manche qui s'en vont, sitôt la cérémonie terminée, sous une grêle de riz et de souliers de satin blanc.

Aujourd'hui, plus sages et plus pratiques, les mariés s'en vont tout simplement chez eux et font leur voyage de noces un mois ou six semaines plus tard.

Je sais qu'il est des partisans du départ précipité qui disent que l'intimité vient plus vite en voyage.

Possible. Mais à côté de cela que d'inconvénients!

N'y a-t-il pas une sorte de barbarie dans cet acte d'enlever ainsi brusquement une jeune fille, souvent presque une enfant, à son milieu, à ses habitudes?

L'affection des époux se trouvera-t-elle augmentée par les désagréments forcés des voyages?

Je ne le crois pas et j'estime que les premiers moments de tête-à-tête avec son époux, c'est-à-dire avec un étranger qu'on connaît d'ordinaire depuis quelques mois seulement, doivent se passer dans le « home » et qu'il est doux pour la jeune femme de pouvoir aller, dès le lendemain, embrasser ses parents.

Si le mari a du tact, il préviendra ce désir.

On lui saura gré de cette attention.

Lorsqu'on part en voyage de noces pour visiter, par exemple, des parents âgés qui n'ont pu assister à la cérémonie, on doit éviter l'air « jeunes mariés » ; ne pas se tenir la main, ne pas se regarder dans le blanc des yeux, en un mot ne pas attirer l'attention sur soi par des démonstrations de tendresse bonnes pour le huis-clos.

L'homme pour voyager portera un costume complet, un chapeau mou, des gants brique ; la jeune femme un costume de lainage beige, un petit chapeau de feutre (que ce soit l'été ou l'hiver, on le porte de même), un voile de gaze blanche formant tour de cou, des gants clairs, puisque c'est la mode.

Que dans sa joie d'être *Madame* elle ne porte pas de diamants et surtout qu'elle ne juge pas bon de prendre des allures évaporées qui donneraient triste opinion d'elle au futur compagnon de sa vie.

Je recommanderai aux jeunes filles de ne pas se mettre de suite en familiarité avec leur mari ; qu'elles « tâtent » un peu son caractère et qu'elles fassent bien attention de ne pas lui faire mille confidences de linotte qu'il jugera adorables les premiers jours et assommantes après.

Le tutoiement est général entre époux ; mais ce que je préfère c'est la coutume mixte qui réserve le *vous* cérémonieux devant les étrangers et le doux *tu* pour l'intimité.



Les visites de noces.


Es visites de noces se font quinze jours après le mariage, si on ne va pas en voyage; au retour, seulement, si le jeune couple est parti.

Le mari va seul chez ses amis célibataires.

La toilette de cérémonie est de rigueur.

Ces visites durent à peine quelques minutes; c'est en somme une présentation du nouveau membre de la famille aux amis et connaissances.

Il est bien entendu que les jeunes gens ont écrit pour remercier les personnes leur ayant envoyé un présent; mais cela ne les dispense nullement de leur faire une visite de noces.

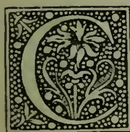
C'est au cours de ces visites généralement que les personnes font leurs invitations aux jeunes mariés, soit pour un dîner, soit pour un bal, donné en leur honneur; on appelle cela « le rendu de noces » et les nouveaux mariés y occupent la place d'honneur.

La visite est rendue dans la quinzaine.

Si on ne désire pas entrer en relations avec le jeune couple, on se contente d'envoyer sa carte.



Les invitations à dîner. — Les repas.

ES invitations se doivent envoyer huit jours à l'avance ou être faites de vive voix dans ce même laps de temps.

Je préfère l'invitation écrite, qui permet de refuser par lettre et non soi-même, ce qui est toujours désagréable.

Je sais des personnes qui, pour éviter cet ennui, acceptent toujours les invitations, se réservant d'écrire la veille ou le jour même, qu' « une circonstance imprévue », etc., les empêche de se rendre à l'aimable invitation, ou mieux encore envoient au dernier moment un petit bleu. Rien de plus désagréable pour la maîtresse de la maison qui est forcée de remanier l'ordonnance de sa table, de défaire le couvert, de changer la place des convives.

On doit répondre dans les trois jours qui suivent l'invitation.

Le silence équivaut à un consentement. Qui ne dit mot....

Entre amis intimes et avec un célibataire, les cérémonies ne sont pas nécessaires et on peut fort bien inviter la veille pour le lendemain, le jour même, à la rigueur.

Nulle raison de se montrer froissé, si on est invité au dernier moment pour parer à une défection.

Si on apprend qu'une ou qu'un de nos invités a un parent, un hôte de passage chez lui, on doit l'inviter également, même si on ne le connaît pas.

L'on n'invite jamais une dame seule à un dîner d'hommes.

Si on a à dîner une seule femme, avec son mari, et que le reste des convives appartienne au sexe fort, il est d'usage de faire prendre à cette dame la place de la maîtresse de la maison.

Cette invitation jadis n'était point admise; mais avec les idées plus larges et plus intelligentes de nos jours, il n'y a pas de célibataire qui ne réunisse à sa table ses amis mariés, avec leurs femmes.

Je trouve cela très bien; car inviter seulement et régulièrement le mari, c'était condamner madame à rester au logis et exposer le pauvre homme à s'entendre reprocher maintes fois « ces dîners d'hommes, où on ne sait jamais ce qui se passe ».

On n'invite *jamais* les enfants et les très jeunes gens aux dîners tant soit peu cérémonieux.

Disons en passant que, même si on n'accepte pas l'invitation à un dîner, on doit une visite dans les huit jours; c'est une règle peu observée, malheureusement.

Les invitations se divisent donc en cinq catégories.

1° Les invitations de grande cérémonie imprimées sur carte et ainsi libellées :

Monsieur et Madame Pierre de V.... prient Monsieur, Madame et Mademoiselle de M.... de leur faire l'honneur de venir dîner avec eux, le mardi 20 novembre 1894.

7 heures 1/2.

Adresse.

R. S. V. P.

2° Les invitations de cérémonie, entre amis, écrites à la main.

Monsieur et Madame Raymond D.... prient Monsieur et Madame D.... de leur faire le plaisir de venir dîner chez eux le samedi 24 novembre 1894.

8 heures.

R. S. V. P.

3° Les invitations à un dîner sans cérémonie entre amis, écrites sur une lettre et envoyées sous enveloppe; jamais sur une carte postale ou une carte-lettre.

Chère madame,

Mon mari et moi espérons que vous serez libres et pourrez venir dîner avec nous, jeudi prochain, 1er décembre. Nous comptons absolument sur un oui.

Recevez, chère madame, l'expression de nos meilleurs sentiments et veuillez me rappeler au bon souvenir de monsieur Dorval.

Mon mari joint ses compliments aux miens.

M. R....

4° Invitation du jour au lendemain entre amis intimes.

Ma chère amie,

Venez donc demain manger avec nous un périgourdin truffé, très intéressant.

Mille amitiés.

Jeanne S....

Remarquez que l'heure n'est pas mentionnée au bas de ce billet; on sait la personne au courant des coutumes de ses hôtes.

Il est à observer aussi que, sauf les invitations de cérémonie, les autres sont toujours faites par la femme et si, pour une raison ou pour une autre, c'est le mari qui écrit, il commencera toujours ainsi : « Ma femme me prie », etc.

5° Les invitations pour le jour même à des personnes avec lesquelles on est en relations d'intimité et d'amitié; invitations qu'on peut écrire sur une carte de visite.

Ma chère Julie,

Viens donc dîner ce soir avec ton mari, tu nous feras plaisir.

Je t'embrasse.

Simonne J....

Pour ces trois dernières catégories d'invitation, le style peut être très fantaisiste et l'esprit se donner libre cours.

J'ai vu des invitations rédigées en langage nègre, ou avec les termes des châtelains moyenâgeux; c'était, quand même, très gentil.

Les réponses doivent être simplement rédigées; par exemple :

Chère madame,

C'est avec grand plaisir que nous acceptons, mon mari et moi, votre gracieuse invitation.

Tous nos compliments.

R. S.

Les refus doivent être soigneusement motivés et donner de bonnes raisons ou du moins de vraisemblables :

Madame,

Votre gracieuse invitation m'a fait le plus grand plaisir et je l'accepterais volontiers si je ne m'en trouvais absolument empêché. J'ai promis, il y a huit jours déjà, à madame X. de dîner chez elle (ou toute autre excuse valable).

Veuillez agrer, madame, avec mes sincères regrets, mes compliments très respectueux et très empressés.

A. B.

Le célibataire doit de la façon la plus correcte expliquer les motifs de son refus, par exemple en ces termes qui nécessairement varient selon les circonstances :

Madame,

Je suis très sincèrement contrarié de me trouver contraint de refuser votre invitation si flatteuse pour moi.

J'ai attendu jusqu'au dernier moment, espérant n'être pas privé de la joie que je m'étais promise.

Votre mari sait quelles sont mes occupations et voudra bien, j'en suis certain, faire valoir près de vous la légitimité de mon excuse.

Veuillez lui présenter mes regrets les plus vifs et encore une fois, madame, les agréer vous-même.

Recevez, madame, l'expression de mes sentiments les plus empressés et les plus respectueux.

L. P.

L'important, je le répète, est de se bien excuser, et lorsqu'on se trouve tout à fait obligé de contremander une réunion, dîner, bal, soirée, on ne devrait le faire qu'à la dernière extrémité et en employant les termes de regret les plus grands.

On écrit alors ou on fait écrire une lettre explicative aux intimes; pour les personnes à cérémonie, on écrit sur une carte quelques lignes :

Madame L....

atteinte d'une subite et grave indisposition, se voit, à son grand regret, obligée de remettre son dîner du 20 courant à une autre date.

Un accident survenu dans sa famille oblige

Madame S....

à révoquer ses invitations pour mardi prochain. Elle prie de bien vouloir l'excuser.

Si l'événement arrivait quelques heures avant le repas, on doit faire envoyer dans les grandes villes des messages téléphonés.

Ces messages, de nouvelle importation, sont beaucoup plus pratiques que la dépêche ou le petit bleu; les derniers mettent quelquefois deux heures à parvenir, le message téléphoné ne met que vingt-cinq minutes à arriver et on peut le faire aussi explicite que l'on veut, son prix, de cinquante centimes, donnant droit à cinq minutes d'entretien à l'appareil.

Lorsque vous avez un enfant atteint d'une maladie éruptive

assez bénigne pour vous permettre d'aller au dîner où vous êtes priée, ne craignez pas, madame, de contrarier vos hôtes en vous excusant même au dernier moment. Ils seront trop heureux de ne pas vous avoir; soyez certaine que si vous veniez quand même, ils vous en sauraient plutôt mauvais gré et, à part eux, vous regarderaient comme un péril.



Le dîner. — Habituels usages.


UELQUES petites choses à observer, lorsqu'on est maîtresse de maison.

Il n'est plus d'usage que la maîtresse de maison s'habille en Cendrillon pour ne pas éclipser les hôtes; elle doit au contraire leur faire honneur d'une jolie toilette, à moins qu'elle ne reçoive à sa table des personnes qu'elle sait dans une situation plus modeste que la sienne; en ce cas, le grand tralala serait tout à fait déplacé.

Les invités dames doivent toujours se mettre en frais; elles sont le plaisir des yeux autour de la table et toute mise négligée serait un manque d'égards envers ses hôtes.

Il faut éviter d'être treize à table; certaines personnes superstitieuses pourraient s'en montrer choquées et il y aurait toujours un convive bien avisé pour faire remarquer ce nombre fatidique et raconter des histoires terrifiantes.

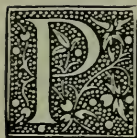
Ne pas inviter de ministres de religion différente; on leur devrait à tous deux la préséance et il faudrait un nouveau Salomon pour trancher la difficulté.

A ce propos, une amusante anecdote.

Un évêque et un rabbin se trouvaient invités dans la même maison; lorsqu'il s'agit de passer à table, aucun des deux ne voulut prendre le pas sur l'autre; enfin, vaincu par la courtoisie du rabbin qui insistait, l'évêque se décida à entrer le premier en disant : « Je passe devant vous, monsieur, comme le Nouveau Testament devant l'Ancien. »

On n'est pas plus courtois, ni plus spirituel.

Les grands dîners.



OUR ces dîners, les femmes mettent leurs diamants, rivières, aigrettes, etc.; elles sont décolletées; en un mot, c'est la tenue de bal comme façon, mais non comme étoffe, car la robe de tulle, de crêpe ornée de fleurs ne s'y met pas.

Les plus jolies robes, les plus élégantes, sont en velours de couleurs foncées, telles que bleu saphir, grenat, vert, noir, garnies de dentelles.

Pour les hommes, habit noir, cravate blanche, gants clairs, souliers vernis, les décorations et les plaques, même les grands cordons.

Quelques hommes viennent en redingote; ce n'est pas ridicule, mais c'est moins correct.

Inutile de dire que, pour ces grands dîners rarement donnés dans la classe bourgeoise, toutes les élégances, tous les raffinements de la table, du confort, de la bonne chère doivent être réunis; qu'il faut beaucoup de lumières (des bougies), beaucoup de fleurs, les étincellements d'une cristallerie et d'une argenterie de premier ordre et le satin damassé du plus beau linge *blanc*.

Le linge très fantaisie n'est pas encore admis dans les dîners de cérémonie.

Une gerbe de lilas ou de roses dans une coupe de cristal est extrêmement jolie; un groupe de Saxe entouré d'un cordon de fleurs fait merveille.

Voici quelques menus des dîners de cérémonie.

Il est à remarquer qu'il faut *toujours* des primeurs aux grands dîners. (A ce sujet, la *Cuisine du siècle* qu'a fait paraître dernièrement mon amie, Catherine de Bonnechère, contient des indications précieuses.)

On a beau savoir que ces fruits, ces légumes poussés en serre chaude n'ont ni le goût, ni le suc des fruits et des légumes venus en leur temps, il n'y a pas à se rebeller : le savoir-vivre le veut ainsi.

MENU D'UN GRAND DINER

Potage Bagration, Bisque aux écrevisses
Truite saumonée sauce crevettes et sauce Hollandaise
Canetons à l'orange
Jambon au vin de Champagne
Faisan truffé rôti
Salade laitue
Asperges en branche, sauce mousseline
Plombière
Gaufrettes
Fruits, desserts.

On doit surtout recommander aux domestiques de ne pas mettre les assiettes grasses les unes sur les autres et de ne pas distribuer les assiettes blanches empilées; cela sent le restaurant.

Comme on peut le voir, il faut deux potages et deux sauces au poisson.

Dans les dîners de grande cérémonie, le potage qui, à l'ordinaire, est versé au préalable dans les assiettes, est présenté par le serveur qui vous en dit les deux noms à voix basse; de même pour les deux sauces du poisson.

Du reste, tous les mets, tous les vins doivent être offerts de cette manière.

Voici l'ordre du service des vins :

Après le potage : Madère ou Xérès sec.

Avec les huîtres ou hors-d'œuvre : vins blancs de Graves, Barsac, Sauterne; des vins de Bourgogne : les Chablis, Meursault, Montrachet. Premier service : les Saint-Émilion et Bas-Médoc.

Deuxième service : les Bourgogne et Médoc grands bourgeois.

Aux entremets : les vins blancs de Château-Yquem et les vins du Rhin.

Au rôti : les Saint-Estèphe, Saint-Julien, Pauillac.

Au pâté de foie gras, les grands crus bordelais : Château-Laffitte, Margaux, Latour, Haut-Brion; ou, en vins de Bourgogne, les Clos-Vougeot, Pomard, Romanée-Conti; Côtes du Rhône, Ermitage ou Côte-Rôtie.

A la fin du repas : Champagne frappé, marque Moët, Cliquot, Rœderer ou Pommery, vins de Banyuls ou d'Espagne. Liqueurs.

MENU D'UN TRÈS GRAND DINER

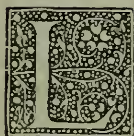
Potage printanier aux œufs pochés, Potage à la Reine
Bouchées aux crevettes
Barbue à la Mornay, Saumon sauce genevoise
Riz de veau à la financière
Noisettes d'agneau à la Maintenon
Poularde truffée
Aspic de foie gras
Truffes au vin de Champagne
Salade russe
Asperges d'Argenteuil, Aubergines à la provençale
Glace *Tutti frutti*
Ananas glacé au champagne rose
Gâteaux, petits fours, fruits, etc.

Certaines personnes ont le tort de croire que « grand dîner » veut dire « dîner où il y a beaucoup de choses ».

C'est une erreur ; car, sauf les dîners officiels des ambassades, les dîners de quarante à cinquante couverts qui sont, entre nous soit dit, assommants pour la maîtresse de la maison et ennuyeux pour les trois quarts des convives, le vrai grand dîner se recommande surtout par l'excellence, le choix des mets, la bonne organisation, etc.



Dîners de demi-cérémonie.



La toilette des hommes est l'habit ou la redingote, les décorations, mais jamais les plaques et le grand cordon.

Il est à remarquer qu'à partir de six heures, les hommes qui vont beaucoup dans le monde endossent l'habit, même pour se rendre à un dîner tout intime ou dans un petit théâtre.

Je trouve cette mode excellente, elle est même très utile aux jeunes gens. L'habit lorsqu'il n'est pas souvent porté donne l'air sinon très emprunté, du moins l'air gêné. Pour les femmes, la toilette demi-décolletée avec manches au coude; pas de rivière de brillants ni d'aigrettes.

Les soieries de teintes claires et douces sont fort jolies; les brocarts Louis XV, Louis XVI.



Dîners intimes.



Ce n'est pas une raison parce qu'ils sont intimes pour y aller en tenue négligée.

Lorsque, leurs occupations terminées, les invités s'aperçoivent d'une moucheture sur leurs chaussures, ils feront bien, s'ils ne rentrent pas chez eux, de se faire donner un coup par le décrotteur; toujours les gants.

Pour les dames, une toilette de ville qu'on élégantisera d'un devant fantaisie, d'un nœud de ruban, d'une dentelle.

Une attention gentille est d'apporter à son amphitryon un bouquet des fleurs de saison.

Pour les menus de ce genre, je renverrai encore à la *Cuisine du siècle.*

Dîners costumés.

Les dîners costumés ou travestis sont fort en vogue maintenant, même pour les dîners d'une dizaine de couverts.

Cela jette dans la réunion une note de gaieté et en somme est peu coûteux.

Lorsque vous avez un dîner fantaisiste, faites parvenir vos invitations une quinzaine à l'avance; vos convives peuvent avoir des dispositions à prendre.

Votre carte ou votre lettre doit alors porter cette mention :

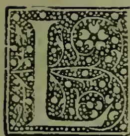
« On sera costumé. »

Ou : « Prière de se faire une tête. »

Ou encore : « Tout le monde sera en Normands », ou en chiens et chats. Enfin toutes les « imaginations » sont permises; les plus laides sont quelquefois les plus drôles.



Les coulisses du ménage.

A veille d'un dîner, qu'il soit de cérémonie ou non, la maîtresse de maison doit passer la revue de son matériel; tel un général, la veille d'une bataille, passe la revue de ses troupes.

Répétons-le, le menu peut être simple sans manquer au savoir-vivre, mais les mets doivent toujours être préparés avec la plus méticuleuse attention et coquettement présentés; de plus, aussi variés que possible.

La nappe et les serviettes doivent être examinées avec soin.

Le napperon n'est plus de mise; on fait maintenant de ravissants « chemins de table »; la nappe et les serviettes doivent être « cylindrées » (je parle pour les dîners de cérémonie); on doit placer un molleton *blanc* sous la nappe, cela adoucit le choc des verres, rend le service plus moelleux.

La place attribuée aux convives est de 50 centimètres, espace exigu : lorsqu'on a des dames avec les robes aux manches monstrueuses qu'on porte maintenant, il faut au moins un mètre.

Le savoir-vivre veut qu'on s'occupe du plaisir et du bien-être de l'invité tant qu'il est sous notre toit, et l'on aurait tort, désirant réunir plus de personnes à la fois, d'imposer à un malheureux le supplice de dîner, tourné de trois quarts, pour ne pas froisser la toilette de sa voisine.

Les dîners d'apparat de quarante à soixante couverts exigent

un maître d'hôtel, deux aides pour découper, et un serveur par quatre convives.

Les assiettes pleines sont apportées à gauche, le serveur nomme le mets à voix basse; on refuse ou on accepte d'un geste.

Surtout ne nous avisons jamais de dire : « Merci, monsieur ».

Les vins s'offrent à droite, on refuse en disant merci. Lorsqu'on dit : « assez », le serveur doit s'arrêter de verser et tourner le goulot de la bouteille afin qu'une goutte de vin ne macule pas la nappe.

Les domestiques doivent être chaussés de souliers fins et gantés de coton blanc; la livrée n'est pas admise : seul, l'habit noir.

Lorsqu'il y a des femmes pour servir, je ne parle pas, bien entendu, des dîners d'apparat, elles ont les mains nues, un tablier blanc; ce tablier est souvent arrondi et garni de dentelles; c'est peu coûteux et fort joli.

Pour les dîners de cérémonie ordinaires, un maître d'hôtel, deux serveurs sont suffisants, si le nombre des convives ne dépasse pas vingt personnes.

Pour les dîners dans les maisons où il y a une cuisinière et une femme de chambre, la première reste à ses fourneaux et on adjoint un serveur à la seconde. Nécessairement, dans les dîners intimes, quand on ne dispose que d'une seule bonne, le rôle de la maîtresse de maison est bien épineux.

Rappelons les principes généraux de la mise de la table.

Le couvert.

L'assiette est placée entre la cuiller et le couteau, *à droite,* la fourchette *à gauche.* Devant est placé le verre, les deux petits verres, ou la série de cinq, rangés en tuyaux d'orgue ou

groupés en bouquet. On peut remplacer la flûte par la coupe à champagne; c'est plus élégant.

Pour les vins du Rhin, le verre vert est obligatoire.

La mode est maintenant de placer une petite salière entre chaque convive et une carafe, vin et eau alternés : la carafe de vin à portée du convive qui a la charge de s'occuper de sa voisine.

Il doit lui offrir de l'eau; certaines personnes croient que c'est un manque de savoir-vivre, et c'est tout le contraire.

Dans les dîners de cérémonie, on change les assiettes, les couverts, les couteaux après chaque plat.

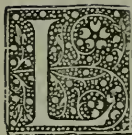
Dans les autres dîners, le changement de fourchette n'est obligatoire qu'après le poisson; dans ce cas, on met des porte-couteau. Les porte-carafe ne s'emploient plus dans les dîners de gala.

La serviette, pliée coquettement, mais n'affectant pas des formes extravagantes qui sont de mauvais goût et qui font un torchon de la serviette déployée, est placée, avec un petit pain au côté gauche de l'assiette; ne la mettons jamais dans le grand verre; outre que cela fait « restaurant », il arrive souvent des bris fâcheux. Si le potage n'est pas servi, la serviette est sur l'assiette; dans ses plis, visiblement, la petite carte qui porte le nom du convive; au-dessous de huit personnes, cet usage n'est pas forcé.

Les hors-d'œuvre ne paraissent plus aux dîners; depuis quelque temps on essaie bien de leur rendre leur place, mais je crois que ce sera en vain; ils compliquaient le service et enlevaient l'appétit.



Le service.

E potage — à moins qu'il n'y en ait deux, pour l'agréable choix des convives — doit être versé d'avance dans les assiettes; en quantité *médiocre*, plutôt moins que plus.

En hiver, la salle à manger ne doit jamais être chauffée d'avance; sans quoi, l'atmosphère ambiante serait étouffante; l'été, il faut avoir soin de fermer les persiennes dès le matin de manière à ce que la chaleur ne puisse pénétrer.

Il faut allumer les bougies une dizaine de minutes avant que les convives passent dans la salle à manger; rien de plus laid que des lumignons clignotants.

Si un grand dîner a lieu en été, fermez hermétiquement les rideaux de manière à dîner aux lumières.

Si on a des chaises cannées dans sa salle à manger, il faut mettre un coussin pour les dames; sinon les étoffes de velours se trouveraient désagréablement froissées.

Dans les grands dîners, le dessert est placé d'avance sur la table : je ne trouve pourtant pas que voir les sucreries du dessert soit un apéritif pour les plats solides.

Il faut passer les assiettes à l'eau chaude de manière à ce qu'elles soient tièdes et que les sauces ne se congèlent pas immédiatement.

Les assiettes à dessert doivent être préparées d'avance avec la petite serviette, ornée de dentelle ou non, ronde ou carrée

(les rondes sont plus nouvelles), avec le couteau à lame d'argent, la petite cuiller, la cuiller à entremets.

Les vins fins ne se mettent pas en carafes, ils cachent leurs vénérables moisissures, qui sont pour eux les titres de noblesse, dans de petits chariots en argent ou tout simplement en osier.

Dans les repas sans cérémonie, la bouteille de derrière les fagots est apportée devant le maître de la maison, qui verse lui-même le liquide, avec précaution.

Les vins de Bourgogne et de Bordeaux gagnent à séjourner quelques heures dans un endroit chaud.

On peut servir des repas entiers au champagne frappé; cela est très grand genre et coûte moins cher que la diversité des vins.

Le rince-bouche se sert encore... sans le gobelet; de cette façon on évite ces gargarismes répugnants dont on était souvent témoin à la fin d'un repas.

Après les écrevisses et le homard à l'américaine, choses qu'il faut forcément toucher avec les doigts, malgré le savoir-vivre le plus raffiné, on passe les rince-bouche ou une cuvette et une aiguière avec de petits carrés en papier buvard, remplissant l'office de serviettes.

Cela rappelle la coutume du vieux temps où des pages, aiguière en main, versaient de l'eau parfumée sur les doigts des convives.

Au reste, cette coutume remonte encore plus loin, et dans les festins peu orthodoxes des empereurs romains, un esclave noir présentait le bassin aux convives, qui séchaient leurs mains à travers les blondes chevelures de belles esclaves gauloises.

L'usage veut qu'on présente une pièce à table avant de la porter à découper; c'est la règle, inobservée cependant par beaucoup.

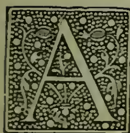
La première dame servie est celle qui est à la droite du maître de la maison, ensuite celle de gauche, puis les autres

dames, en suivant l'ordre des places; la maîtresse de maison est servie la dernière; ensuite les convives masculins, enfin le maître de la maison.

Au dessert, on enlève les salières, les bouts de table, on brosse la table.



L'heure de la faim.

PRÈS avoir passé une dernière inspection, donné les ordres de la dernière heure, ou mieux encore les avoir écrits sur une ardoise accrochée dans la cuisine (chose très commode, que je ne manque jamais de faire); après s'être assuré que les dames auront des coussins sous les pieds, la maîtresse de maison procède à sa toilette, puis va s'installer au salon, attendant la venue des convives.

Son mari peut être près d'elle ou, s'il est dans les affaires, venir lui-même comme un simple invité.

Les convives doivent se présenter dix minutes avant l'heure fixée; arrivant longtemps avant, ils pourraient gêner la maîtresse de maison dans ses derniers agencements. Plus tard ils seraient inconvenants, et si le retard se prolongeait trop, je puis les assurer que des réflexions désagréables seraient faites sur leur compte; peu indulgents sont les estomacs criant famine.

Le quart d'heure de grâce doit être accordé, pas plus, car « un dîner réchauffé ne valut jamais rien », chacun sait cela.

Si on est en retard pour une raison ou pour une autre, qu'on la donne simplement, à voix basse, aux maîtres de céans; ou si on est en petit comité, à haute voix; surtout ne vous excusez pas par des mensonges trop visibles qui vous feraient nommer « Tartarin ».

Rien n'est plus sot que d'inventer des aventures extraordinaires.

On n'annonce *jamais* les invités à un dîner; après s'être débarrassés de leurs cannes, parapluies, cache-nez, foulards, pardessus, manteaux, chapeaux, voilettes, caoutchoucs (il est bon pour les personnes venant à pied de garantir leurs chaussures, afin qu'elles soient irréprochables), après avoir donné le dernier coup d'œil à la glace pour voir si les frisettes sont bien alignées ou si la moustache a le pli vainqueur, on effectue son entrée au salon, on salue la maîtresse de la maison, le maître, les personnes qu'on peut connaître, puis on fait un salut général pour les inconnus.

De suite, il est du devoir de l'amphitryon de faire les présentations, en ajoutant, si possible, des mots aimables et explicatifs.

Cela empêche tant de *gaffes*, de savoir un peu sur quel terrain on est!

Ainsi, on dira : « Madame, je vous présente monsieur X., le fils du médecin si connu »; ou encore : « Madame J., la femme du journaliste, dont vous appréciez si fort le beau talent »; ou bien, avant l'arrivée de là jeune fille que vous destinez comme voisine à un jeune homme rêvant un riche établissement : « Vous aurez comme voisine une bien charmante personne, mademoiselle X., qui rachète son peu de fortune par des qualités charmantes. »

Ainsi prévenu, le jeune *struggleforlifer* ne s'embarquera pas dans des attentions qui pourraient faire naître chez la jeune fille des projets irréalisables.

De même, en avertissant des professions des convives, on évite les *racontars* ou les anecdotes peu charitables sur lesdites professions.

Disons que, dans les dîners tout intimes, la maîtresse de maison n'ayant qu'une bonne peut fort bien délaisser le salon deux minutes pour aller aider ses convives aux menus arrangements de l'arrivée; elle doit préparer sur une pelote des épingles noires et blanches, et des aiguilles enfilées de fil de ces deux couleurs; même un petit peigne.

Un militaire, quel que soit son grade, n'est jamais ridicule en venant dîner en uniforme; aussitôt entré, la maîtresse de la maison doit lui dire : « Désarmez-vous donc, monsieur », car l'usage veut qu'il ne quitte *jamais* son sabre pour entrer dans un salon; si on oublie de lui dire cette phrase, il doit, au bout de quelques instants, s'éclipser discrètement et aller déposer ledit sabre dans l'antichambre.

On ne donne le titre, en parlant aux militaires, qu'à partir du grade de capitaine; ainsi ne dites pas : « Votre bras, lieutenant », ou : « Désarmez-vous, sous-lieutenant ». Ce serait une faute de goût.

Après quelques instants de conversation, qui débute généralement par « cette bonne pluie et ce bon beau temps », les parlottes particulières s'organisent et... on annonce :

« Madame est servie. »

Ces mots sacramentels doivent être prononcés ni trop haut, ni trop bas, sans emphase, par le maître d'hôtel, le valet de chambre, ou simplement la bonne, qui ouvre la porte de communication à deux battants.

Il faut bien recommander aux domestiques de ne pas dire cette phrase sur le ton d'un maître de cérémonie disant : « Messieurs de la famille, quand il vous fera plaisir », ou sur un mode enchanté qui a l'air de dire : « Enfin, ils vont manger ! »

Lorsque les amphitryons sont titrés, on annonce, par exemple « Madame la marquise est servie. »

Il faut surtout styler les jeunes bonnes arrivant de province et leur bien répéter ces mots, afin que, perdant la tête, elles ne disent pas : « Madame, la soupe est servie », comme je l'ai entendu dire.



L'ananas.

AVEZ-VOUS ce que c'est qu'un « ananas »?

Certes, me répondez-vous, c'est un fruit exquis, à telle enseigne que, dans le langage des emblèmes, il représente la perfection.

Eh bien! c'est d'un autre ananas qu'il s'agit.

En argot mondain, *ananas* signifie le monsieur ou la dame en vedette, avec qui l'on est bien aise de dîner afin de dire : « M. un tel, l'explorateur, je dînais avec lui hier »; ou bien : « Madame X., l'*authoress*, femme charmante.... J'ai déjeuné avec elle chez les Durand ! »

Donc, si vous avez un « ananas », prévenez-en vos convives : ils vous en seront gré. Mettez sur l'invitation : « Monsieur un tel, ou madame une telle, sera des invités. »

Si ledit « ananas » est un voyageur (le voyageur fait prime depuis la vogue de la Société de géographie), mettez-le bien entendu sur son chapitre.

Lorsqu'on est « ananas », cela équivaut à être « en représentation », et si vous l'êtes, observez-vous, car l'explorateur lui-même est très épluché et la plus petite bévue ferait dire aux convives, en général peu charitables : « On voit bien qu'il revient de chez les Canaques », ou toute autre phrase désobligeante.

La question du bras,

à droite ou à gauche?

été, est, et sera encore débattue.

Comme en toutes les choses humaines, il y a le pour et le contre.

Le bras gauche a ses partisans et le droit aussi.

Il est nécessaire que les hommes aient la main droite libre pour écarter de la table la chaise que doit occuper la dame qu'ils conduisent.

Pour les militaires, c'est le bras droit qu'ils offrent, à cause de l'arme, et les femmes aiment assez cela parce que leur main droite est libre pour tenir l'éventail ou tout autre objet.

On obéit, en somme, à une habitude et on ne manque nullement aux règles de la bienséance en offrant indifféremment le bras droit ou le bras gauche.

Je recommande aux dames d'accepter sans hésitation le bras qui leur est offert; de même aux messieurs de donner le bras qui leur est habituel, de façon à ne pas avoir l'air, en avançant et reculant tour à tour, d'agiter les ailes d'un pigeon tentant de vains efforts pour s'envoler.

Lorsqu'il y a un prêtre dans une société, c'est lui que la dame de la maison prie de passer à table avec elle; mais elle ne lui donne pas le bras; l'usage le défend en France. Pourtant, si, comme en Italie, où les monsignori se conduisent comme de simples civils, le prêtre esquissait le geste de donner le bras, la dame serait mal avisée en le lui refusant.

Au siècle dernier, on offrait la main pour passer à table. Était-ce moins bien?

Autre question qui a été tournée, retournée sans jamais d'ailleurs avoir été résolue, comme presque toutes les questions.

Est-ce le maître ou la maîtresse de maison qui doit entrer en premier dans la salle à manger?

Est-ce le maître ou la maîtresse de maison qui, après le dîner, doit rentrer en premier au salon?

« On ne peut contenter tout le monde et son père », dit le fabuliste. Citons donc les anciens :

Opinions de différents traités de savoir-vivre.

POUR LA MAITRESSE.

La maîtresse de la maison demande le bras à l'invité qu'elle veut honorer et passe la première à table; c'est son droit, le mari n'étant considéré que comme un invité, il n'a pas d'initiative à prendre.

La dame du logis passe la première à table; souvent, Monsieur, absorbé par une conversation, oublierait de donner le signal malgré l'annonce du dîner; voyant le mouvement, il est rappelé à son devoir, qui est d'offrir le bras à la dame la plus qualifiée.

A la fin du repas, c'est la maîtresse de la maison qui donne le signal du départ en posant sa serviette sur la table, en se levant, en poussant légèrement sa chaise et en se tournant vers son voisin de droite.

Le maître de maison imite son

POUR LE MAITRE.

Le maître du logis s'est dirigé vers la dame qu'il doit mener et il passe avec elle, le premier, dans la salle à manger.

Il n'y a pas à s'y tromper : de même qu'à table on sert la maîtresse de la maison en dernier, de même elle doit passer la dernière; pourtant elle passe avant les jeunes filles et les jeunes gens et les personnes seules.

Autre opinion.

1° Monsieur, avec la dame la plus importante.

2° Tous les couples ensuite sans aucune règle spéciale.

3° Les dames isolées s'il y en a.

4° Madame, au bras du cavalier le plus important.

5° Les hommes isolés s'il y en a.

exemple et passe le premier au salon ; Madame doit passer la toute dernière.

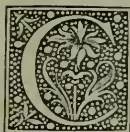
Quel que soit l'ordre d'arrivée, Madame rentre toujours la première au salon.

Exception. — Seules les princesses *de sang* ouvrent la marche, auquel cas, l'annonce du dîner a dû être ainsi faite : « Son Altesse madame la princesse est servie ».

Maintenant choisissez. Pour moi, je passe toujours la première à la salle à manger. J'engage seulement les *isolés*, quel que soit leur sexe, à marcher deux par deux et non à la queue leu leu.



A table.



'EST à table qu'on manque le plus au savoir-vivre; là se trouve l'éprouvette qui permet de constater l'éducation première. Tel candidat à un mariage, qui avait l'air d'un parfait gentleman, fut évincé dans l'esprit de la future, dès le potage.

Enlevons nos gants lorsque nous sommes assises, ne les déposons pas sur la table et ne faisons pas ce qu'indique une vieille « civilité » : mettre les gants dans son verre à champagne!

Étendons notre serviette sur nos genoux, sans la déplier, ne l'attachons pas au cou comme un baby, ne la passons pas dans l'échancrure de notre corsage ou de notre gilet : nous devons savoir manger!

Le menu, placé auprès de vous, doit être retourné aussitôt que vous y aurez jeté un coup d'œil.

Le potage doit se manger sans bruit. On ne doit pas rester penché sur son assiette, ni pencher son assiette pour recueillir jusqu'à la dernière goutte de liquide, ou bien pour la faire tomber dans sa cuiller.

Ne pas écarter soigneusement les pâtes, le pain ou les légumes afin de ne prendre que le jus.

On passe le pain; gardez-vous d'en faire une provision; vous en redemanderez au fur et à mesure de vos besoins; ne mordez pas dedans, ne le cassez pas d'avance en petits morceaux, ne le

coupez pas avec votre couteau, rompez-le simplement, bouchée par bouchée.

Versez-vous du vin et de l'eau si vous en prenez, mais jamais à plein bord; si vous buvez seulement du vin, ne remplissez votre verre qu'à demi.

L'homme bien élevé s'occupe de sa voisine; mais sans obséquiosité.

Comme, après le poisson, on change toujours la fourchette, il faut laisser cet ustensile sur son assiette; cela évite au desserveur la peine de la prendre sur la table; de même, si on change de couteau et de fourchette après chaque plat.

En thèse générale, le chapitre indispositions doit être banni, et on devrait imiter les anciens qui se couronnaient de roses et laissaient les noirs soucis à la porte de la salle du festin.

Cela vaudrait mieux pour l'agrément et pour l'estomac.

Lorsqu'on vous passe un plat, n'opérez pas des fouilles avec la cuiller pour extraire le morceau que vous convoitez. Il n'est pas non plus correct de choisir le plus vilain morceau; c'est trop d'humilité, servez-vous simplement de ce qui est à votre portée.

On ne doit jamais revenir plus de deux fois au même plat, si ce n'est dans la grande intimité.

Les morceaux qu'on pique avec sa fourchette (éviter de la faire sonner contre l'assiette) se trempent dans la sauce, mais jamais le pain; celui qui sauce et qui nettoie son assiette est marqué d'une mauvaise note.

Les asperges ne se mangent pas comme on suce un sucre d'orge; on tranche les bouts et on les mange à la fourchette. Si on prend du beurre, on ne l'étale pas en tartines, sauf pour le premier déjeuner, mais on beurre l'extrémité de petits morceaux de pain au fur et à mesure.

En dégustant du vin, ne pas faire claquer sa langue.

Il faut donc tâcher d'être aussi élégant que possible.

La poire ne se pèle pas en spirales, on la coupe en quatre et

on l'épluche longitudinalement; on coupe ensuite par quartiers qu'on mange avec sa fourchette. S'il n'y avait pas de fourchette de dessert, mangez les fruits avec les doigts et non à la pointe du couteau.

Mais là-dessus on disserte encore.

Vous ne devez pas offrir à une dame de partager un fruit avec elle; pourtant, si les fruits sont rares, on peut faire abstraction à cette règle et offrir le quartier auquel est attaché la queue.

Lorsque vous tendez votre verre, il faut le tenir non à pleine main, mais avec le pouce et les deux premiers doigts, les deux autres écartés, le petit doigt un peu en l'air.

Lorsque vous vous trouvez forcé de rejeter sur l'assiette une arête ou un petit os, reprenez-les entre les lèvres, avec les doigts, aussi délicatement que possible.

J'ai lu, de mes yeux lu, dans un vieux traité de civilité, qu'on ne devait pas se moucher à table!

Pourtant, si on en a besoin!

Eh bien! il faut le faire furtivement, sans bruit, de manière à ne pas éveiller chez autrui des idées peu poétiques.

J'ai lu également dans le même traité que, si on s'était mouché, il ne fallait pas faire sécher son mouchoir sur le dos de sa chaise!

Puis, cette autre perle, que je transcris textuellement :

« S'il arrivait à un convive un de ces petits accidents inhérents à la misère de la nature humaine, n'ayez pas l'air de vous en apercevoir, et surtout ne vous avisez pas de demander une prise de tabac à votre voisin.

« Autrefois, dans le bon vieux temps, nos pères avaient toujours un chien sous la table, et lorsque pareille petite misère arrivait, on avait soin de pourchasser le chien ou d'en faire le semblant. Mais, il s'est trouvé tant de convives qui abusaient de cette prévoyance de l'amphitryon, que la mode des chiens lévriers et des danois est tout à fait tombée; c'est tout au plus

si on admet à présent sous la table des riches un bichon ou une petite levrette. C'est moins commode pour certains tempéraments »!!!!

Est-ce assez joli? Et ce dernier paragraphe est-il assez délicat?

C'est le cas de dire que nos pères avaient la science des nuances! nous n'en sommes plus là, Dieu merci!

La civilité dit à l'hôte de remplir le verre de son convive chaque fois qu'il est vide, la civilité (je parle toujours de l'ancienne, la nouvelle est plus dans « le train ») voulait qu'il fût malséant de laisser du liquide dans son verre. Alors... alors, à propos de verre on disait :

Quand mon verre est vide, je le plains;
Quand mon verre est plein, je le vide.

On obvie à cet inconvénient en laissant une petite partie de liquide, lorsqu'on ne veut plus boire; ce n'est qu'à la fin du repas, qu'on doit vider entièrement son verre.

Lorsqu'une maîtresse de maison vous offre d'un plat, en disant que c'est elle qui l'a confectionné de ses blanches mains, l'usage veut qu'on s'extasie sur la bonté du mets.

Sans basse flagornerie, vous pouvez offrir un petit tribut d'éloge au cordon bleu qui vous regarde généralement avec des yeux inquiets.

Si nous avons une voisine ou un voisin peu agréable, ne nous renfermons pas pour cela dans un mutisme complet; prenons notre mal en patience.

L'entrée en conversation étant assez épineuse, il faut se raccrocher à la première branche venue en l'entamant : et pour l'homme et la femme d'esprit tout est bon, depuis le beurre qu'on passe jusqu'au dernier livre paru, depuis le poisson monstre jusqu'à la pièce en vogue (pièce de théâtre s'entend et non montée).

Si vous êtes une personnalité artistique, littéraire, ne pontifiez pas.

De même n'essayez pas d'étonner la multitude.

Ne soyez pas, vous artiste ou écrivain, de la nombreuse et assommante cohorte des « Mastuvu » et des « Mastulu »; ne parlez pas de vous, si vous voulez qu'on pense quelque bien de votre personne.

Si vous êtes femme de lettres (ce dont Dieu vous garde), ne faites pas du *bas-bleuisme*.

Evitons les discussions politiques et religieuses; les sujets de conversations sont assez variés pour qu'on puisse éloigner ces deux brandons de discorde.

Lorsque la maîtresse de la maison voit le repas terminé, elle profite d'un moment d'accalmie dans la conversation pour donner le signal du départ, en posant sa serviette, *non repliée*, près de son assiette, en repoussant légèrement sa chaise et en prenant le bras du cavalier qui l'a menée à table, ou, si elle veut égaliser les honneurs, le bras de son voisin de gauche, mais généralement c'est la même personne qui la reconduit au salon.

Le maître de la maison l'imite ainsi que tous les convives.

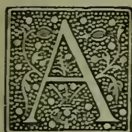
Les serviettes ne se laissent pas en bouchons, ni sur les chaises, ni déployées; on leur fait tenir le plus petit espace possible, sur la table.

Les nappes trop longues ne doivent pas être raccourcies en faisant des nœuds, mais bien repliées avec des épingles; les nappes trop courtes laissant voir les pieds de la table ne doivent jamais se mettre.

Les gants sont repris par les dames aussitôt après le dîner ou après le café; les hommes ne les remettent qu'en revenant du fumoir.

Dans les dîners sans cérémonie, on ne les remet pas du tout, et moi je dis « hosannah » pour cette licence.

Celui qui découpe et qui sert.


bien du mérite, car c'est fort ennuyeux, mais pas à la portée de tout le monde.

Enfin, puisqu'il a accepté la mission, il doit s'en acquitter le plus galamment possible.

Il serait alors, sans cela, assommant et de vous regarder et de vous ouïr, si vous vous plaigniez.

Le poisson se découpe à l'aide de la truelle; ne jamais y toucher avec le couteau, pas plus en le servant qu'en le mangeant; on pose les morceaux sur une assiette et on la passe à la dame placée à sa droite, qui la fait circuler; on lui passe ensuite la saucière, qui fait le même trajet.

J'engage vivement, pour les dîners intimes, à se servir tout simplement à la ronde.

On m'objectera que la dame placée à gauche est ainsi servie la dernière et que, au contraire, la maîtresse de la maison, placée au milieu de la table, est servie longtemps avant son invitée, ce qui est contraire aux règles du savoir-vivre.

Possible; mais, quand on en use avec cette liberté grande envers ses convives, c'est qu'on n'est pas plus de six à table, auquel cas, l'attente n'est pas longue, et puis il y a une façon bien simple d'obvier à cet inconvénient, c'est de continuer à découper pendant que l'assiette circule et de faire passer une deuxième assiette, en commençant par la gauche.

Les grands poissons se servent sur une planche habillée de

linge et recouverte d'une serviette garnie de dentelle; tout autour du persil frisé en grande quantité. Une jolie mode est de piquer des fleurs sous cette verdure; roses, dahlias, camelias, chrysanthèmes, roses de Noël, bouquets de violettes, selon les saisons.

Pour découper le poisson, on tire d'abord une ligne qui va de la tête à la queue.

Le saumon se coupe en tranches, le long de l'épine dorsale.

Les gros poissons plats se découpent ainsi :

Une ligne de la tête à la queue, une seconde si le poisson est très gros, et on divise par d'autres lignes transversales qui vont jusqu'aux bords, puis on lève les morceaux avec la truelle; on sert d'abord le ventre qui est plus délicat; puis on lève l'arête et l'on sert le dos, de la même manière.

Les poissons ronds se servent également par le ventre; on procède de même pour le découpage. Une remarque à faire est que chaque morceau de brochet doit avoir du ventre et du dos; on doit d'abord retirer l'épine.

Pour les poulets, faisans, perdreaux, oies, dindes, on les découpe en commençant par l'aile la plus près de soi; on la saisit de la main gauche avec une fourchette, et, avec la main droite, on coupe la jointure de l'aile; on tire alors à soi, de la main gauche, l'aile qui vient très facilement, en tenant ferme. On lève ensuite la cuisse du même côté en donnant un coup dans les nerfs de la jointure et en tirant à soi, ainsi qu'on l'a fait à l'aile; on opère de la même façon pour l'autre côté, en retournant la volaille vers soi; l'estomac, la carcasse se découpent un peu comme on veut.

L'aile et le blanc sont les morceaux les plus délicats, ceux qu'on offre aux dames, sauf pour les perdreaux; on sépare la cuisse de l'avant-cuisse et, dans les grosses pièces, on enlève toujours un morceau de chair de la cuisse et de l'avant-cuisse; lorsqu'il n'y a pas assez de blanc pour toutes les dames, on fait les parts plus petites et on y adjoint un morceau de carcasse.

Le pigeon se sert comme le poulet : s'il est gros ou moyen, on le coupe en quatre; petit, en deux.

Le canard, les oiseaux de rivière, la grouse, se coupent en aiguillettes aussi minces que possible.

Je n'engage pourtant pas à faire des fioritures en servant ; on aurait un peu l'air d'un major de table d'hôte.

Le bonnet d'évêque ne se fait plus que dans l'intimité.

Le bout des pattes des volailles doit avoir de petites manchettes en papier soit blanc, soit de couleur, finement découpées, frisées ; c'est joli.

On n'offre jamais ni le foie, ni le gésier, ni le cou; ils restent sur le plat.

Dans les lapins et dans les lièvres, le râble est le morceau de choix. On fend ce râble en filets en commençant par le cou, le long du dos ; après l'avoir levé, on le coupe en tranches ; le restant se dissèque comme on l'entend.

La sauce se sert à côté ou sur les morceaux ; je préfère à côté.

Le filet de bœuf se découpe comme le râble de lièvre.

L'aloyau se découpe en enlevant d'abord le filet, qu'on coupe par tranches un peu obliques et transversales.

La longe de veau se coupe de même.

Le gigot se découpe à l'anglaise ou à la française.

A l'anglaise, les tranches se font dans l'épaisseur, verticalement; à la française, les tranches horizontalement et parallèlement à l'os; il y a ainsi des tranches cuites et des tranches saignantes.

Le gigot, qu'il soit de chevreuil, de mouton, d'agneau, doit être servi de manière à ce que le manche soit à gauche du découpeur.

Le jambon se coupe très mince ; de même la galantine, la hure.

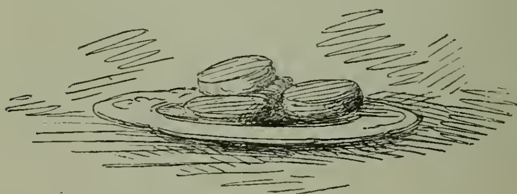
La terrine de foie gras se sert à la *cuiller*.

En servant, mieux vaut donner deux petites cuillerées d'une chose qu'une grosse ; c'est plus élégant.

On place la salade assaisonnée, mais non retournée, devant la personne qui sert dans les dîners sans cérémonie : lorsqu'elle est « fatiguée », l'amphitryon la passe à droite ; c'est la *seule* chose qu'on ne doit *jamais* servir soi-même à ses convives.

Le melon se sert, selon les goûts, au commencement ou à la fin d'un repas.

La glace se coupe au couteau ou avec une truelle spéciale.



Après le dîner.



N est de retour au salon.

Pendant le repas d'hiver j'engage fort les maîtresses de maison à faire pousser fortement le feu du salon afin qu'il n'y ait pas de brusque changement de température.

Le café est servi au salon par la dame de céans ; on ne le prend jamais à table, à moins d'une grande intimité; évitez de remplir trop la tasse, il arriverait un « bain de pied » ; on sert généralement du rhum, du cognac, et une autre liqueur avec le café.

Si l'on désire se retirer après le dîner, on doit avoir averti la maîtresse de la maison en faisant la réponse d'acceptation, ou, si le cas a été de la dernière heure, on doit la prévenir en arrivant.

On part à l'anglaise, sans rien dire. Le maître ou la maîtresse du logis vous excuse auprès des autres convives.

En Angleterre, l'usage veut qu'on parte de suite après le dîner; je trouve cela un peu sans gêne.

Le café pris, le maître de maison fera bien d'inviter ses convives mâles à passer avec lui dans le fumoir, le petit salon, le cabinet de travail ou tout simplement la salle à manger, qui doit avoir été promptement desservie, aérée, pendant qu'on prenait le café.

Pendant ce temps, la maîtresse de maison prévient tous les désirs de ses invitées.

La séparation des deux sexes ne doit pas être prolongée; au bout d'un quart d'heure, vingt minutes, le maître de maison doit dire à ses convives, auxquels il a offert cigares et cigarettes d'excellente qualité : « Si nous allions retrouver ces dames... »

La fin de la soirée se passe à causer, faire de la musique, jouer aux cartes, aux petits jeux, etc., etc.

Vers onze heures, on passe des verres de sirop, de punch, du thé, du chocolat, un verre d'eau sucrée, petits fours, brioches, sandwichs ou même croquignoles.

Pour s'en aller.

C'est souvent assez difficile.

Lorsqu'on voit que le temps passe, que tout le monde meurt d'envie de s'en aller, il faut que quelqu'un se décide à dire : « Tiens, il est déjà près de minuit! Comme le temps passe! Je n'avais pas la mesure de l'heure! » etc., etc.; enfin, une phrase qui autorise la retraite.

Alors tout le monde se récrie; les maîtres du logis ne protestent pas, et on peut s'en aller.

Si quelqu'un est parti à l'anglaise, on peut dire : « Comment M. X. est parti! Allons, il est temps de faire comme lui. »

Les maîtres de maison peuvent faciliter la sortie aux timides et dire des phrases dans le genre de celles-ci :

« Ne vous gênez pas pour partir, docteur; je sais que vous vous levez de bon matin. »

« N'allez pas manquer votre train, votre omnibus. »

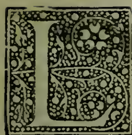
« Je ne vais pas vous retenir plus longtemps, vous venez d'être souffrante. »

Enfin, le bon goût suggère toujours non la « scène à faire », mais le mot à dire.



Les repas exceptionnels.

Les Rois.



E dîner des Rois est un de ceux qui mettent en liesse la gent enfantine.

En effet, quoi de plus charmant que de voir des paires de beaux petits yeux s'attacher ardemment à la croûte dorée sous laquelle repose l'espoir d'une royauté éphémère et joyeuse !

On découpe la galette en autant de parts qu'il y a de convives plus une, « dénommée la part du Bon Dieu » ; on pose une serviette blanche dessus et la personne la plus jeune de la société tire les parts au hasard, en désignant la personne à laquelle cette part est destinée.

La bienséance et la prudence veulent qu'on tâte soigneusement son morceau pour découvrir si la fève, le haricot ou le bébé de porcelaine, en vogue depuis quelques années, ne se trouve pas dedans, avant de le porter aux lèvres.

Un ou une invitée doit envoyer la fève sur une assiette (et non la mettre dans le verre, comme cela se pratique trop souvent), au maître de maison ou au plus jeune fils, à la maîtresse ou à la plus jeune fille; les maîtres et maîtresses de maison choisissent dans leurs convives la personne à laquelle ils veulent faire honneur.

On crie : « Vive le roi! vive la reine! » chaque fois que l'un

des deux porte le verre à ses lèvres; le roi n'est nullement tenu de « relever » sa royauté.

Dans certaines familles charitables, le roi met une petite somme d'argent sur la part du Bon Dieu et le tout est donné à un pauvre.

Le tirage de la fève est une charmante coutume qu'on ne doit pas laisser tomber en désuétude; si ce n'est pas la tranquillité des parents, c'est au moins la joie des enfants.

On peut leur offrir cette satisfaction pendant tout le mois de janvier; après la première fête, la galette n'est plus obligatoire, n'importe quel gâteau peut la remplacer.

Le réveillon.

Est un repas bien gai qui peu à peu est passé dans nos mœurs, et maintenant presque tout le monde réveillonne peu ou prou.

Qu'on serve le classique boudin, avec la non moins classique dinde aux marrons, ou qu'on bourre ses convives de truffes et de foie gras, on doit toujours débuter par un consommé chaud qui a remplacé le traditionnel potage bouillie, parfumé et servi avec des gaufrettes.

Les seuls vins admis sont le vin rouge et le vin de Champagne.

On sert des pièces de charcuterie, principalement un jambon, entouré de houx, si ravissant avec son feuillage luisant et ses baies coralines.

La toilette des femmes est une jolie tenue de ville; de même pour les hommes.

On ne danse jamais à un réveillon.

Un bouquet de roses de Noël fait joli sur la nappe blanche.

Modèle d'invitation pour un réveillon :

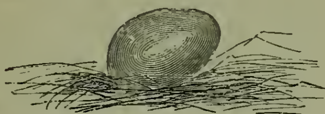
On ajoute sur sa carte de visite : « attendra Monsieur et Madame X. pour faire réveillon, ou pour fêter Noël ». Souvent

on va à la messe de minuit avant le réveillon. Les profanes vont au théâtre.

Repas de Pâques.

Au déjeuner, on sert des œufs durs teints de différentes couleurs; on les illustre quelquefois de dessins, de devinettes ou de devises qui amusent petits et grands.

Au dîner, l'agneau pascal rôti, orné d'une guirlande des premières fleurs de printemps; des œnfs en surprise ne font pas mal (voir la *Cuisine du siècle*).



« *Five o'clock tea* ».



UI veut dire « thé de cinq heures » est entré dans nos mœurs depuis que la mode veut qu'on dîne à huit heures.

Toutes les personnes qui ont leur jour ne sont pas tenues d'offrir quelque chose à leurs visiteurs ; on peut, sans manquer au savoir-vivre, recevoir les visites, causer, sans plus, mais bien rares sont les maisons où les dames ne « grignotent » pas quelque chose.

Du reste, tout est facultatif pour ce repas très accessoire.

Le « grand five o'clock » est préparé d'avance dans la salle à manger, sur une table longue et étroite, recouverte d'une nappe aussi fantaisiste que vous voulez : nappe écrue brodée de fleurs vives, nappe rouge encadrée de dentelles, nappe de soie de Chine où sont brodés en or et argent des fruits, des fleurs irréels ; la vaisselle est arlequinée ; une coupe en vieux japon contient des bonbons ; le samovar d'argent chantonne doucement son hymne au thé ; les tasses de Sèvres à médaillons entourés d'or et de bleu turquoise, aux têtes de marquises poudrées, font bon ménage à côté des tasses de Chine où des mandarins ventrus esquissent des grâces de poussah, et même se glisse la petite tasse à café turque en filigrane d'argent ; la cafetière, le seau à glace en cristal rose où baigne une bouteille casquée, des flacons en verre de Venise aux teintes doucement irisées, les coupes de cristal

aux facettes scintillantes, des flacons en verre de Bohême où transparaît la blondeur du Madère, le rouge généreux du Bourgogne, ou l'ambre des vins d'Espagne; des seaux à biscuits, des pinces à bonbons, des coupes Bernard Palissy, des assiettes de tous genres, depuis le vieux Sèvres jusqu'à l'assiette à devinettes, à devises mirlitonesques; la chocolatière ventrue, le petit flacon de menthe verte, les petits couteaux d'or, les tridents à fruits confits, les piles de tartines au caviar, les sandwichs au foie gras, jambon, saumon, homard, les bouchées chaudes aux crevettes, posées sur un petit réchaud, les brioches, les plombs, les biscuits, les petites serviettes en batiste, en soie, en papier, enfin le disparate joli d'un five o'clock « fin de siècle » servi par des laquais. Je préfère cependant celui sans façon où, glissant simplement entre les meubles d'un salon encombré, selon la mode, la maîtresse de maison va elle-même querir sur une petite table ce qu'elle veut offrir à ses hôtes.

Le five o'clock peut être composé de thé et de menues tartines de pain beurrées, agrémentées d'une pointe de sel; quelquefois aussi on passe une brioche et du chocolat. Dans certaines maisons où il vient beaucoup d'hommes, on a des boissons américaines. Dans la bourgeoisie, le vin de Madère, de Malaga avec des biscuits, des petits gâteaux secs, est ce qui s'offre le plus; en plein cœur d'hiver, un grog ou du vin chaud conviendrait fort aux personnes qui bravent le froid pour vous venir voir; de même, en été, une citronade, une limonade glacée, présentée dans un broc de cristal, sera fort agréable; le café et le chocolat glacé, ainsi que les glaces aux fruits sont aussi appréciés.

On peut passer des bonbons pendant le mois de janvier; retirez-les du sac et présentez-les dans une coupe de cristal, de bronze, un plat de Chine, une bonbonnière chinoise.

Lorsqu'il y a une jeune fille dans la maison, c'est elle qui « fait le ménage ».

Les premiers arrivés sont servis d'abord, les hommes toujours en dernier.

La maîtresse de maison ou sa représentante offre un verre sur un petit plateau, elle tient la bouteille à la main et verse devant la personne; puis, elle passe l'assiette de gâteaux. Les visiteurs vont reporter leurs verres sur un endroit du plateau laissé vide à cet effet.

Si on offre du thé, n'ayez que du lait non bouilli.

Lorsqu'il y a des enfants, on peut offrir des tartines de confitures, des tablettes de chocolat, des carrés de pain d'épice; mais là s'arrête ce qu'on peut présenter.

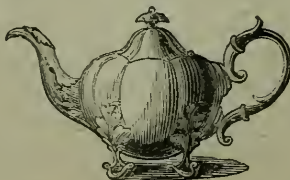
Les oranges *épluchées* et les grappes de raisins sont les seuls fruits offrables.

Comme souvent on ne donne pas de serviettes pour le lunch, j'engagerai les dames à placer leur mouchoir commodément dans leur ridicule, leur manchon, afin de ne pas être contraintes de se liver à cette gymnastique particulière qui vous fait lever et fouiller désespérément dans les plis de votre jupe avant de trouver la poche, maintenant qu'on a l'ingénieuse idée de la cacher à un endroit quelconque.

Pour les hommes, ils ont la facilité de mettre le mouchoir dans la poche de poitrine ou dans l'entre-bâillement du gilet.

Les femmes relèvent leur voilette, ne la quittent pas et ne se dégantent pas; pourtant le gant droit peut être enlevé ou, si on a des gants longs, on passe la main dans l'ouverture du gant; les hommes les enlèvent carrément.

Répétons que le five o'clock est facultatif, qu'on ne manque en rien aux bonnes manières en le supprimant ou en le faisant aussi simple que possible.



Les repas de chasse.

Doivent être surtout copieux et plantureux : l'ordonnance du repas doit céder la place à la quantité de grosses pièces nécessaires pour restaurer des affamés qui ont marché durant plusieurs heures.

Comme potage, bouillon aux pâtes, ou la vulgaire, mais tant appréciée soupe à l'oignon qui, dit-on, « ravigote » sûrement les disciples de saint Hubert.

Les pâtés de gibier, les pièces de venaison, les fromages, les fruits; pas ou peu de chatteries; un bon plum-pudding flambant clair, arrosé de rhum, réjouit les convives par ses flammes bleuâtres; des vins vieux, pas de champagne, une bonne tasse de café, de la fine champagne vénérable, la table garnie de verdures automnales pourprées par l'automne. Médor ou Diane, auxquels on offre un os — dame, ils ont été à la peine, ils peuvent bien être au plaisir — une bonne pipe, quelques histoires gauloises, une poignée de main aux amis — et même, si vous n'avez tué qu'une alouette ou envoyé un grain de plomb à un rabatteur, vous déclarerez, en enfonçant fièrement votre chapeau de feutre, quelquefois orné d'une plume de faisan par la maîtresse de la maison, que « vous avez fait une bien belle chasse ».

A propos de chasse, messieurs, nous vous en prions, pas de costumes de brigands d'opéra-comique; un complet en velours côtelé, de bons gros souliers bien larges, un chapeau de feutre, chemise de flanelle, cravate molle, et en route!

Un mot des chasseresses. Si nous allons à la chasse pour faire de la coquetterie, du flirt, nous avons bien tort; dans ces réunions, l'homme s'évanouit, le chasseur reste et voit, souvent d'un mauvais œil, une femme qui manie un fusil. Habillons-nous avec des bottines lacées, bien montantes, la culotte de zouave, et, par-dessus, la jupe plissée, veste courte et lâche,

chapeau de feutre, pas de gants; si nous avons du coup d'œil et si nous sommes bonnes marcheuses, nous pourrons suivre sans faire gronder les chasseurs du sexe fort.

Les repas de funérailles.

Ont encore lieu à la campagne et c'est naturel; les gens sont venus souvent de plusieurs lieues à la ronde, pour rendre les derniers devoirs à un des vôtres; il est donc du plus élémentaire savoir-vivre de penser au bien-être de ses hôtes.

On n'est pas forcé, lorsqu'on est proche parent du défunt, d'assister à de tels repas; un ami ou une amie vous remplace.

Très simple doit être le menu : potage, viandes froides, charcuterie, vin ordinaire.

Les Banquets.

La table est en fer à cheval, en patte d'écrevisse, en T; le président est au milieu.

Voici un extrait du protocole :

Roi ou président.

Princes du sang ou sénateurs et députés.

Cardinaux.

Ministres.

Grands-officiers.

Conseillers d'État.

Grands-officiers de la Légion d'honneur.

Généraux de division.

Présidents de cours d'appel.

Archevêques.

Préfets.

Présidents de cours d'assises.

Généraux de brigade.

Évêques.

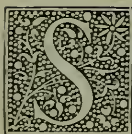
Sous-préfets.
Présidents de tribunaux de première instance.
Présidents de tribunaux de commerce.
Maires.
Commandants d'armée.
Commandants de Consistoire.
Les titres des personnages sont mis sur leurs cartes.

Monsieur le ministre de l'Intérieur
S. E. l'ambassadeur
S. M. la reine d'Angleterre

Il est presque toujours indispensable de s'adresser, pour l'organisation d'un banquet, aux fournisseurs « spécialistes ».



Les vieilles coutumes françaises.

ONT la santé, la chanson, la philippine et le « trinquage ».

Commençons par ce dernier, qui est de plus en plus condamné.

Pourtant, si le verre vous était tendu, n'hésitez pas, sinon à le choquer mais à le toucher avec le vôtre en vous inclinant gracieusement. On peut encore dire, en levant son verre : Je bois à la santé de madame ou de monsieur un tel, en s'inclinant; en ce cas les convives lèvent leurs verres et le vident; les femmes peuvent se contenter d'y tremper leurs lèvres. Le maître de la maison répond par une phrase dans le genre de celle-ci : « Et moi je bois à vous tous, mes chers amis ». Lorsqu'on « toaste », coutume anglaise implantée en France, c'est le maître de la maison qui prend l'initiative, à moins qu'on ne soit réuni chez lui pour sa fête ou pour un anniversaire; alors c'est généralement le convive le plus qualifié ou le plus âgé qui porte le toast. Les femmes ne doivent jamais toaster.

A une noce, lorsqu'on porte la santé des jeunes époux, ils ne doivent pas répondre, l'émotion peut les en empêcher; c'est le père de l'un ou de l'autre qui prend leur place. On ne se lève plus pour porter un toast, si ce n'est dans les banquets officiels ou dans les réunions ouvrières.

Alors, ce n'est plus un toast mais un discours, et, nous vous

en prions, méfiez-vous de la longueur, ayez pitié des pauvres gens qui vous écoutent!

Voici dans quelles circonstances on peut toaster :

A une pendaison de crémaillère : l'amphitryon porte la santé de ses hôtes et leur dit qu'il espère bien les voir souvent dans sa nouvelle demeure;

A un anniversaire de mariage; ce sont les invités qui toastent; le mari doit répondre en termes émus;

Au sujet d'une décoration, d'un avancement, d'une promotion, un convive éminent porte un toast : l'heureux personnage doit répondre en termes flattés;

A un mariage : j'ai déjà dit que le jeune époux s'abstenait;

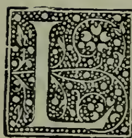
A un baptême : le baby ne répond généralement pas, si ce n'est par des cris, et l'auteur de ses jours prend la parole en phrases attendries.

La philippine n'a plus cours que dans la très grande intimité; elle amenait un présent obligatoire et une familiarité déplacée.

Donc, ne « philippinons » pas, sauf avec les très jeunes gens des deux sexes; un bouquet est alors le seul cadeau qu'on peut offrir ou accepter.



Les déjeuners.



Le déjeuner n'est jamais un repas de cérémonie, sauf quand il s'agit d'un déjeuner de noce ou de baptême; en ce cas, c'est un déjeuner dînatoire, puisque le potage y figure.

Les déjeuners sont à éviter, ils coupent la journée; mais cela dépend des occupations qu'on a.

Les hommes viennent en costume ordinaire; les femmes en toilette de ville; la robe d'intérieur élégante peut être la mise de la maîtresse de maison, jamais la simple robe de chambre.

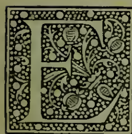
Le potage est remplacé par les huîtres ou par toute une gamme de hors-d'œuvre.

Les biftecks, côtelettes, viandes froides, pâtés, œufs sous toutes les formes, poissons frits, fromage, gâteaux secs, fruits sont les éléments d'un déjeuner; on évite les plats à sauce, les gros rôtis, les glaces et pourtant, quand on veut faire un petit gala, on a recours à ces diverses choses; du reste, la fantaisie est admise.

On peut prendre le café à table ainsi que les liqueurs.



Les bals.

NCORE quelque chose de terriblement difficile pour les maîtresses de maison qui ne disposent ni d'un hôtel, ni d'un très grand appartement.

Il faut d'abord une véritable débauche de lumières; puis beaucoup de glaces reflétant les lumières, les doublant.

De même pour les fleurs ou plutôt les plantes vertes; mettons-les en profusion; surtout des palmiers, avec leurs larges feuilles en éventail qui font si bien ressortir le damas d'une tenture, la blancheur esthétique d'une statue de marbre, la sévérité grandiose d'un bronze, le coloris d'un tableau ou le ton doucement ocré d'une terre cuite.

Une maîtresse de maison un peu artiste doit savoir organiser des coins, des retraits avec des palmiers.

Les fleurs, orchidées surtout, puisque c'est la mode, doivent garnir les vases, les potiches.

Je conseille une pièce peu éclairée, où les personnes lassées du bruit et de la lumière pourront venir se reposer.

Dans une chambre ou dans un petit salon sont disposées des tables de jeux, avec des cartes, des jetons, des marques, de petits bouts de table avec bougies allumées et casquées de mignons abat-jour roses ou verts; des boîtes de cigares ouvertes, des allumettes, des cigarettes et des pastilles cachou doivent être placées sur un meuble.

Si la salle de jeu est une chambre à coucher, mettez un paravent devant le lit; c'est plus convenable et plus joli.

Les cartes d'invitation sont lancées au moins quinze jours avant, car il faut penser aux toilettes que les dames peuvent avoir à préparer, et deux semaines ne sont pas de trop pour mettre au point la robe de bal qui est toujours assez compliquée, sinon par elle-même du moins par ses accessoires.

Modèle d'une carte d'invitation à un bal.

Monsieur et Madame Alfred V.... prient Monsieur et Madame X. de leur faire l'honneur de passer avec eux la soirée du lundi 29 mars.

On dansera.

22, rue Saint-Marc.

Une carte de visite doit être aussitôt renvoyée; c'est l'accusé de réception et le remerciement.

Inutile de prévenir d'un refus; ce n'est pas comme pour un dîner, les préparatifs sont les mêmes et peu importe l'absence de quelques personnes de plus. Quelquefois, au dernier moment, on se trouve libre et si on avait refusé il n'y aurait plus moyen de revenir sur sa décision.

Lorsqu'on a assisté au bal, on doit renvoyer une carte huit jours après, puis faire une visite (les hommes n'y sont pas tenus); avez-vous refusé, il est de bon goût de faire une visite explicative à la maîtresse de la maison si on est assez lié pour cela; sinon, on s'abstient.

La toilette de la maîtresse de la maison peut être jolie, mais elle ne doit pas mettre toutes voiles dehors, afin de ne pas éclipser ses invitées qui, quelquefois, pourraient lui en savoir mauvais gré : on a vu des haines de femmes éclore à propos d'un chapeau.

Le grand décolleté, le demi-décolleté, même l'entre-bâillement discret sont permis dans un bal; la règle n'est plus inflexible

comme il y a quelques années et les personnes souffreteuses peuvent, sans manquer au savoir-vivre, aller au bal dans une toilette demi-montante.

Les jeunes filles renoncent aux robes de tulle et de tarlatane; c'était joli, flou, mais cela durait l'espace d'une nuit et, les façons coûtant cher, la génération actuelle, plus pratique, prend de léger taffetas, de la bengaline, de la gaze de soie, même du crépon de laine, qui peut fournir plus d'un bal.

La robe d'une entière blancheur a fait place, elle aussi, à toutes les teintes délicieusement fausses qui sont en vogue, et les jeunes filles sont habillées comme les jeunes femmes, sauf le décolleté plus modeste et l'absence de bijoux.

Les gants doivent toujours être très longs, montant au-dessus du coude; je préfère les teintes rosées, biscuit, gris clair, au gant blanc.

La petite palatine de satin piqué ornée de cygne ne se porte plus; on a tout simplement une gaze, une mantille, qu'on peut jeter sur ses épaules.

En fait d'accessoires, la femme n'a plus que l'éventail, le mouchoir et le carnet de bal.

La sortie de bal se laisse au vestiaire.

La toilette des hommes est toujours la même : habit noir, pantalon noir, gilet noir à cœur, cravate blanche, souliers vernis, gants blancs, les seuls dont le corsage des dames n'a pas à redouter le contact. Dans le grand monde, on arbore la culotte courte, les bas de soie noirs, l'escarpin, l'habit rouge et même, suprême fantaisie, l'habit en soie glacée, gorge-de-pigeon.

C'est fort joli dans un certain milieu.

Les bals sont généralement indiqués pour dix heures et demie ou onze heures; on doit être « paré », comme on dit en style maritime, une demi-heure avant.

Il ne faut pas arriver trop tôt pour voir « allumer les chandelles »; pas trop tard non plus.

Je n'engagerai jamais les maîtres de maison désireux d'avoir

foule dans leurs salons à donner des invitations en blanc; sait-on qui peut venir?

Les jeunes femmes ne vont pas seules au bal; il leur faut mari, père, frère, ami de la famille ou dame sérieuse comme chaperon; pourtant, une personne n'ayant nul tenant aurait grand tort de se priver d'un plaisir; elle n'a qu'à arriver des premières et à se placer près de quelqu'un de connaissance ou près d'une personne avec laquelle la maîtresse de maison la mettra en rapport.

Les maîtres de maison s'occupent de placer les premiers arrivants; ensuite, c'est un peu au gré de la fantaisie.

Règle générale, les femmes sont assises dans un bal, les hommes jamais.

Un des grands soucis pour des personnes donnant un bal, c'est de réunir le nombre de danseurs, *dansant,* nécessaire.

Pour ce, ils sont forcés de se montrer éclectiques.

La maîtresse de maison doit peu danser; il faut qu'elle s'occupe de mettre tout le monde en train, de chercher les danseurs pour les trop obstinément délaissées.

Autant que possible, l'orchestre doit être installé sur une estrade avec des plantes vertes le dissimulant.

Une remarque. On doit faire distribuer fréquemment des rafraîchissements aux musiciens, mais pas de liqueurs; à la fin du bal, on les fait souper ou, s'il n'y a pas de souper, on leur sert du bouillon, du Bordeaux, du Champagne.

Pour l'organisation d'un orchestre, on peut s'adresser à des facteurs de pianos, à des marchands de musique; ils vous procureront un personnel très convenable.

Les invités doivent adresser leur première invitation à la maîtresse du logis et à ses filles.

Les jeunes filles en entrant au bal marchent seules derrière leur mère, qui est au bras du maître de la maison ou d'un de ses aides de camp; elles donnent le bras à leur père, à leur frère ou à l'ami qui les accompagne.

Les jeunes filles s'asseyent devant ou près de leur mère ou de la dame qui leur sert de chaperon; un homme veuf conduisant sa fille au bal doit la mener de suite près d'une personne âgée de leur connaissance.

La jeune fille doit danser dans le salon où est la personne qui l'accompagne; de même, au souper, elle doit être placée non loin.

L'usage américain qui veut que la jeunesse ait son salon pour elle seule, soupe seule, a de grands inconvénients et, si j'avais une fille, je ne le permettrais certes pas.

Un homme doit éviter d'ordinaire de faire danser trop souvent la même personne.

Pour inviter à danser, le cavalier salue la dame et lui dit, à voix basse, ces mots sacramentels : « Madame — ou Mademoiselle, — voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder ce quadrille, — ou de danser cette valse avec moi ? »

Celui qui emploierait le mot plaisir en place de celui d'honneur serait peu correct.

Lorsque la femme accepte, elle s'incline et dit : « Volontiers — oui, — avec plaisir », également à voix basse; ses phrases sont devinées plutôt qu'entendues.

Consulter longuement son carnet de bal serait incivil.

Pour refuser, on dit simplement : « Merci, je suis invitée ».

Lorsqu'on refuse de danser avec quelqu'un pour une raison ou pour une autre, on doit rester à sa place.

Si on veut se ménager d'accorder la danse suivante, il ne faut pas déclarer « qu'on ne danse plus », mais dire : « Je vous remercie, je désire me reposer un moment ».

Le cavalier n'insiste pas; il peut se représenter plus tard, mais si on le refuse de nouveau, il doit s'abstenir.

Dans le cas où deux messieurs réclameraient leurs droits en même temps et paraîtraient disposés à tourner à l'aigre, il faut que la danseuse ait l'esprit de mettre les deux parties d'accord.

Si une dame vous refuse, n'invitez pas de suite sa voisine directe.

Dans un bal, les hommes vont saluer les dames qu'ils con-

naissent; s'il y a une chaise libre à côté, ils peuvent s'y asseoir un *instant*; ne jamais rester devant une femme, debout, à causer; cela la masque ainsi que ses voisines et peut les empêcher d'être invitées à danser.

Lorsqu'on a invité une personne pour un quadrille, on prend pour le vis-à-vis le premier couple qu'on voit en quête de partenaires.

Parler en dansant la valse est non seulement difficile, mais de mauvais goût.

Peu d'hommes et peu de femmes savent danser correctement.

Voici la tenue exacte citée par la baronne Staffe :

Le cavalier se place à la gauche de la dame, enlace sa taille avec l'avant-bras et soutient de sa main gauche la main droite de sa danseuse, qui appuie légèrement sa main gauche sur l'épaule de son danseur.

Le bras gauche du cavalier doit être assez étendu pour pouvoir imprimer instantanément les changements de direction. L'épaule droite du cavalier doit être constamment perpendiculaire à l'épaule droite de sa danseuse et le corps de celle-ci ne doit pas se trouver en contact avec le corps de son cavalier.

Si vous tombez sur un mauvais danseur, faites contre fortune bon cœur et ne lui donnez pas des conseils d'un ton aigre; la réciproque est vraie.

Il est bon de s'arrêter de danser lorsque les dernières mesures se font entendre.

Le cavalier reconduit la dame à sa place, reprend son claque (il en est qui dansent avec, mais c'est gênant), s'incline, la dame en fait autant; avant, l'homme remerciait.

Les coiffures extravagantes et les décolletés trop... audacieux sont de mauvais goût.

L'officier qui danse défait son sabre chaque fois et le dépose *droit* contre la chaise de sa danseuse.

A propos d'officiers, s'ils portent des gants blancs au bal, comme tout le monde, ils ne sont plus astreints à cette couleur

pour la ville; ils portent journellement le gant peau de chien ou brique, à piqûres noires.

Lorsqu'on va dans plusieurs soirées, on doit partir sans jamais prendre congé des maîtres de maison, qui pourraient être vexés de votre désertion et tenter de vous retenir.

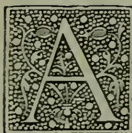
Les bals ne sont pas toujours suivis de soupers; il y a quelquefois un buffet qui doit être prêt dès la première heure du bal, quoiqu'il soit de mauvais ton d'y aller dès le commencement de la soirée.

Maintenant que la mode des buffets est en vogue, on ne sert plus de rafraîchissements entre les danses.

Pourtant je vais donner quelques indications pour le cas où il n'y aurait pas de buffet : entre chaque danse, si on veut, ou, au moins, toutes les trois danses, des domestiques chargés de grands plateaux avec des verres plats remplis aux *deux tiers* de sirop de groseille, de grenadine, orgeat, glaces en coquilles, café glacé, chocolat glacé, petits fours, fruits confits dans leurs collerettes de papier plissé, doivent circuler dans le salon.



Buffets. — Soupers.

USSITOT les plateaux passés, d'autres domestiques, chargés de plateaux vides, recueillent verres, coquilles, petites cuillers; jamais, au grand jamais, ne déposons rien sur un meuble; dans le cas où vous auriez omis de remettre sur le plateau, il se trouvera toujours un homme bien élevé pour vous débarrasser de ce qui vous gêne.

La question des godets de papier contenant des fruits glacés, des noyaux et des queues a été débattue et, tout dernièrement, d'une façon charmante par Marie-Anne de Bovet. On sait donc qu'il ne faut pas avaler les noyaux, ni les jeter subrepticement derrière sa chaise ou derrière un meuble, ni les mettre dans sa poche, mais bien les enfermer dans leur enveloppe de papier et déposer le tout sur le plateau.

Oui, mais si le plateau a passé?

Dans ce cas, messieurs, mettez le corps du délit dans votre poche de gilet et vous, mesdames, dans un coin de votre mouchoir de poche.

Les verres à sirop sont toujours en cristal uni; les verres à pied ne sont de mise que pour le punch ou le vin chaud qu'on sert vers une heure du matin; lorsqu'il n'y a pas de buffet, on sert des tasses de chocolat chaud, de consommé chaud et froid, vers deux heures du matin; on peut aussi servir des verres de

vin de Bordeaux et des coupes de Champagne; mais cela est facultatif, ainsi que les sandwichs.

Le buffet doit être très copieusement garni.

Comme il est fort difficile d'organiser un buffet pour un bal, qu'il faut beaucoup de matériel, des tables à tréteaux, des montants, etc., etc., j'engage à s'adresser à une maison de *premier ordre* pour ce soin; je dis de *premier ordre* car, pour une minime différence de prix, vous risquez d'avoir des fournitures peu fraîches et des vins de qualité très inférieure.

Les domestiques doivent être debout derrière la table.

Il faut placer un paravent derrière les serveurs; ce paravent dissimule une table où on envoie vivement la vaisselle sale, les détritus; on doit laver promptement la vaisselle et lui faire reprendre sa place; ainsi le buffet n'a pas trop l'aspect d'une ville mise à sac.

La décoration du buffet est faite par des fleurs et de belles grasses pièces, galantine, jambon, filet froid, volaille, fruits.

On invente tous les ans d'exquises choses qui sont les bienvenues dans les buffets : ortolan froid, pris dans de la gelée; coquilles de homard; bouchées aux crevettes; pâté de saumon; truffes au vin de Champagne, servies dans de mignonnes coquilles en argent, sandwichs au jambon, au foie gras, vins de toutes espèces, glaces, sorbets, punch, bouillon, etc., etc.

Le maître de maison et ses aides de camp doivent conduire tour à tour les dames au buffet; celles qui dansent y sont menées par leurs danseurs; il faut veiller aux timides et s'arranger pour qu'elles aient leur tour.

On ne doit pas conduire sa sœur, ou sa femme au buffet; encore moins, si on est venu nombreux, s'y rendre en famille. Lorsqu'on fait un souper par petites tables, sauf celles présidées par le maître et la maîtresse de la maison et où ils invitent les personnes auxquelles ils tiennent à faire honneur, chacun se place comme il l'entend.

Le souper doit être court; les danseurs grillent de retourner

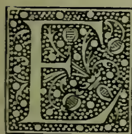
à la salle de bal et les personnes qui désirent se retirer verraient d'un mauvais œil se prolonger le repas.

Sauf le potage (toujours du bouillon), qui est chaud, tous les mets sont froids : filet de bœuf, volaille, galantine, jambon, pâté de foie gras, salade de légumes, ananas, fruits, Bordeaux, tisane de Champagne.

Après le souper, les personnes qui désirent partir, reparaissent au salon un instant et s'éclipsent pendant le brouhaha de la première danse.



Le cotillon.



st de rigueur maintenant dans tous les bals et se danse avant ou après le souper.

Il est de plus en plus aimé des jeunes filles et des femmes parce qu'il sert de prétexte à distribution d'objets plus ou moins coûteux, plus ou moins luxueux et toutes les femmes adorent emporter quelque chose.

Si on veut suivre la mode, point n'est besoin d'avoir un cotillon qui revient à dix mille francs, car on atteint facilement ce chiffre en offrant aux danseuses des éventails signés de noms de maîtres, des boîtes à poudre en argent, des pommes d'ombrelles en Saxe, des bijoux, enfin les mille fantaisies coûteuses que seule une maîtresse de maison millionnaire peut songer à offrir.

Il est de petits bibelots gentils, pas chers, qui font merveille; des japonaiseries, des rubans, des fleurs, les différentes fantaisies qui éclosent ici et là, sous le nom fameux d'« articles de Paris ».

Bien des accessoires peuvent se confectionner chez soi et l'ingéniosité invente des figures absolument charmantes, pour une minime dépense.

Mais passons d'abord en revue ce qui s'achète.

La troïka. — Est une branche d'arbre qui rappelle le célèbre attelage russe. Cette branche est ornée de fleurs et de rubans; à ses extrémités se trouvent deux rubans avec un anneau doré au

bout : trois dames s'attellent à la troïka, que tient la dame du milieu. Les deux autres tiennent les rubans. Un grand ruban est passé autour de la taille de la dame du milieu et les extrémités en sont tenues par le cavalier qui conduit l'attelage. La dame conductrice guide trois cavaliers attelés de la même façon à une autre troïka. On donne des colliers aux dames, des flots de rubans aux messieurs. Les deux attelages font le tour de la salle en sens inverse; au signal donné par le cavalier conducteur, la course s'arrête et chacune des dames danse avec le cavalier qui se trouve en face d'elle.

Le portique. — Sous un portique orné de roses et de rubans, on attache une clochette et un petit panier rempli de pétales de roses; deux rubans qui correspondent à la clochette et au panier sont tenus par une dame qui, à sa volonté, fait sonner la clochette ou basculer le panier qui laisse tomber une pluie de fleurs; dans ce cas le cavalier ne danse pas.

Les tambourins. — Le cavalier conducteur et la dame conductrice distribuent des tambourins ornés de différentes couleurs. Au signal donné, les dames dansent avec le cavalier portant leurs couleurs.

Le sistre. — Le sistre est distribué par les messieurs aux dames de leur choix; il accompagne l'orchestre d'un charmant bruit de grelots et de clochettes.

Le diable au corps. — On place deux cavaliers et une dame au milieu du salon. Les deux diables sont passés au cou des deux messieurs : celui des deux messieurs qui s'en débarrasse le premier en le détachant du mousqueton, le jette ou le passe à un autre cavalier et danse avec la dame.

Le secret de Polichinelle. — On renferme douze beaux hochets ornés de têtes de polichinelle de couleurs différentes dans une grosse tête de polichinelle montée sur un pied; douze autres petites têtes de couleurs semblabes aux premières sont mises dans la grande collerette de Polichinelle; le cavalier conducteur distribue les hochets aux messieurs; douze dames

viennent prendre chacune une petite tête et dansent avec le cavalier qui a le hochet correspondant.

Les fleurs ou le parterre. — De grandes branches de fleurs, différentes, sont placées au milieu du salon sur un parterre portatif; on distribue de petits écrans représentant les mêmes fleurs aux messieurs, qui choisissent chacun une danseuse et la conduisent au parterre où elle arrache la branche de fleurs correspondante.

Aïda. — On présente un gigantesque écran en plumes de paons, posé sur un beau pied; les grandes plumes ornées de nœuds de satin différents sont distribuées aux messieurs; douze petits écrans en plumes et ornés de nœuds semblables sont distribués aux dames; on range les messieurs sur une ligne, les dames défilent devant eux et s'arrêtent devant le cavalier aux nœuds correspondants.

Les marguerites. — De grandes marguerites blanches sont distribuées aux dames et de petites marguerites de couleurs différentes, en forme de décorations, aux messieurs. Au signal du cavalier conducteur, chaque dame tire un à un les pétales de sa fleur; au dernier pétale, par un mouvement de bascule, le cœur de la marguerite se retourne et change de couleur. Les couleurs correspondant aux couleurs des messieurs forment les couples.

Le rosier. — Un rosier de grandeur naturelle et garni de six, douze ou dix-huit roses très jolies de nuances différentes est placé au milieu du salon. Le même nombre de boutons de rose de nuances semblables aux premières sont piqués dans une corbeille de mousse; chaque cavalier conduit près du rosier la dame de son choix; celle-ci cueille la rose semblable au bouton que le cavalier a placé à sa boutonnière.

La courte paille. — On place une dame et deux cavaliers au milieu du salon; deux pailles, dont l'une s'allonge beaucoup, mais que l'on croit semblables, sont présentées aux messieurs

par une dame; chacun des cavaliers choisit une paille et celui qui a la courte paille danse avec la dame.

A côté des accessoires coûteux il en est, avons-nous dit, beaucoup qu'on peut faire soi-même et qui ne demandent qu'un peu d'application.

La pêche. — Mettez au bout d'un bâton, recouvert de papier d'or ou d'argent, une ficelle; attachez à cette ficelle un petit four.

Une dame prend cette ligne improvisée et la balance au-dessus de la tête de ses danseurs agenouillés. Celui qui happe l'appât danse avec la dame et les autres dansent entre eux.

La chandelle. — Une dame monte sur une chaise tenant une bougie allumée; deux danseurs sautent et essayent d'éteindre la bougie; celui qui réussit danse avec la dame et le second danse seul auprès en tenant la chandelle.

La grosse tête. — C'est une énorme tête de carton représentant une figure comique, face de poupée, de Jeannot, rosière de Nanterre, etc., etc.; la dame qui tient la tête! la dépose sur celle du danseur qu'elle choisit et celui-ci danse à l'aveuglette; l'effet est quelquefois drôle.

Les sacs. — Une figure de mon invention, amusante peut-être : on fait des sacs en papier gris percés de trous de différentes grandeurs; les messieurs s'en couvrent entièrement la tête et s'alignent sur un rang afin que les dames choisissent leurs danseurs.

On ne peut les reconnaître à la taille, avec ces sacs de différentes grandeurs, et, la danse finie, lorsqu'on enlève ce couvre-chef d'un nouveau genre, on est souvent tout étonnée en voyant le visage du danseur.

La poudre de riz. — Une figure à éviter; elle tache les habits.

Toutefois, comme elle ne coûte absolument rien, il faut l'indiquer.

Deux danseurs se présentent; la dame enfarine le visage

de l'élu et l'autre suit le couple en dansant et en tenant houppe et boîte.

Le miroir. — La dame assise tient un miroir et, tour à tour, les danseurs viennent y mirer leur visage; la dame efface avec son mouchoir les traits de ceux qu'elle ne veut pas agréer.

Faire défiler tout le bataillon des danseurs serait de goût douteux.

Le coussin. — La dame, assise, a un coussin devant elle. Elle pose le pied dessus, les danseurs vont tour à tour essayer de s'y agenouiller; si la dame refuse, elle doit retirer vivement le coussin.

Le verre d'eau. — Une dame tient un verre d'eau : elle l'offre à celui avec lequel elle veut danser; celui-ci le donne vide à un cavalier qui suit le couple en dansant seul et en tenant le verre d'eau plein; il ne le vide qu'après la valse; rôle vétilleux, demandant beaucoup d'adresse; figure dangereuse pour les robes des dames.

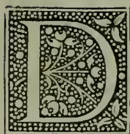
Le cotillon variant chaque année, je ne peux guère expliquer les figures; il s'en montre tous les jours.

Bien entendu on peut offrir ce qu'on veut, depuis des pelotes et des écrans jusqu'à des sachets et des mouchoirs.



Les différents bals.

Bals Cendrillon.



De récente importation est le bal Cendrillon qui finit à minuit, heure à laquelle l'héroïne des contes de Perrault perdit sa pantoufle.

Ce bal fait le bonheur des personnes aimant se coucher tôt, des mamans, des papas, voire des maris.

Il commence à huit heures; on passe des rafraîchissements, mais il n'y a ni buffet ni souper.

Les bals d'enfants.

Ont lieu dans l'après-midi, de deux heures à six heures; il y a un goûter assis; on offre des tasses de lait.

L'orchestre, pour ces bals, peut se composer d'un simple piano tenu par une maman ou une grande sœur complaisante.

A propos d'orchestre, disons en passant qu'on ne doit pas lésiner sur le nombre des musiciens, que cela ne grossit pas beaucoup la dépense d'en avoir quelques-uns de plus, et que rien n'est piteux comme de voir sautiller cent personnages aux sons essoufflés d'un piano poitrinaire ou d'une petite flûte qui n'en peut mais.

Dans les grands bals, une jolie invention est de faire jouer l'orchestre en sourdine pendant le souper.

Les airs espagnols sont en vogue.

Bals déguisés.

Bien jolis et bien agréables; il y a une sorte de laisser-aller où on peut donner libre cours à son esprit.

Le bal masqué est encore plus gai, plus amusant à la faveur de l'incognito et avec le tutoiement toléré quelquefois.

Les bals masqués ne sont amusants que dans des maisons particulières, où on est sûr que tout le monde est correct et que malgré la licence de l'incognito, des propos déplacés n'auront pas cours.

Les bals déguisés où tous les costumes se coudoyaient dans un chamarrement joli ont fait leur temps; on veut du nouveau, n'en fût-il plus au monde, et on inaugure les bals Charles IX où tout le monde est tenu d'avoir le costume du temps, et on danse la pavane;

Les bals Watteau, avec le menuet;

Les bals républicains, avec gardes françaises et ravaudeuses;

Les bals grecs, fort originaux;

Bals espagnols avec le fandango, bals italiens avec la tarentelle, bal chinois, bal russe, bal polonais, bal turc, bal suisse, enfin, tous les pays du monde peuvent être mis à contribution avec leurs costumes et leurs danses; de même les provinces françaises, le Poitou avec son ancien costume et le branle; l'Auvergne avec la bourrée, etc.;

Puis les bals de fleurs, les bals d'oiseaux. On donne aussi des bals déguisés *de jour*; ce sont des bals villageois où on mange simplement des crêpes et où on boit du cidre; ce ne sont pas ceux où l'on s'amuse le moins.

Les *bals blancs* sont ceux où seules les personnes non mariées ont la permission de danser; les jeunes filles doivent être tout en blanc et les jeunes gens arborent une fleur de même couleur à la boutonnière.

Les *bals roses*, où peuvent danser les jeunes femmes, sont

jolis; toutes les danseuses portent des robes également roses, et les danseurs se décorent d'une des roses de la saison.

Les *bals d'été* se donnent dans les jardins, éclairés par des lanternes vénitiennes; les musiciens sont juchés sur des tonneaux; sous des tentes sont dressés des buffets.

Les bals par souscriptions.

Lorsque, dans ces bals, une femme se présente sans cavalier, un des commissaires doit lui offrir le bras, la conduire, lui trouver une place convenable et l'y installer.

On ne doit jamais accepter d'être menée au buffet, payant, dans ces bals, si ce n'est par ses parents.

Si deux femmes se présentent ensemble et qu'il n'y ait qu'un commissaire de libre, c'est à la plus âgée que celui-ci doit donner le bras.

Quelques conseils pour les bals.

Ne jamais trop faire frotter un appartement: autrement, gare aux glissades et aux chutes.

Ne mettez pas de fleurs odorantes.

Ayez des bougies très longues, afin de ne pas les renouveler plusieurs fois dans la soirée.

Ne chauffez pas les salons, mais chauffez fortement le petit salon de repos et la salle de jeu.

Que les hommes n'enlèvent jamais leurs gants sous aucun prétexte; le contact d'une main plus ou moins moite sur un corsage ou sur un gant a une action désagréable et tachante.



Les garden parties.



N les nomme aussi Robinson ou Marly; c'est une mode qui vient d'Angleterre.

Les maîtres de maison vous invitent pour rester dans leur jardin.

Les rafraîchissements, les plaisirs, tout se prend dehors.

On dresse le buffet sous une tente, une tonnelle, un hangar.

On installe des jeux champêtres, des balançoires, des tourniquets.

A propos des parties en plein air, quelques conseils.

Il faut que le lieu du festin ne soit pas trop éloigné de la cuisine, de manière à ce que les mets n'arrivent pas froids.

Éviter de mettre rafraîchir les bouteilles dans des seaux sous les yeux des convives.

Il faut avoir un terrain sans pente pour mettre sièges et tables et caler solidement les uns et les autres.

Faire attention de ne pas se mettre sous les arbres d'où pleuvent les insectes.

Calculer les mouvements du soleil afin que les convives ne soient pas aveuglés.

Si le repas en plein air est un dîner, la maîtresse de la maison fera bien d'avoir une provision de châles légers qu'elle pourra jeter sur les épaules des frileuses.

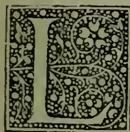
Pour l'éclairage on emploie les lampes de jardin à globes fermés.

On peut aussi avoir un éclairage de lanternes chinoises ou vénitiennes.

Lorsqu'à la campagne on dîne dans la salle à manger et que le café est servi dehors, les domestiques placent tout ce qui est nécessaire sur une table et se retirent; le soin de servir est laissé à la maîtresse de la maison et souvent même on invite les convives à se servir eux-mêmes.



Soirées.

es soirées dansantes sont plus intimes que les bals; on peut y venir en robe demi montante ; souvent il n'y a qu'un piano pour orchestre, et ce sont tour à tour des personnes de bonne volonté qui le tiennent.

Ces soirées donnent de graves soucis aux maîtresses de maison; elles sont forcées d'avoir de l'initiative, de guider les conversations, d'organiser les jeux, les petits jeux, les intermèdes; elles doivent ne négliger personne.

Les artistes qu'on peut avoir doivent être largement rétribués, mais cela n'empêche nullement de les traiter en personnes du monde; si ce sont des femmes, l'usage veut qu'on leur offre une gerbe de fleurs et qu'on les fasse reconduire en voiture.

S'il est convenu que tel artiste doit chanter deux ou trois morceaux, n'insistons pas pour en avoir un autre par-dessus le marché.

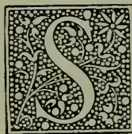
Dans un programme musical, des classiques et des modernes.

Les morceaux d'attraction doivent être exécutés au milieu de la soirée; les invités sont au complet, leur attention n'est pas encore fatiguée, les nerfs ne sont pas tendus comme au bout de deux heures de musique.

On ne doit pas entrer pendant l'exécution d'un morceau.

Les rafraîchissements se passent entre chaque « numéro ».

L'accompagnateur et celui qui tourne les pages.



I on n'a pas pris un accompagnateur de métier, tort grave, il faut s'adresser à une personne de bonne volonté très expérimentée.

Il faut qu'elle soutienne la voix dont l'émotion glace le talent de la jeune personne ou du jeune ténor dont les notes tremblent.

Le savoir-vivre ordonne à l'accompagnateur de ménager les mesures si tel est le bon plaisir du chanteur ou de la chanteuse; de laisser aller complètement la pensée d'un maître afin de permettre à un amateur d'escamoter les passages où fatalement il sombrerait, enfin de s'annihiler complètement.

Bref, être accompagnateur est une mission à éviter si on peut le faire sans mécontenter ses amis; de même tourner les pages est un petit supplice.

Il ne suffit pas d'être un bon musicien pour s'acquitter de cette tâche.

Tel artiste joue de mémoire les dernières mesures de la page, tel autre les lit jusqu'au bout, il y a des reprises qu'on exécute ou qu'on saute.

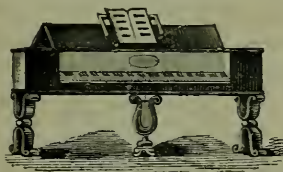
Les uns exigent de vous une précision très grande, d'autres laissent tourner tranquillement; n'allez pas trop vite en vous acquittant de votre tâche; vous pourriez faire tomber la musi-

que ; feuilletez d'avance le morceau afin que les feuillets ne soient pas collés les uns aux autres.

Il est bon de ne pas s'offrir pour cet exercice difficile et d'attendre que le maître de la maison vous le demande; pourtant, si vous voyez un exécutant luttant péniblement pour tourner ses pages lui-même, il serait de bonne charité de lui venir en aide.

On doit nécessairement éviter de chanter après une personne un morceau similaire ; si on lui est inférieur on est écrasé, et si on lui est supérieur on l'écrase; c'est donc désagréable pour tout le monde, y compris les maîtres de la maison et les invités.

Lorsqu'on chante et qu'une personne vous accompagne, on se tient debout près de l'instrument, le visage tourné de trois quarts vers l'assistance, en tenant à la main le morceau de musique sur lequel on jette les yeux de temps à autre. Inutile de dire que les grands gestes, les grands cris font mauvais effet.



Le jeu.

N n'invite plus guère à une soirée de jeu; mais après le dîner les personnes qui ne dansent pas et qui ne font pas de musique aiment assez ce genre de divertissement.

Il faut établir les tables de jeux dans une pièce assez écartée afin que le bruit ne gêne pas les joueurs.

La pièce est relativement peu éclairée.

On place sur les tables des bougies coiffées de petits abat-jour verts et des petites lampes avec globe en verre dépoli également recouvertes d'abat-jour.

On doit avoir des jeux de cartes *cachetés*. Ce n'est que dans l'intimité qu'on peut se permettre des cartes ayant servi.

Le vieux savoir-vivre exigeait quelque chose de bien amusant : il fallait mettre de l'argent sous le chandelier afin de payer les cartes!

Les maîtres de maison doivent fixer le prix de la fiche, il n'est pas permis de le dépasser.

L'on se dégante pour jouer, mais on remet ses gants pour rentrer au salon.

L'on ne doit pas se retirer en gagnant beaucoup.

Les dettes de jeu se payent dans les vingt-quatre heures, au cercle; dans les maisons bourgeoises, on ne doit jamais jouer sur parole.

La loi ne permet pas de poursuivre une dette de jeu ; c'est pour cela qu'on la nomme une dette d'honneur.

Une femme qui resterait toute une soirée à une table de jeu manquerait au savoir-vivre.

Les invités qui n'ont rien de mieux à faire, se groupent autour des joueurs et forment ce qu'on appelle « la galerie » ; ils doivent s'abstenir de conseils, d'appréciations, ne pas prendre parti pour l'un ou pour l'autre dans un coup douteux, à moins qu'ils ne soient pris pour arbitres.

Les joueurs qui tenteraient de cacher leur jeu à la galerie, auraient l'air de suspecter la bonne foi des assistants.

Beaucoup de personnes perdent les plus simples notions du savoir-vivre lorsqu'elles se voient en présence des cartes et de l'argent.

Blâme aux dames qui profitent des égards qu'on leur doit pour se montrer d'une humeur massacrante, lorsqu'elles perdent.

La maîtresse de maison ne joue pas.

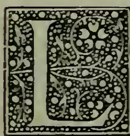
Le maître peut jouer, mais non s'attabler toute une soirée.

On doit faire passer des rafraîchissements aux joueurs.

Les marques, les fiches, tous les petits accessoires doivent être en parfait état.



La Carte de visite.

E savoir-vivre, qui exigeait impérieusement jadis qu'on envoyât des cartes de visite, au premier de l'an, permet maintenant qu'on n'en envoie plus.

Pour mon compte, je regrette fort cet usage; le petit carré de bristol venait vous dire : « Petit bonhomme vit encore » et bien des amis oubliés, des relations dénouées se reprenaient par l'envoi seul de la carte de visite.

Beaucoup de personnes doivent être, comme moi, fidèles aux vieux *us* car, malgré le décret « chic », qui vous déclare philistin, si vous envoyez votre carte, on en confie encore chaque année à la poste un nombre très considérable.

La carte de visite pour un supérieur ou pour une personne à laquelle on veut témoigner égards, doit s'envoyer dès le 25 décembre afin qu'elle arrive le 31 décembre ou le 1er janvier, car les encombrements sont tels à cette époque qu'il faut fréquemment six jours et plus, pour l'arrivée des cartes de visite mises à la poste en « carte », c'est-à-dire, dans une enveloppe ouverte avec l'affranchissement du timbre de cinq centimes.

Tout autre est la carte sous enveloppe cachetée et affranchie à 15 centimes; elle arrive comme une lettre, du jour au lendemain.

C'est ce mode que je conseille pour les cartes qu'on a à cœur de voir arriver exactement.

Depuis 1895, les règlements de la poste permettent d'écrire

quelques mots sur les cartes affranchies à 5 centimes, c'est-à-dire d'ajouter à son nom : *avec ses bons souhaits pour...* ou quelque formule semblable.

Ce sont les plus jeunes personnes qui envoient en premier leurs cartes aux personnes plus âgées.

Les célibataires et les veufs envoient leurs cartes en premier à leurs amis mariés; l'homme répond seul à cette politesse; seulement, si le mari et la femme ont des cartes collectives comme celle-ci on l'envoie :

Monsieur et Madame L...

Notons que jamais une femme ne met sur sa carte son adresse imprimée; elle l'écrit à la main si elle a besoin de la faire connaître; mais, dans les cartes communes, l'adresse y est toujours.

Une demoiselle de trente ans peut avoir sa carte; avant cet âge, elle écrit son nom sur celle de son père ou de sa mère.

Il y a pourtant une exception à faire pour une orpheline de vingt-cinq ans; la carte est alors libellée ainsi :

Mademoiselle F....

Le nom de baptême ne figure généralement pas; pourtant, s'il y avait plusieurs sœurs ou parentes du même nom, la carte serait ainsi conçue :

Mademoiselle Berthe F....

Une veuve n'indique pas cette qualité sur sa carte, elle mettra simplement :

Madame R...

et si sa belle-mère vit encore, ou si elle a des belles-sœurs de même nom, elle mettra le prénom de son mari sur sa carte, tout comme s'il était vivant :

Madame Edouard R....

Lorsqu'on a plusieurs enfants, ce n'est pas manquer au savoir-vivre que d'ajouter au-dessous de son nom : et ses enfants.

Une dame ne doit jamais envoyer sa carte à un homme; exception faite pour les prêtres.

Le vieux savoir-vivre voulait qu'on envoyât autant de cartes qu'il y avait de membres dans une famille!

Voyez-vous une enveloppe bourrée de sept cartes?

C'était une étrange anomalie car, la carte équivalant à une visite, vous ne faites pas sept visites, mais une seule collective.

On a tout le mois de janvier pour envoyer sa carte.

Le supérieur renvoie toujours sa carte à un inférieur et ce dans le plus bref délai.

Les cartes doivent être en très beau carton, ni trop grandes, ni trop petites, les caractères simples, bien gravés. De fantaisie sont les cartes en carton de couleur ou en aluminium, ainsi que les cartes à facettes, les cartes grises à lettres rouges.

La carte glacée est aujourd'hui peu goûtée.

Lorsqu'on est titré, la couronne est placée au-dessus du nom. On met pour la carte collective des deux époux :

Marquis et Marquise de M....

Jamais le mot « monsieur » devant le nom d'un homme. M. Thiers avait pourtant des cartes ainsi libellées :

Monsieur Thiers

On pouvait lui passer cela, mais un bourgeois qui mettrait : Monsieur Durand, serait incorrect.

Une carte encore bien démodée est celle-ci :

Madame M...., née D....

On voit encore quelques cartes où le nom de la femme est mentionné, mais seulement dans les cartes à éviter.

Gardez-vous d'énumérer vos titres sur votre carte; c'est inutile.

Il existe des cartes grotesques.

J'en ai vu, de mes yeux vu, deux si ridicules que je veux les transcrire pour faire horreur aux générations présentes et futures. Elles étaient ainsi conçues :

Joseph R...
abonné du chemin de fer du Nord!

Hippolyte B...

Neveu du général T...., membre honoraire des Sapeurs-Pompiers
et de la Société des Sauveteurs.

Sauveteur lui-même.

Les femmes qui ont « un jour » mettent ce jour sur le coin gauche de la carte.

La carte sert à de multiples emplois et évite souvent une lettre.

Elle se joint à tout présent.

Elle s'envoie immédiatement à l'annonce d'un événement heureux ou malheureux, en attendant qu'on aille faire visite.

Elle se dépose, pliée, en cas d'absence.

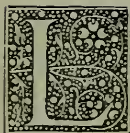
Elle remercie du bon accueil fait à quelqu'un; d'un objet prêté, en renvoyant ledit objet.

Elle prévient qu'on accepte une invitation; elle accrédite quelqu'un : « *Madame D...* vous recommande chaleureusement le porteur. »

Les enveloppes des cartes doivent être proportionnées : celles qui ballottent dans la leur, comme pois en cosses, ne sont pas admises; les toutes petites enveloppes d'où la carte déborde sont encore de mauvais genre.



Les visites.

es visites sont une des obligations de la vie mondaine, exception faite pour celles que l'amitié exige.

Les visites dites « de cérémonie » sont celles que se doivent les officiers d'un même régiment, les magistrats d'un même tribunal, les fonctionnaires d'un même ministère, les employés à leur patron, etc., etc.

Les visites de cérémonie durent environ dix minutes.

Les visites officielles sont rendues dans les huit jours.

Ces visites se font l'après-midi, entre deux heures et demie et cinq heures et demie.

Les visites de cérémonie se font aussi entre femmes.

Si le délai de huit jours était passé pour les rendre, on pourrait taxer les retardataires d'impolitesse, à moins qu'il n'y ait une maladie, un événement imprévu.

Il existe pour les principaux fonctionnaires de l'État certaines lois de civilité hiérarchique dépendant d'un cérémonial adopté pour chacun de leurs corps.

On dit qu'il existe des formules obligatoires pour entrer en matière, lors des visites de cérémonie du 1[er] janvier : il n'y a aucune différence ce jour-là, les vœux ne s'offrant qu'aux parents, aux amis intimes et aux bienfaiteurs.

Les visites intimes sont des visites de sympathie, d'amitié, elles n'ont pas de règles, ni d'heure, ni de jour.

Votre cœur vous pousse à aller voir une amie à dix heures du matin, vous ne manquez aucunement au savoir-vivre.

Lorsqu'on part pour un voyage dépassant la durée de quinze jours, on doit faire une tournée de visites pour en informer ses amis et leur éviter ainsi un dérangement.

Si on ne les trouve pas, la carte pliée avec le P. P. C. traditionnel peut suffire, mais il est plus poli de se mettre en frais de lettre explicative.

Lorsqu'on revient, on fait la même tournée et l'on apprend aux personnes qu'on reprendra son jour à partir de telle époque.

Lorsqu'on arrive dans un pays, on fait des visites aux personnes avec lesquelles on désire nouer des relations.

Le magistrat, le maire, le curé, les simples particuliers font de même.

Ces fonctionnaires ont leurs prédécesseurs pour les présenter dans quelques maisons et, par ce moyen, la glace est brisée.

Les simples particuliers vont de l'avant et font une première visite, au cours de laquelle ils ont soin de parler de leurs amis pour s'assurer si, dans le nombre, il n'en est pas de connus; c'est, en somme, une référence qu'on donne sur soi-même, car il faut fournir des renseignements sur son propre compte.

Si on se tenait trop sur la réserve, les personnes les plus honorables pourraient hésiter à se lier avec vous dans le cours des visites. Si une personne est absente, vous déposez votre carte non cornée, cela ne se fait plus, mais pliée en longueur sur le côté gauche et la carte est comme reçue; si on vous renvoie une simple carte, c'est qu'on ne désire pas entrer en relations; au contraire, si on vous rend la visite dans la quinzaine, vous pouvez poursuivre vos avances.

Il arrive aussi qu'on vous rend la première visite, par curiosité, et qu'on ne vous rend pas la seconde; en ce cas, abstenez-vous d'une troisième.

Dans certaines villes, l'usage veut que l'arrivant attende les avances.

En tous cas, il doit une visite au maire, au curé, au notaire, aux fonctionnaires, et ces derniers ne sont nullement tenus de la lui rendre.

Lorsqu'il arrive un heureux événement chez des amis, on leur doit une prompte visite.

Les visites de connaissances sont celles qu'on fait une ou deux fois par an, aux personnes avec lesquelles on ne veut pas se lier, mais avec lesquelles on désire rester en relations.

Ces visites doivent être assez vivement rendues.

J'ai parlé des visites de digestion, des visites de noces, des visites de condoléances, des visites à une accouchée.

Les visites du jour de l'an se font la veille aux grands-parents et aux parents.

Les hommes vont chez leurs supérieurs le jour de l'an même.

On a tout le mois de janvier pour faire ses visites de jour de l'an.

La grande toilette est de rigueur.

On n'envoie jamais de carte dans les maisons où l'on va faire visite.

Un homme fait bien de déposer sa carte, lui-même, à domicile, lorsqu'il veut qu'elle arrive sûrement, car avec l'encombrement postal des premiers jours de l'année, il y a souvent des retards et même des pertes.

Dans les grandes maisons, les domestiques vont porter les cartes dans le quartier.

Un homme peut très bien déposer lui-même des jouets et des bonbons avec sa carte et revenir faire sa visite plus tard.

Les femmes ne font pas de visites le jour de l'an, excepté aux amies intimes.

Le jour de réception.


L est d'usage maintenant qu'on ait un jour de réception par semaine; cette coutume est des plus pratiques, elle permet d'arranger ses affaires pour être toute à ses amis et, aussi, d'avoir l'appartement et soi-même en tenue convenable, au lieu d'être surprise dans les occupations ménagères utiles, mais peu poétiques, et de recevoir en négligé, comme il arrivait lorsqu'on n'avait pas de jour. On a de la sorte la liberté des autres jours de la semaine et les visiteurs sont certains de trouver leurs hôtes.

Certaines personnes ayant des visites à rendre tous les jours de la semaine choisissent le jour le moins chargé et ne prennent que les 1er, 2e et 3e vendredis du mois, par exemple, se réservant le dernier pour les personnes ayant le même jour qu'elle; ou encore 1er et 3e samedis, se gardant ainsi deux jours de libres.

Quelques dames reçoivent tous les jours de 5 à 7 ou deux fois par semaine; d'autres reçoivent de trois à six et même après 9 heures le même jour.

Toutes ces heures doivent être indiquées sur la carte, écrites à la main ou imprimées.

Le jour des Morts, le Jeudi et le Vendredi Saints, le Mercredi des Cendres, les jours de grandes fêtes religieuses, on ne reçoit pas.

On prend rarement le Dimanche pour jour de réception.

On ne se présente jamais avant trois heures; maintenant que le bon ton est de dîner très tard, on peut encore arriver en visite à six heures et demie ; en tous cas, sept heures un quart est l'heure extrême jusqu'à laquelle on peut rester.

Il serait regrettable d'arriver à deux heures; la maîtresse de maison pourrait fort bien faire répondre qu'elle n'est pas encore visible ou laisser attendre le visiteur jusqu'à l'heure officielle.

Le matin on garnit ses vases de fleurs ; à ce propos, pas de fleurs dont le parfum trop fort pourrait « entêter » nos visiteurs : les lampes préparées, les bougies éméchées, les coussins de pied en rang, les fauteuils et les chaises un peu tourmentés, afin que notre salon ait l'air « vivant » : les meubles symétriquement alignés contre le mur ont un aspect un peu glacial.

Pour deux heures, la maîtresse de maison doit être parée ; la fantaisie est parfois admise dans ces toilettes d'intérieur et une pointe d'excentricité ne messied pas toujours.

Une des robes les plus en vogue est la robe brochée de teintes claires et douces; robe vieux rose avec bouquets de marguerites; robe citron, avec jonchée de violettes de Parme, la forme Watteau, les manches courtes falbalatées de dentelles. Dans les grandes maisons, le domestique, en livrée ou en habit noir et cravate blanche, se tient dans l'antichambre.

Il serait bon de convenir d'un système de sonnerie pour les ordres à donner; par exemple, un coup pour arranger le feu, deux pour apporter la lumière, trois pour ouvrir au visiteur qui s'en va, quatre pour recevoir un ordre quelconque, etc.

Dans les simples maisons, c'est la bonne en bonnet et en tablier blanc qui ouvre la porte.

Il est commode pour le jour de réception de louer un concierge du voisinage, qui a un habit et qui n'est pas fâché de gagner facilement quelque chose; cela permet à l'unique

domestique de s'occuper du dîner et de ne pas être dérangée à chaque instant.

On peut encore avoir ce jour-là une raccommodeuse, qui ouvre la porte et a des allures de femme de chambre.

Il est des maisons où il n'y a pas de bonne; la maîtresse de la maison va ouvrir tout simplement elle-même, sans s'excuser et sans témoigner d'embarras; elle n'a pas de bonne, soit; en vaut-elle moins pour cela?

De même, lorsque la domestique est sortie, madame doit aller ouvrir elle-même, n'a pas d'explications à donner au visiteur et celui-ci pas d'étonnement à témoigner.

La maîtresse de maison occupe le fauteuil placé près de la cheminée, à contre-jour.

La maîtresse de maison n'est pas forcée d'attendre au salon l'arrivée de ses visiteurs, mais si un cas de force majeure la retenait quelques instants, elle devrait faire dire par la domestique qu'elle vient de suite, ou si elle a un membre de sa famille chez elle, fût-ce un enfant, l'envoyer tenir sa place.

S'il n'y a que deux fauteuils, la maîtresse de maison doit céder le sien à la seconde visiteuse, et ce sans affectation.

Du reste, les places marquées hiérarchiquement ne sont plus de mode, sauf dans les grandes réceptions; lorsqu'il y a plusieurs visiteuses, la femme qui a du tact sait discrètement changer de place.

Une personne âgée sera toujours placée près du feu et dans un fauteuil.

A un vieillard ou à un prêtre, on offre son fauteuil.

A l'entrée d'une dame dans son salon, la maîtresse de maison se lève et va au-devant de la visiteuse, la nomme aux personnes inconnues et les lui nomme.

Une dame reconduit une autre dame jusqu'à la porte donnant sur le palier si elle habite un appartement, ou jusqu'à la porte de sortie, si elle habite une maison. A la campagne, on fait quelques pas de conduite. Les hommes se lèvent simplement.

Ayons soin d'avoir pour tous accueil égal et de ne pas faire à certains de trop vives démonstrations.

Excepté dans les grandes réceptions, la maîtresse de maison n'est pas gantée.

Quand on possède une nombreuse famille, on ne fait pas une visite « en masse ». La mère de quatre filles doit n'emmener avec elle que l'aînée ou les deux aînées à la rigueur.

Les enfants ne devraient *jamais* être emmenés en visite, si ce n'est dans les maisons où il y a d'autres enfants qu'ils peuvent rejoindre au dehors, pour jouer.

Lorsqu'il y a des invités au salon, l'enfant rentrant de la pension vient dire bonjour à sa mère, salue les visiteurs et se retire immédiatement.

Lors même qu'un très jeune homme ou qu'une très jeune fille ne prend pas part à la conversation, comme c'est son devoir, il ou elle ne doit pas lire ou s'occuper d'un travail quelconque.

C'est la maîtresse de maison qui place les coussins sous les pieds des visiteuses et qui leur offre les écrans.

Si elle a sœur, mère ou fille pour lui aider à faire les honneurs de son « home », c'est l'adjointe qui se charge de ces petits soins.

En visite, les *a parte* sont prohibés.

Lorsqu'on arrive dans un salon, on fait un salut circulaire, avant de serrer la main de la maîtresse de maison.

Si l'on ne reçoit que jusqu'à une certaine époque de l'année, on doit prévenir ses amis.

Lorsqu'on est malade le jour de la réception, on défend sa porte et même les plus intimes amis ne pénètrent pas dans votre chambre. Ceux qui vous aiment en sont quittes pour revenir le soir ou le lendemain.

Dans les réceptions ordinaires, on se place un peu comme on veut; le demi-cercle devant le feu n'est obligatoire que dans les grandes réceptions.

Un homme ne se place pas sur un canapé auprès d'une jeune fille.

Lorsque la maîtresse de maison est seule et qu'un homme arrive, elle peut, sans manquer au savoir-vivre, l'engager à se mettre près d'elle; jamais le visiteur n'y prendra place de son propre chef.

En principe, les visites devraient être rendues dans la quinzaine au plus tard, mais avec les jours de réception il y a une certaine latitude et six semaines ne sont pas un délai excessif.

S'il arrive une lettre pendant que l'on reçoit des visites, le domestique vous l'apporte sur le petit plateau d'argent affecté à cet usage dans les grandes maisons, à la main, tout bonnement, dans les maisons modestes; on demande la permission de l'ouvrir.

Parcourons-la rapidement, sans nous mettre à l'écart, et faisons part en quelques mots de son contenu.

A propos de visites, lorsque, entre temps, il en vient une, ayons soin d'indiquer au préalable à notre domestique les noms des personnes qu'on reçoit en tout temps et celles pour lesquelles « madame est visible le mardi », afin que ladite domestique, ne sachant si elle doit dire oui ou non, n'ait pas un air effaré.

Ajoutons que les ordres doivent être précis, la réponse faite sans hésitation et que la phrase : « Je vais voir si madame est là », ne trompe personne, car on sait fort bien si vous êtes présente ou non. Il serait vraiment incivil de faire attendre une personne pour lui faire dire, au bout d'un quart d'heure, que l'on n'est pas là.

Incivil aussi serait le visiteur qui, en ce cas, remettrait en descendant sa carte au concierge en le chargeant de faire tous ses compliments.

Une visite ne doit guère dépasser trois quarts d'heure; on profite de l'arrivée d'une nouvelle personne pour s'en aller; on

n'est pas forcé de se retirer avant que les nouveaux venus prennent congé.

Dans les réceptions ordinaires, on ne cède pas sa place près de la maîtresse de la maison à un nouvel arrivant; cependant une jeune femme peut faire cette politesse à une dame âgée.

En se retirant, on serre la main de la maîtresse de maison et celle des personnes connues, puis on fait un salut circulaire; on ne se lève pas pour vous répondre. Vous ne vous retirez à l'anglaise que dans les grandes réceptions.

Une maîtresse de maison qui recevrait froidement une personne pour plaire à une autre agirait mal.

Lorsque nous nous rencontrons en visite avec une personne que nous n'aimons pas, ne faisons mine de rien; les rapports que vous avez avec elle doivent être ceux que vous avez avec un inconnu.

La personne arrivée la première doit se lever quelques minutes après et prendre congé, sans précipitation toutefois, pour ne pas avoir l'air de fuir devant l'ennemi.

Celle qui reste manquerait de savoir-vivre, si elle raillait la personne aussitôt après son départ.

Lorsqu'il n'y a plus qu'un visiteur, le mari et la femme, ou la mère ou la fille l'accompagnent ensemble jusqu'à la porte d'entrée.

Si l'on n'a point de salon, on reçoit dans la pièce où on se tient habituellement : chambre à coucher, salle à manger, bureau.

Lorsque nous apportons un présent à une maîtresse de maison, remettons-le à une domestique et n'entrons pas au salon, notre petit paquet à la main; exception faite pour les friandises, les bonbons.

A moins de se sentir gravement indisposé, ne demandons jamais rien, fût-ce un verre d'eau : mieux vaut s'éclipser discrètement.

On doit toujours recevoir au salon, lorsqu'on en a un. Les

artistes peintres et sculpteurs reçoivent dans leur atelier ; mais cet atelier est généralement garni de meubles rares, de curiosités et c'est une sorte de salon.

Les médecins, les magistrats, les avocats, ne reçoivent dans leur cabinet que des visites d'affaires.

Les intimes sont reçus à n'importe quelle heure; ils doivent cependant éviter celle des repas.

Lorsqu'une personne entre pendant que vous déjeunez ou que vous dînez, le savoir-vivre veut qu'on lui offre quelque chose : un fruit, un biscuit, un petit gâteau, un verre de vin ou de liqueur, une tasse de café, de thé.

Une maîtresse de maison ne doit jamais regarder la pendule.

Il serait inconvenant de parler une langue étrangère.

Un mot sur les grandes réceptions.

J'appelle ainsi le jour de la préfète, de la générale, enfin de toute dame qui a toujours beaucoup de monde par le fait de la situation de son mari, et qui voit fréquemment dans son salon cinquante à soixante personnes.

La maîtresse de maison, dans ce cas, est toujours gantée.

Pour ces réceptions, les hommes ont la redingote, les gants clairs; les femmes, la grande toilette de ville.

L'on ne reste guère qu'un quart d'heure.

Aux réceptions du soir, les hommes endossent l'habit, la plaque et la brochette; toujours des gants clairs.

Les femmes en toilette de ville très élégante, mais sans chapeau; elles mettent une mantille ou un capuchon qu'elles laissent dans l'antichambre.

On peut faire un peu de musique aux réceptions du soir.

On ne passe pas de rafraîchissements; ce n'est pas une soirée, c'est une visite nocturne.

Dans quelques maisons, on organise un petit buffet où le maître de maison conduit les dames au moment du départ.

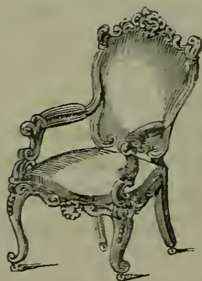
On peut rester jusqu'à une heure dans ces réceptions.

Les sièges rangés en demi-cercle sont espacés afin que la

maîtresse de maison puisse aller au-devant de la nouvelle visiteuse.

On devrait rétablir l'usage d'annoncer, car, dans ces vastes salons, où toutes les portes sont ouvertes, où il y a d'épais tapis, les pas s'étouffent et si la maîtresse de la maison n'a pas constamment l'œil au guet, il peut en résulter un moment de gêne pour le visiteur qui se trouve tout à coup près d'un cercle livré à une conversation animée; il ne peut pourtant dire : « Me voilà ».

On ne dit pas adieu, on s'incline et on s'en va dans une accalmie de la conversation.



Le salut.



existé de tous temps et chez tous les peuples, mais cette manifestation du primordial savoir-vivre est différente selon les latitudes et les pays.

Le salut a eu son apogée sous Louis XIV et sous Louis XV, alors que les gentilshommes, l'échine courbée, balayaient le sol de l'empanachement de leurs chapeaux et que les marquises poudrées élargissaient d'un geste mignard, du bout de leurs doigts roses, les tant jolis paniers qui leur faisaient taille fine et gorge divine, en exécutant la grande révérence de cour à trois pliés.

Le salut océanien consiste en un frottement de nez entre les deux parties; ce n'est pas à recommander.

Le salut chinois se fait avec une profonde inclinaison et les deux index levés en l'air, faisant cornes au-dessus de la tête du *Céleste*.

Le salut oriental, plein de poésie, consiste à porter la main droite à son cœur, à ses lèvres et à sa bouche, ce qui signifie dans le langage métaphorique du peuple qui envoie si volontiers les bouquets emblématiques appelés « Sélam » : « Je suis avec vous de cœur, de bouche et de pensée ».

Le salut européen consiste, lui, en un mouvement sec et gênant pour les hommes et pour les femmes.

Les hommes, les bras tombant à la hauteur des genoux, plient le corps en deux : c'est le salut de grande cérémonie.

Pour le salut tout courant, ils enlèvent leurs chapeaux d'un

coup de main et inclinent un peu la tête d'un coup de cou. Les femmes font un petit signe de tête et voilà.

Je sais fort bien que les mœurs, le costume moderne, ne permettent plus le salut à grands falbalas, mais un peu de moelleux dans l'attitude, de part et d'autre, ne nous irait pas mal.

Avec notre genre de salut, adieu l'ondulation charmante d'une taille souple; le salut moderne est tout bonnement affreux. Je ne veux pas reculer de plusieurs siècles en arrière, mais je voudrais voir les femmes et les hommes *nuancer* leurs saluts et ne pas avoir le même geste pour un camarade ou pour un vieillard, pour un inconnu comme pour un ami.

Les hommes devraient saluer les femmes en fléchissant légèrement la tête et le buste.

De même les jeunes dames devraient mettre une nuance de déférence dans les saluts adressés aux femmes âgées.

Le salut est dû par les hommes en entrant dans un restaurant, un café, un omnibus, un wagon, enfin dans tous les lieux publics.

Un récent ouvrage de savoir-vivre voudrait qu'on répondît à ce salut; je ne suis pas de cet avis et ne vois nullement une vingtaine de têtes s'inclinant devant un seul homme.

Lorsqu'une femme est croisée dans l'escalier, et saluée, elle doit répondre par une légère inclinaison de tête.

De même, en quittant un wagon, on a droit au rendu de son salut.

La salutation de la main, familière et de mauvais ton, tend à remplacer peu à peu chez nous le « bonjour, cher », qui est d'une suprême impertinence.

Encore très mal vu le salut qui consiste à porter deux doigts à son couvre-chef.

Une femme passant devant une autre dans un escalier, lui doit un salut et un « pardon, madame »; surtout, ne disons pas « excusez ». La dame saluée ne doit rien répondre, elle se contente de refaire un salut.

La femme de bon ton.

RACE, aisance, telle devrait être la devise de la femme.

Possédant l'aisance, elle n'aura, ni assurance déplacée, ni timidité gênante.

Avec la grâce, elle aura une tenue irréprochable, des gestes séduisants, qui la rendront sympathique à tous.

Elle doit éviter de parler haut, de rire bruyamment.

Si elle fait de la bicyclette, des armes, du cheval, si elle va à la chasse, si elle conduit, elle ne doit ni en parler, ni s'en vanter.

En aucun cas la femme bien élevée ne doit fumer.

La femme bien élevée, riche, est dispensée chez elle de certains travaux manuels, mais elle doit s'occuper de tout, avoir l'œil à tout.

Les bas clairs ou blancs avec des souliers découverts sont un peu démodés.

Lorsqu'une femme va seule dans le monde, elle doit éviter d'être reconduite, même par le maître de la maison; qu'elle se fasse chercher par un domestique ou qu'elle se retire à l'anglaise et prenne une voiture.

Pour aller à un enterrement, il faut être, sinon tout en noir, du moins habillée de couleurs très sombres.

La femme bien élevée ne sortira jamais de chez elle nu-tête;

même pour faire une visite dans sa maison, elle mettra un chapeau.

Bien tenir son ménage, ses enfants, donner au mari tout le confortable possible, être soi-même élégante et parée, doit être la règle de conduite de toute femme vraiment digne de ce nom.

Je dirai même plus, on doit veiller aux infiniment petits du ménage, mettre la main à la pâte.

Une femme qui réserve ses belles toilettes pour les sorties et qui ne se présente aux yeux de son seigneur et maître qu'avec de vieilles toilettes gâche peut-être son bonheur, pour ménager ses robes.

On doit éviter, sitôt le mari arrivé, de le mettre au courant des menues tracasseries qu'on a pu avoir dans son ménage; il a souvent de graves soucis et lui parler d'une assiette cassée, d'une serviette égarée, d'un plat manqué, c'est le contrarier presque toujours.



L'homme bien élevé.

'homme peut se montrer bien élevé, correct, sans grands efforts.

Mais, malheureusement, dès que nos fils endossent l'uniforme de collégiens, ils jugent bon d'adopter un langage trivial et les allures sans façons qu'ils gardent en entrant dans le monde. Ils traînent les pieds en marchant, balancent les bras, se vautrent dans les fauteuils et, s'ils cessent de parler d'eux, ils n'ont dans la bouche que des récits de chasses, de jeux, de sports, etc.

C'est une erreur de ranger dans la catégorie des petits-maîtres, l'homme élégant et soigné de sa personne; un brin de coquetterie ne lui messied pas et on est mieux accueilli partout, quand on flatte l'amour-propre des gens.

L'homme bien élevé peut avoir les ongles abîmés par certains travaux, mais il les a toujours propres; il ne doit pas abuser de bijoux; rarement des épingles de cravate ornées de brillants. Sous prétexte de sans-façon, certains hommes sortent dans des négligés peu convenables. Ils ont bien tort quoique nous ne préférions pas à ces personnages le petit-maître musqué qui fait tous les jours des pauses d'une heure chez le coiffeur et qui mire sa frimousse dans toutes les glaces des devantures.

Il est de mauvais ton de se rendre à son travail habillé comme un notaire qui va faire signer un contrat ou d'aller à la campagne en costume noir de cérémonie.

Si, dans la rue, l'homme bien élevé rencontre une femme qu'il connaît et que ses relations avec elle soient assez intimes pour qu'il se croie autorisé à lui parler, il doit tenir le chapeau à la main jusqu'au moment où la dame lui dit « couvrez-vous donc », ce qu'elle ne manque jamais de faire à l'instant.

L'homme offre le bras gauche à une femme; le militaire, le bras droit, à cause de l'épée.

La mode de se donner le bras est pour ainsi dire tombée en désuétude, on se contente presque toujours de marcher l'un à côté de l'autre.

En cas de pluie, le monsieur qui est avec une dame doit l'abriter avec précaution sous son parapluie, quitte à mouiller son couvre-chef.

Il est des hommes qui, sans scrupule et sans distinction du sexe, bousculent les passants, même si ces passants ont, selon l'usage qu'on devrait observer rigoureusement, pris « leur droite ». Ces hommes sont des maladroits et je range dans la même catégorie celui qui lance une bouffée de fumée au nez d'une femme, au lieu de retirer cigare et cigarette en passant près d'elle. Je ne parle pas bien entendu de la pipe, dont l'usage est exclusivement réservé à l'intérieur en petit comité.

Puisque nous voilà sur le chapitre *fumer*, il ne faut pas oublier que même un mendiant en haillons demandant du feu dans la rue au plus correct gentleman, doit être accueilli avec la politesse d'usage qui consiste à enlever de ses lèvres le cigare ou la cigarette après en avoir préalablement secoué la cendre, et à lui présenter ledit cigare ou ladite cigarette; un soulèvement de chapeau est le remerciement.

Ne vous avisez pas, messieurs, de donner du feu bouche à bouche, c'est une posture peu gracieuse.

Lorsqu'une femme laisse tomber un objet, soit dans un salon, soit dans la rue, le devoir de tout homme bien élevé est de lui ramasser; de même le devoir de la femme bien élevée est de ne

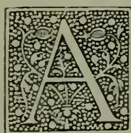
pas se baisser, de laisser ramasser l'objet et de ne pas se confondre en remerciements pour une action si simple.

Lorsqu'un homme et une femme vont en visite ensemble, père et fille, mari et femme, fils et mère, ami et amie, qu'importe le lieu, l'homme doit monter devant la femme et descendre derrière.

Lorsqu'un fumeur va dîner en ville ou en visite, il devrait toujours avoir sur lui des pastilles de cachou qui enlèvent toute trace de tabac.



Le jeune homme.

NOTRE époque, malheureusement, les jeunes gens ne sont plus jeunes ou ne veulent plus l'être.

Ils affectent un dédain profond pour la danse, les amusements discrets, les salons et se tiennent comme des misanthropes, dans les coins.

Il faut que ce soient les patriarches qui fassent sauter la jeunesse, et les jeunes gens (qui, entre nous, s'amuseraient fort bien s'ils dansaient et quelquefois même en grillent d'envie) regardent avec un sourire, qu'ils veulent rendre amer et qui n'est que ridicule, les gracieux enchevêtrements d'un quadrille ou la charmante valse; ayant l'air de dire : Dieu! comme nous sommes supérieurs à tout ce monde!

Le jeune homme de nos jours est pris entièrement par les sports de tous genres; c'est malheureux, car s'il détient le record de la bicyclette, s'il nage comme un poisson et monte à cheval comme un centaure, il ne sait plus baiser la main d'une dame, rendre sa conversation agréable, se mettre à la portée des enfants et des vieillards.

Je ne veux certes pas que le jeune homme soit mignard, mièvre, mais il doit être « le jeune homme » avec la fougue, les illusions de ses vingt ans, une pointe de gaieté ; cette qualité toute française ne lui messied pas et il est vraiment fâcheux de voir nos fils se montrer « des petits vieux ».

Le respect de la femme est trop souvent lettre close pour eux; ils apportent au salon des conversations d'écurie, et les termes sportifs, incompréhensibles pour beaucoup, émaillent leur conversation; heureux encore s'ils ne commettent pas de calembours et ne répètent pas, se croyant infiniment spirituels, les bons mots des échotiers.

Le jeune homme doit respecter non seulement sa mère, sa sœur, mais encore *la femme* dans la grande et noble acception du mot.



La jeune fille.



Elle doit, sans jouer un rôle effacé, se tenir dans une certaine réserve.

Il lui faut éviter les airs cavaliers, aussi bien que les airs timides.

Une jeune fille n'adresse jamais la première la parole à un homme.

Si, étant sortie, accompagnée d'une femme de chambre, elle rencontre un homme de sa connaissance, elle ne doit pas s'arrêter à lui parler dans la rue, à moins qu'il ne soit très âgé.

La jeune fille doit être déférente pour les dames âgées et s'abstenir de ces causeries à voix basse, dans les petits coins, de ces rires étouffés qu'ont trop souvent les jeunes filles entre elles et qui ne manquent pas d'étonner les autres personnes.

Une jeune fille dirigeant la maison de son père veuf commettrait un manque de savoir-vivre en disant « monsieur » parlant de son père aux domestiques; elle doit dire « mon père ».

Les domestiques ne doivent pas dire « votre père », mais bien « monsieur ».

Si une jeune fille rencontre dans le monde un jeune homme dont elle voudrait bien faire son mari, elle ne doit pas montrer par son attitude, par ses regards, qu'il lui agréerait; une sage réserve lui est imposée.

Pourtant, nous ne devons pas condamner les jeunes filles,

ces femmes, ces mères de demain, à une attitude trop indifférente et grave.

La jeune fille doit éviter les petits ragots, les petites susceptibilités qui rendraient son commerce un peu ennuyeux.

Les grandes démonstrations d'affection et les termes trop chaleureux ne sont pas de bon goût

Ne jamais se retourner dans la rue.

Lorsqu'une de ses amies possède un talent quelconque, elle cherchera à le faire valoir, si l'occasion s'en présente.

Une jeune fille ne doit pas se faire prier pour chanter ou pour se mettre au piano; la chose se fait simplement et, si on n'apprécie pas son talent, on apprécie sa bonne volonté.

La jeune fille doit écouter les vieillards avec patience, même s'ils radotent un peu; elle doit paraître s'intéresser à une anecdote, même si on la lui sert pour la dixième fois, et savoir sourire aux bons endroits.

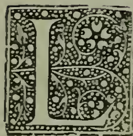
La jeune fille peut être coquette, sans excentricité; c'est de son âge d'aimer les fleurs et les rubans.

Au cotillon, où il lui est permis de choisir ses danseurs, elle doit être éclectique, ne pas manifester ses préférences si elle en a.

Accepter toujours le même danseur serait assez inconvenant. Jouer à l'ignorante est un tort; vouloir passer pour celle qui sait tout, qui comprend tout, en est un autre.



Le prêtre.

E prêtre doit avoir la première place en tout et pour tout; même si c'est un simple vicaire, dans un dîner, c'est lui qui ouvre la marche avec la maîtresse de la maison.

Il faut éviter d'inviter un prêtre dans une réunion où les dames sont décolletées.

A propos de cela une amusante anecdote me revient à l'esprit.

Un ecclésiastique fut convié à une réunion de gala où les femmes étaient en grand costume de soirée.

Il arriva au digne prêtre de marcher sur la traîne d'une dame qui étalait, outre des dentelles superbes, ses épaules. Un accroc se produisit et la dame, furieuse de voir déchirer son point d'Angleterre, tourna vers le prêtre un visage courroucé en l'appelant « fichu maladroit »; celui-ci, sans se déconcerter, se tourna vers la grande dame et lui dit doucement : « Il me semble que « fichu » serait plus à sa place sur vos épaules que dans votre bouche, madame. »

En entrant à l'église avec un prêtre, la femme doit lui céder le pas, même si c'est un très jeune homme.

Inutile de dire que, lorsqu'on a un prêtre à sa table, toutes les discussions théologiques doivent être évitées; il serait mal de blâmer quoi que ce soit de la religion.

De son côté, le prêtre qui va dîner en ville a son caractère sacré doublé du mondain et se met à l'unisson.

Il dit les « grâces » et le « bénédicité » le plus discrètement possible.

Le médecin.


En voilà un envers lequel on manque de savoir-vivre! Pourtant, il mérite tous les égards.

Après la visite du médecin, nous devons lui offrir l'eau et lui présenter une serviette blanche.

S'il a à libeller une ordonnance, mettez de suite à sa disposition papier, encre et bonne plume.

Dans le cas où il aurait à passer la nuit ou une partie de la journée auprès d'un malade, invitons-le à dîner et à déjeuner et offrons-lui quelque chose de temps en temps; si c'est la nuit, un verre de vin chaud, du bouillon, du chocolat, etc.

Les lettres le demandant doivent toujours avoir un cachet de grand respect; on peut mettre indifféremment monsieur, monsieur le docteur ou docteur; les intimes peuvent mettre « Cher docteur ».

Il est bien rare que des maladies prennent subitement, sans aucun prodrome et que vous soyez obligé de déranger le docteur à des heures indues; n'attendez donc pas le dernier moment et laissez-lui la latitude de quelques heures.

S'il n'est pas exact, ne témoignez pas votre mécontentement; pensez qu'il y a d'autres malades et que le médecin a le droit de dormir, boire, manger, se reposer comme les autres et même d'être, lui aussi, souffrant.

Si vous changez de médecin, ne lui parlez mal du premier.

Évitons de vanter un homéopathe devant un allopathe et réciproquement.

Quelques personnes trouvent de bonne prise d'extorquer une

consultation à leur médecin, si elles le rencontrent en soirée ou dans un dîner en ville, voire même dans la rue; ces personnes mériteraient d'être disqualifiées.

Quelqu'un qui discuterait les honoraires d'un médecin serait impardonnable; de même celui qui fait attendre le paiement pendant de longs mois.

Le savoir du médecin est une marchandise morale de laquelle il doit vivre et, l'ayant reçue, on doit le payer, ni plus, ni moins que le sucre à l'épicier.

Le bon goût veut qu'en payant la note du médecin on lui envoie un mot de remerciements et qui montre qu'on ne se croit pas quitte envers lui parce qu'on lui paye « son dû »; certaines personnes ajoutent même un cadeau.

Si un médecin amène un confrère en consultation, le malade doit payer de suite le médecin étranger.

Lors de la naissance d'un. bébé, il est du plus élémentaire savoir-vivre d'envoyer une boîte de dragées au médecin qui l'a assisté à son entrée dans le monde.

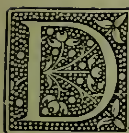
Si les clients ont des devoirs envers lui, celui-ci en a également envers ses clients : il doit toujours avoir une tenue correcte, ne pas brusquer les malades, souvent ennuyeux, et se rappeler que la devise du docteur doit être : « Patience envers ceux qui souffrent. »

Le secret professionnel est de toute rigueur, même pour un mariage; le médecin doit refuser de dire quoi que ce soit.

Il est inutile de dire que le praticien ne doit jamais blâmer ce qu'a ordonné un confrère; ne pas parler aigrement et reprocher avec malveillance les écarts de régime auxquels s'est livré le patient.

Dans cette carrière si noble, toute de dévouement et d'abnégation, celui qui a accepté la haute mission d'assister ses semblables doit être à la hauteur de sa tâche et avoir sans cesse à l'esprit que le médecin guérit quelquefois, soulage souvent et console toujours.

Les petits jeux.



ANS les salons que les jeux de poker, du baccara ou des petits chevaux ont encore épargnés, où le flirt n'a pas encore élu domicile, nous voyons la jeunesse se livrer aux jeux dits « de société » et tromper ainsi la longueur des soirées ou les ennuis d'une journée pluvieuse.

Ces jeux encore en vigueur peuvent se diviser en trois parties.

La première partie comprend les jeux que nous appellerons les jeux remuants, comme le *furet*, la *poste*, le *collin-maillard-bâton*, etc.

La seconde partie comprend les jeux d'esprit et les devinettes : le jeu des grands hommes, les homonymes, les petits papiers, les propos interrompus, la sellette, etc.

Enfin dans la troisième partie nous pourrons faire rentrer tous les jeux de cartes, cartons, tableaux, jetons ou pions, comme par exemple les échecs, les dames, le go-bang, le trictrac, le loto, les jeux de l'oie, etc., etc.

Nous ne parlerons pas des jeux de cartes, cartons, tableaux, etc., car de nombreux manuels parus en librairie en ont donné la description et les règles.

Dans la première catégorie, que nous avons définie les *jeux remuants*, nous avons parlé de la poste.

Pour jouer à la poste, il suffit de connaître le jeu des quatre

coins : en effet les personnes de la société, après s'être assises en cercle autour du salon, prennent chacune un nom de ville ou de lieu et doivent changer de places entre elles à l'appel du nom de la ville qu'elles ont adopté et d'après le récit du voyage qu'improvise le meneur du jeu, sans toutefois que leur place soit prise au vol par la personne qui veille debout au milieu du cercle.

Quand le veilleur a réussi à s'asseoir sur la chaise d'une personne au moment du changement de place, il prend alors le nom d'une ville à son tour et laisse au centre le maladroit qui s'est laissé prendre.

Nous avons aussi le jeu de la pincette : ce jeu consiste à faire sortir une personne et à son retour à lui faire trouver un objet caché ou à accomplir une action convenue en ne la guidant que par les coups répétés d'un objet quelconque entre les branches d'une pincette, coups que le meneur du jeu doit faire d'autant plus forts et plus rapides, que la personne approche davantage de la cachette ou devine l'action qu'elle doit accomplir.

On remplace souvent la pincette par un tremolo au piano.

Nous ne décrirons pas le *furet*, car c'est un jeu universellement connu.

Quant au jeu de collin-maillart-bâton, il est des plus simples : on bande les yeux d'une personne et on lui met une canne dans la main, puis la guidant vers les autres membres de la société, ceux-ci, à tour de rôle, l'arrêtent et doivent répéter le cri ou la phrase que le pauvre aveugle fait entendre au bout du bâton; celui-ci doit reconnaître la personne et s'il tombe juste, il est délivré et un autre prend sa place.

Si nous abordons les jeux d'esprit, nous avons les *petits papiers*, sous forme de bouts rimés, du jeu des définitions, et des réponses à des questions.

Pour le jeu des définitions, il peut se jouer de deux façons : la première en posant à la société le même mot à définir; à chacun d'y répondre avec son esprit et avec son cœur.

La seconde manière consiste à faire écrire à chaque personne un mot quelconque dans le haut d'une feuille de papier, à cacher ce mot par un pli, puis faisant salade de toutes ces feuilles chacun en reprend une et découvrant le mot inscrit, doit en donner la définition banale ou spirituelle, générale ou personelle.

Enfin on joue encore quelquefois à deviner les hommes ou les choses : pour ce jeu, il faut prier une personne de la société de se retirer quelques instants dans la chambre voisine. On choisit alors un personnage mort ou vivant, historique ou figuré, ou bien encore un objet connu. Nous pouvons donner comme exemples : Cléopâtre, Bayard, Jeanne d'Arc, ou bien Sarah Bernhardt, Coppée, Carolus Duran, ou même une personne de la société présente. Comme objet, l'épée de Damoclès, le miroir de la vérité, ou encore un objet du salon où l'on se trouve. L'objet choisi, on prie la personne absente de rentrer; elle doit alors deviner l'objet ou le personnage par des questions multiples posées à chacun et auxquelles il ne peut être répondu que par *oui* ou par *non* sans le moindre commentaire.

L'habitude de ce jeu et l'intelligence des questions permettent de deviner assez rapidement les objets les plus bizarres et même les plus immatériels. Ainsi nous avons vu des personnes deviner l'ombre même d'une personne, la chaleur rayonnante d'une flamme, etc., etc.

Les homonymes ont aussi leurs adeptes. On joue aux homonymes comme dans le jeu précédent par une série de trois questions posées à chacun par la personne désignée pour deviner l'homonyme choisi en son absence. Ces trois questions sont : 1° Comment l'aimez-vous? 2° Qu'en faites-vous? 3° Où le placez-vous? en rapprochant les diverses réponses, on trouve aisément.

Exemple : Nous prenons Lot, qui nous donne le département du Lot, puis le lot d'une loterie, puis Loth, personnage de l'Histoire sainte; il est certain que si les réponses ont été dans le sens des suivantes : j'en fais un département, j'en fais le père

des statues de sel, je l'aime le plus gros possible, je le place entre les mains d'un obligataire du Crédit foncier, etc., la personne qui doit deviner trouve en peu de temps le mot *Lot*.

Tous ces jeux demandent un certain nombre de personnes présentes.

A ces divertissements nous joindrons les jeux à gages, comme le gant jeté en même temps qu'un mot commencé et que doit finir la personne à qui on jette le gant. Exemple : je lance le gant en disant : « Tou », et la personne qui reçoit le gant ou la balle doit finir soit par « raine », ce qui fait Touraine, ou par « pie », ce qui donne toupie, etc.

Une réponse trop tardive, ou qui ne forme aucun nom propre ou commun paie un gage.

Du reste pour tous ces jeux en général, nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer aux encyclopédies de sport et de jeux qui ont été faites depuis plusieurs années. Nous citerons entre autres : l'Encyclopédie des jeux et des divertissements de l'esprit et du corps par T. de Manlidars, qui contient un très important chapitre sur ces matières.

Lorsque l'on joue encore aux petits jeux dits innocents, on doit être fort réservé dans le choix des *pénitences* et celle à embrassades, telles le baiser à la religieuse, le dessous du chandelier, doivent être bannies de toute bonne société. L'une consiste à faire mettre à genoux deux personnes devant une chaise et elles s'embrassent à travers les barreaux; l'autre veut qu'on mette un chandelier sur la tête d'une personne et qu'on embrasse ladite personne.

La liste des jeux innocents est innombrable; il y a les anciens classiques, le furet, pigeon vole, monsieur le curé n'aime pas les couleurs, les portraits, etc., etc.

Dans les nouveaux, le jeu des rimes, des silhouettes, des académiciens, des demandes et des réponses et encore, etc., etc.

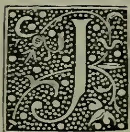
Le plus grand tact doit présider à ces jeux qui souvent, sous prétexte qu'ils sont innocents, donnent lieu à des licences

de langage et d'attitude que toute personne bien élevée blâmera sévèrement.

Ainsi, si un homme a comme pénitence de faire une confidence à une dame, il ne doit pas lui chuchoter bas à l'oreille, mais bien parler à demi-voix, de manière à ce que les voisins puissent entendre.



Ceux qui nous servent.

E ne vais pas m'occuper des domestiques de haut parage. Ce genre de monde est régi par un majordome ou intendant qui se charge de les gager et les renvoyer, qui veille à ce que le service se fasse mathématiquement. L'intendant reçoit les ordres et les transmet; c'est lui qui paye les gages et donne les gratifications.

Les domestiques de haut parage sont des serviteurs bien dressés, qui entrent, saluent, font leur besogne et se retirent; souvent les maîtres ne connaissent que le visage de ceux que leur service appelle immédiatement auprès d'eux.

Lorsqu'une maison est montée sur ce pied, cela suppose une fortune immense; il y a une hiérarchie établie entre les domestiques et ils s'appellent entre eux la haute et la basse domesticité.

Les dames sont, de nos jours, beaucoup plus femmes de ménage qu'il y a trente ans; il n'est plus de bon ton de tout laisser gaspiller.

N'est-ce pas un bel éloge que de s'entendre reprocher son ordre et son économie?

En effet, mieux vaut se passer une fantaisie, quelque frivole soit-elle, que de tout laisser au pillage; d'autant, qu'en somme, cela ne profite à personne.

J'engagerai toujours à dire « s'il vous plaît », « voulez-vous » ; c'est le savoir-vivre des maîtres.

Les serviteurs qui répondent d'un ton aigre, acerbe, sans parler à la troisième personne, ont bien tort ; non seulement ils manquent au savoir-vivre, mais si en quittant une maison ils ont pris ces habitudes, ils ne pourront pas se placer dans une autre d'un ordre plus élevé et, par conséquent, monter en grade.

Sauf les femmes de chambre qui sont nu-tête, les autres domestiques du sexe féminin doivent toujours avoir un bonnet de lingerie ; le tablier bleu pour faire le ménage, le tablier blanc pour aller en courses et servir à table, le tablier blanc à dentelle ou à broderies pour les jours de réception ou pour les dîners où il y a des étrangers.

Une maîtresse de maison n'ayant qu'une bonne ne saurait l'obliger à prendre le plateau d'argent pour lui présenter les lettres et les journaux.

Mais, dès qu'on a deux domestiques, cela doit rentrer dans l'ordre des choses.

N'eût-on qu'une demi-bonne, c'est-à-dire une femme de ménage, on doit exiger que tout ce qu'elle présente, verre d'eau, tartines aux enfants, fruits, le soit sur une assiette ; c'est une habitude à prendre, voilà tout.

Il ne faut pas souffrir qu'on discute un ordre, mais on ne doit pas en donner de contradictoires.

Ne jamais accorder un jour de sortie est cruel.

On donne généralement un jour entier par mois, c'est-à-dire un jour entier à partir du déjeuner ; d'autres maisons accordent deux sorties, une entière et une jusqu'à l'heure du dîner.

Nous ne nous plaignons jamais de nos domestiques à des étrangers, nous nous en séparons si leurs services ne nous conviennent pas ; en revanche, il est bon que nos domestiques songent qu'en décriant leurs maîtres ils se font le plus grand tort à eux-mêmes. Forcément leur réputation de mauvaise langue transpire et ils ne peuvent plus se placer par connais-

sances, car les autres serviteurs, à l'occasion, répètent ce qu'ils ont dit et ils se trouvent forcés de se placer par le bureau, ce qui est infiniment moins recommandable et moins avantageux.

Les gages des domestiques doivent être payés très régulièrement. Fût-on dans les plus grands embarras d'argent, il vaudrait mieux remettre tout autre paiement que celui du salaire des serviteurs.

On donne un cadeau au jour de l'an aux domestiques.

Ce cadeau peut être en nature ou en argent.

Le savoir-vivre trouve plus délicat le présent en nature, mais les domestiques préfèrent l'argent.

Les enfants ne doivent jamais donner d'ordres aux domestiques, et s'ils en transmettent de la part de leurs parents, ils doivent dire : « ma mère m'a chargé de vous prier de faire ceci ou cela. »

Des jeux, des taquineries entre les domestiques et les enfants sont du plus mauvais goût.

Lorsqu'on n'a qu'une seule domestique, elle doit partager notre nourriture; faire une cuisine à part, cela n'est possible qu'à partir de deux serviteurs.

En Angleterre, certains domestiques mettent pour condition, en entrant dans une maison, qu'on ne leur fera pas manger du saumon plus de trois fois la semaine!

N'imitons pas cet exemple et ne faisons pas manger du bœuf tous les jours à nos domestiques, sous le fallacieux prétexte qu'il faut toujours avoir du bouillon sous la main.

Il est bon de fermer ses armoires, sans retirer ses clés avec ostentation devant les domestiques.

Un domestique qui apporte quelque chose a droit à un remerciement; de même le maître qui paie les gages à un domestique doit être remercié.

Lorsqu'on a eu un domestique durant plusieurs années à son service et qu'il se marie, on lui donne un cadeau.

Lorsqu'un serviteur, dont on est content, demande à son

maître de lui servir de témoin, celui-ci ne peut lui refuser sans manquer au savoir-vivre.

On doit récompenser les travaux extraordinaires.

A l'occasion d'un mariage dans la maison, on doit un cadeau à ses serviteurs.

Lorsqu'on renvoie un domestique sur le coup, on doit lui payer ses huit jours.

De même, lorsqu'un domestique s'en va subitement, il devrait payer huit jours à ses maîtres.

Ce n'est que pour des motifs graves de part et d'autre qu'on s'en va ainsi : dans les cas ordinaires, on se prévient mutuellement huit jours à l'avance et le domestique a droit à *deux* heures par jour, pour chercher une place.

On n'est forcé de mettre sur le certificat que la date de l'entrée et celle de la sortie ; tous les éloges sont du bon vouloir des maîtres et le serviteur n'a pas le droit de les exiger.

On ne met pas de choses désobligeantes sur un certificat.

On ne peut se refuser à donner des renseignements sur un serviteur.

Pourtant, lorsqu'il y a un an qu'il a quitté votre service, on peut se récuser.

Même en parlant d'un enfant très jeune, les domestiques doivent dire « monsieur » ou « mademoiselle » et non « le petit, la petite ».

Les titres civils ne s'énoncent pas ; le domestique d'un député dira seulement « monsieur ».

On a le droit de faire ouvrir la malle d'un domestique avant son départ, mais c'est généralement inutile.

Si un serviteur meurt chez vous, il est d'usage que nous suivions le corbillard.

On ne doit pas dire le nom tout court aux domestiques de nos amis, on ajoute « mademoiselle » ou « monsieur ».

Lorsqu'un domestique apporte un présent, on lui doit un pourboire, malgré la guerre faite contre cette coutume depuis plu-

sieurs années; mais il faut éviter de donner un pourboire excédant la valeur du présent, cela s'explique.

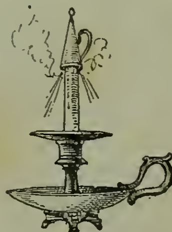
Ne jamais questionner un domestique sur ses maîtres, sur ce qu'on fait, sur ce qu'on dit; de même, lorsque nous envoyons un domestique quelque part, ne le questionnons pas sur ce qu'il a vu.

Ne nous mêlons jamais à des querelles entre domestiques ou entre concierges et domestiques : il arriverait un moment où, se raccommodant, ils feraient la paix à nos dépens.

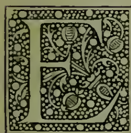
Maîtres et domestiques doivent savoir reconnaître leurs torts réciproques et se supporter les uns les autres.

Si un domestique est bien payé, bien nourri, a quelques douceurs de temps à autre, telles que parties de théâtre, gratifications, sorties supplémentaires, il doit s'estimer heureux et ne pas se laisser aller au penchant de décrier la maison où il sert.

Si un maître a un domestique probe, laborieux, il doit lui passer certaines choses et savoir fermer les yeux à l'occasion.



La façon de recevoir.

TAIT une vertu antique fort bien pratiquée, et dans les peuples qui sont encore primitifs on la voit érigée en devoir rigoureux, allant jusqu'à donner à l'hôte tout ce qu'on a de plus précieux.

Si nous invitons quelqu'un à faire un séjour chez nous, faisons d'avance une toilette complète.

Tout doit marcher droit pendant le séjour d'un étranger sous notre toit et les rouages intérieurs doivent être si bien graissés, qu'on ne puisse entendre le moindre grincement.

Je parle aussi bien matériellement, que pour les questions d'un ordre plus élevé.

Tout doit être au beau fixe; songeons-y et évitons jusqu'à ces infimes petites chicaneries qui sont le chatouillement désagréable des relations.

Vous êtes toujours prévenu de l'arrivée de votre invité; vous allez donc l'attendre à la gare avec ou sans voiture, selon la distance qui vous sépare de la gare, montrant ainsi l'empressement que vous avez de l'accueillir dans votre « home ».

La chambre de l'hôte doit être l'objet des soins tout particuliers de la maîtresse de maison.

Les vitres étincelantes, les rideaux blancs, le parquet ciré, encaustiqué, le lit avec sommier intact, les armoires nettes de tous objets. Ne jamais recouvrir les planches de papier, c'est

démodé ; la table de toilette, qui est dans la chambre, doit être pourvue d'une pile de serviettes blanches, d'une boîte de savon, d'eau de toilette, d'eau dentifrice, etc.

Sur un meuble, un verre d'eau avec sucrier, flacon de fleurs d'oranger ou de rhum, suivant que l'invité est homme ou femme, flacon d'eau de mélisse, boîte de pastilles de menthe et une boîte de gâteaux secs, pour le cas des fringales nocturnes.

Une carte, clouée au mur, indique les heures des repas, les heures des trains, enfin tous les petits renseignements utiles.

Ne pas oublier encre, plumes, papier, enveloppes, enfin tout ce qu'il faut pour écrire, comme on dit dans les comédies.

Des fleurs sans odeur doivent garnir les vases.

Le premier soin à observer est de demander à quelle heure on désire le petit déjeuner et ce qu'on a l'habitude de prendre, lait, café au lait, thé, chocolat, potage.

Le second est d'attendre que l'invité soit un peu reposé avant de lui faire faire l'inévitable tour du propriétaire.

Les maîtres de maison doivent s'ingénier à rendre leur hospitalité douce et agréable, à laisser à leurs hôtes quelques heures de liberté, à leur procurer les distractions que comporte le pays : visites aux musées, églises, curiosités, sites, promenades, excursions, parties de pêche, de canot, de chasse, jeux, plaisirs d'intérieur, etc.

Si on a plusieurs hôtes à la fois, il faut s'occuper de tous également, ne pas marquer de distinctions.

Les repas doivent être servis, sinon luxueusement, du moins plantureusement.

Si celui qui offre l'hospitalité a des devoirs envers ses hôtes, ceux-ci n'en ont pas moins envers lui.

Nous devons arriver, sinon d'humeur très gaie, du moins avec un visage aimable, ayant donné campo à nos soucis, afin de ne pas montrer mine renfrognée à ceux qui nous reçoivent.

On n'est pas contraint de se répandre en exclamations admi-

ratives, mais on doit un certain tribut de bienveillance pour tout ce qu'on vous montre.

Beaucoup de discrétion est nécessaire.

Sans appeler les serviteurs « monsieur » ou « mademoiselle », montrons-nous avec eux de la plus grande politesse.

On doit apporter tous les ustensiles de toilette qui sont nécessaires.

Il ne faut pas non plus ne paraître qu'aux heures des repas, s'isoler des heures dans sa chambre, faire de longues promenades tout seul; on doit le tribut de sa présence, de sa conversation, à ceux dont on accepte l'hospitalité.

On doit être d'une exactitude mathématique pour l'heure des repas de part et d'autre.

La toilette doit être très soignée et ce, dès le matin.

On ne doit pas rester plus longtemps que le terme fixé, mieux vaut même partir un peu avant. Ainsi, si vous êtes invité pour une quinzaine, le savoir-vivre veut que vous partiez le douzième ou treizième jour. Il est préférable de laisser des regrets; on insistera toujours afin que votre séjour soit plus long.

Il est bon de se montrer généreux envers les domestiques.



Les cadeaux d'étrennes.

N doit un présent convenable aux dames chez qui l'on va dîner plusieurs fois chaque année.

On ne fait jamais de cadeaux à des supérieurs à l'occasion du jour de l'an, mais dans le courant de l'année, on peut envoyer une bourriche de gibier, des fruits, des fleurs rares.

Les étrennes se divisent en plusieurs genres :

Les étrennes utiles; — Les étrennes superflues; — Les étrennes d'argent; — Les étrennes d'amitié.

Les étrennes utiles se donnent entre parents, entre amis intimes; elles sont toujours agréables, car elles répondent à un besoin, à un désir, soit pour votre intérieur, soit pour vous-même.

La série serait longue à énumérer; on peut offrir argenterie, service de table, robe de velours, de laine, draps, serviettes, fourrure et même la modeste demi-douzaine de mouchoirs de poche.

Le costume d'enfant, le bronze qui manque sur votre cheminée, le tapis de table, le chapeau, etc.

Lorsqu'on donne des étrennes utiles, on est sur le pied d'une telle familiarité, qu'on peut fort bien dire : « J'ai l'intention de vous offrir telle et telle chose; tirez-moi donc d'embarras, et dites ce que vous préférez. »

Les étrennes superflues mais agréables sont les bijoux, les bibelots, les jouets.

Pour les enfants déjà un peu grands, les livres sont préférables.

Dans l'ordre des étrennes superflues, il y a toute la gamme des japonaiseries, des petits livres, des meubles volants.

Le bijou offert par le mari à la femme, par l'oncle à la nièce, par la marraine à la filleule, peut être une bague de mille écus ou la montre en nickel.

Les amis hommes envoient fleurs et bonbons, c'est classique : j'engage seulement à donner les uns et les autres en plus petite quantité et à les offrir dans un bibelot *durable*, car une fois bonbons croqués et fleurs fanées que reste-t-il du souvenir de l'ami ?

Les étrennes d'argent, les plus agréables, ne peuvent s'offrir que de mari à femme, de parents à enfants, de maîtres à serviteurs.

Les étrennes d'amitié sont les petits ouvrages faits par les jolis doigts de la donatrice, le dessin, le pastel, le tableautin peint par l'artiste de la famille; le portecrayon échangé entre camarades, enfin moins que rien; mais ces étrennes-là sont les plus touchantes : on a pris de son temps, de sa vie pour confectionner cette bagatelle.

Lorsqu'on nous apporte des étrennes, il est de mauvais goût de ne pas ouvrir le paquet de suite et de dire merci simplement, sans regarder.

Celui qui se dérange a droit aux remerciements et aux exclamations de plaisir que son présent doit provoquer.

Même si la chose n'est pas à notre gré, il faut avoir l'air ravi.

Ne raillons jamais le cadeau de l'un devant l'autre; ne l'évaluons pas.

Ne faisons pas de parallèle entre ce que nous recevons et ce que nous donnons.

Si nous avons déjà reçu un présent semblable, n'en exprimons pas le regret.

Il est du savoir-vivre de témoigner plus de reconnaissance à une personne qui nous offre un objet modeste qu'à celle qui nous fait un cadeau splendide : la première est quelquefois honteuse de la médiocrité de son présent, la seconde a conscience de la valeur du sien.

Si on nous envoie un présent par un domestique, l'usage veut qu'on lui remette une pièce d'argent, variant de cinquante centimes à cinq francs ; jamais plus, car on aurait l'air de vouloir rendre la valeur de l'objet.

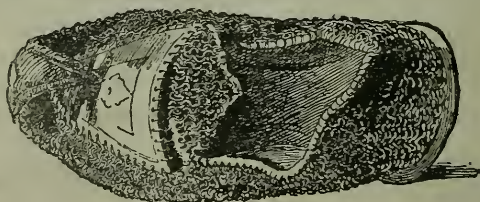
On doit écrire un mot de remerciements, si on ne peut faire une visite dans la huitaine.

Un cadeau qui peut fort bien se faire, entre hommes, est une caisse de cigares de bon *choix*.

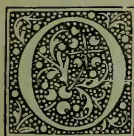
Le petit enfant doit écrire aux parents éloignés et réciter un compliment à ceux qui sont près de lui.

On doit un présent d'argent aux facteurs, concierges, domestiques, télégraphistes, frotteurs, etc. ; c'est l'impôt forcé auquel nul n'a le droit de se soustraire.

La nourrice de nos enfants a également droit à un petit souvenir, en nature ou en argent, si nous sommes encore en relations avec elle ; et aussi les anciens instituteurs et institutrices et les serviteurs de nos parents.



La politesse dans la rue.

N voit des personnes, parfaitement polies dans un salon, devenir parfaitement incorrectes, sitôt qu'elles foulent l'asphalte d'un talon vainqueur.

Il faut toujours prendre sa droite, on évite ainsi les heurts et les chocs.

Dernièrement, trottant très affairée, je me croise avec un monsieur qui avait l'allure d'un parfait gentleman; il passa près de moi, non seulement en me bousculant, en me regardant d'une façon malhonnête, mais encore m'envoya la fumée de son cigare dans le visage. Un mot vif était prêt à m'échapper, je le contins heureusement; qui sait ce que ce monsieur eût pu répondre?

A quelques pas de là, une grosse voiture de camionneur était arrêtée, son conducteur accoté fumait une énorme pipe, qu'il retira d'entre ses dents lorsque je passai près de lui; puis, voyant la mèche du fouet qui ballottait et qui pouvait m'effleurer le visage, il l'arrêta d'un geste poli.

Le savoir-vivre était inné chez cet homme et le gentleman méritait l'épithète pensée.

Savoir se ranger à l'occasion, sous une porte cochère, pour laisser passer sans encombre une femme ayant un bébé sur le bras, est une marque de savoir-vivre qu'on apprécie fort sur nos trottoirs étroits.

Faire p'sst! à quelqu'un pour le faire retourner, qui l'oserait?

Si je tiens mon petit chien en laisse, je fais attention à ne pas enchevêtrer les jambes des passants dans la laisse du toutou.

S'arrêter soudain pour écouter les boniments d'un marchand ambulant est à peine permis aux petits pâtissiers, aux petits télégraphistes, et aux très jeunes « potaches »; un monsieur ou une dame de tenue correcte continue sa route.

On peut s'informer discrètement de la cause d'un attroupement, mais lorsqu'on sait ce qui en est, grossir cet attroupement est au moins inutile, quelle que soit la badauderie parisienne.

Si vous rencontrez un ami et que vous l'arrêtiez pour lui parler, rangez-vous de côté de manière à ne pas obstruer le passage.

Lorsqu'un homme jette une allumette enflammée, un bout de cigare allumé, il doit les jeter dans le ruisseau, ou du moins mettre le pied dessus; en plein trottoir, cela pourrait roussir, sinon incendier, les jupons des dames.

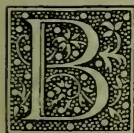
L'attitude et le geste sont encore à observer pour être bien élevé; on doit éviter les attitudes trop libres, les airs cavaliers.

En marchant, ne balançons pas nos bras. Une femme a toujours un maintien, soit avec son ombrelle, soit avec son manchon; privée de ces objets, elle relève gracieusement sa robe, ou en fait le simulacre, ce qui occupe suffisamment les doigts.

Une marche sautillante, traînante est disgracieuse; de même faire résonner ses talons sur le pavé produit un effet singulier.



Shake-hand.

ANALE, banale, malheureusement et souvent, reconnaissons-le, maladroite.

La bonne poignée de main amicale, à l'étreinte sincère, a fait place au *shake-hand*, qui n'est qu'un démanchement d'épaule.

C'est toujours la main droite qu'on présente.

Rien de plus.... anglais que cette secousse sèche.

La poignée de main doit se donner entièrement; celui qui offrirait trois doigts ou un seul doigt, comme si on le tendait à un oiseau, serait peu convenable : de même lorsque la main reste molle, ne répond pas à l'étreinte; encore lorsqu'il y a à peine un effleurement.

On ne devrait pas prodiguer la poignée de main à des inconnus; mais, maintenant, les femmes même du meilleur monde la banalisent avec la plus grande désinvolture.

Un homme ne doit jamais tendre le premier la main à une femme.

De même, une jeune fille ou une jeune femme, à une personne âgée.

Il ne faut pas que les jeunes gens tendent la main les premiers, sinon à des camarades. Je regrette pour les jeunes garçons qu'on ne leur inculque pas, avec le respect de la femme, l'usage du baisemain; c'était respectueux et ceux de nos fils qui feraient revivre cette ancienne coutume auraient tout à fait

bon air; malheureusement, les garçons, nous l'avons dit, ont souvent des manières d'une blâmable désinvolture.

La poignée de main ne doit pas être prolongée, ce serait inconvenant, comme celle dite « en sandwich », où votre interlocuteur place votre main entre les deux siennes.

Lorsqu'on présente un homme à un autre, l'usage veut qu'on ne lui serre la main qu'en le quittant, mais beaucoup passent là-dessus.

Si vous rencontrez un monsieur et une dame, il est de rigueur de donner d'abord la main à celle-ci.

Les jeunes filles devraient ne pas donner de poignée de main aux jeunes gens.



Au restaurant.

ORSQU'ON va dîner au restaurant, dans la salle commune, il y a mille nuances à observer. L'homme, en entrant, soulève son chapeau et le remet ensuite sur sa tête pour traverser la salle.

On n'essuie plus ostensiblement son verre, son assiette.

Il est regrettable d'interpeller les garçons à haute voix, de se plaindre si fort que les voisins entendent; de se servir du cure-dents ostensiblement; d'emporter la moindre des choses de la desserte, fût-ce un macaron.

Le pourboire doit être décent, même si l'on n'est pas satisfait du service.

Les femmes n'enlèvent jamais leur chapeau au restaurant, même en cabinet particulier.

Rire aux éclats est très déplacé; nous nous devons au décorum. En sortant, Monsieur, toujours, marche devant Madame, mais s'efface et la laisse passer après lui avoir ouvert la porte de sortie.



Au spectacle.

'EST au théâtre que nous passons le plus volontiers la soirée quand nos obligations mondaines nous le permettent.

On n'a plus, si ce n'est dans quelques théâtres, tels que l'Opéra, l'Opéra-Comique, la Comédie-Française et les scènes élégantes du boulevard, de toilettes dites « de théâtre »; on peut y aller en robe simplement élégante, pourvu qu'on ait un chapeau et des gants frais.

Les gants clairs ne sont pas de rigueur.

Les toilettes décolletées sont mal portées dans les petits théâtres.

Les dames ne vont pas faire de visites dans les loges des personnes qu'elles connaissent. Elles ne doivent quitter leur place que pour aller au foyer, avec les messieurs qui les accompagnent.

Les hommes donnent un très léger coup de chapeau aux personnes qu'ils peuvent connaître dans la salle; les femmes répondent par une petite inclination de tête; jamais de sourires ou de signes avec l'éventail.

Un homme ne doit jamais laisser seule dans sa loge la dame qui est avec lui.

Une femme lorgne la scène, mais doit à peine lorgner dans la salle, surtout jamais fixement.

Un homme bien élevé ne lorgnera pas non plus avec obstination.

On peut s'amuser franchement au théâtre, mais non rire aux éclats.

On ne doit pas non plus faire des réflexions pouvant gêner ses voisins, ni bavarder de telle manière qu'on les empêche d'entendre la pièce.

Si on a déjà vu la pièce, rien de plus fâcheux que de déflorer le plaisir de la ou des personnes qui sont avec vous, en la leur racontant.

Lorsque nous avons des places aux fauteuils ou aux stalles, arrangeons-nous pour arriver à l'heure ou dans un entr'acte, afin que notre venue ne trouble pas un rang entier de spectateurs. A ce propos, une « leçon de choses »; un croquis fantaisiste qu'on nous pardonnera à cause de son exactitude.

Dans un théâtre où les passages sont très étroits, arrive une grosse dame, rouge, essoufflée, qui se trouvant placée juste au milieu du rang, a une quinzaine de personnes à déranger; elle s'avance et commence par faire pousser un « aïe! » de douleur à une jeune femme; elle s'excuse, continue à marcher, heurte les genoux d'un vieux monsieur peu endurant et peut-être goutteux, qui se fâche : troublée, la dame s'empêtre dans un petit banc et fait un bruit épouvantable pendant que, d'une voix douce et pâmée, la jeune première disait des choses très intéressantes à un acteur en perruque bien frisée; la grosse dame arrive alors devant une autre dame qui n'a pas la précaution de lever son fauteuil pour faciliter le passage, et il se produit une collision.

Enfin elle arrive à sa place. Myope, elle se penche pour voir le numéro de son fauteuil, et elle écrase à demi un ravissant petit chapeau en fleurs porté par une jeune fille placée au rang devant elle; celle-ci l'appelle maladroite et lui fait les yeux d'une demoiselle à laquelle on abîme un chapeau neuf, jugez, mesdames! La dame s'excuse encore à haute voix : des « chut »

énergiques se font entendre. Pensez donc, le traître va sortir son poignard et le père noble sort une grande tirade! La dame s'assied, prend sa jupe dans le ressort du fauteuil, se lève, lutte désespérement pour retirer l'étoffe, reste debout et masque ainsi la scène à un petit garçon qui pousse des cris de paon parce qu'il « ne voit plus les belles dames ». « Assis, assis! » crie-t-on de toutes parts. Encore plus rouge, la spectatrice s'assied enfin; elle tire sa jumelle, en fait tomber l'étui, se baisse, fouille sous les fauteuils et gêne encore ses voisins; comme elle a plus chaud qu'en arrivant, elle s'évente avec son mouchoir et pousse des ouf. Pendant l'entr'acte, elle appelle le marchand de programmes et, au lieu de s'être précautionnée de monnaie, elle lui fait changer une pièce de vingt francs; celui-ci va chercher la monnaie; comme il reste un peu longtemps, qu'il s'arrête en route pour vendre d'autres programmes, la grosse dame l'interpelle à haute voix. Ce fut son dernier exploit.

Qu'on nous pardonne ce fantaisiste tableau un peu poussé à la charge. Mais pareil voisinage est un fléau, n'est-ce pas! Et, malheureusement, combien fréquent!

A moins d'être dans une loge, on ne doit prendre ses vêtements qu'en sortant; sans cela, on incommode ses voisins.

En aucun cas on ne doit manger d'oranges au théâtre.

Les pourboires à l'ouvreuse doivent être décents; généralement, on donne cinquante centimes pour deux places, un franc au minimum pour une loge.

Un homme qui accepte une place dans une loge doit apporter des bonbons; jamais de fondants qui s'écrasent et poissent les gants, plutôt des acidulés dans une petite boîte de fer-blanc qui les conserve frais; il doit donner à l'ouvreuse, et reconduire la ou les dames en voiture si elle ou elles sont seules. Si un monsieur les accompagne, il peut les quitter à la porte. Souvent il offre quelque chose de chaud dans un café-restaurant. C'est maintenant admis.

Jamais on ne doit manger de glaces ou boire dans une loge.

Il est interdit par le code théâtral d'avoir un bouquet de fleurs naturelles sur le devant de sa loge.

Si on se trouve dans une avant-scène, on doit remonter à demi les écrans pendant les entr'actes.

Si une dame invite une autre dame à venir au théâtre avec elle, cette dernière paie l'ouvreuse, mais n'apporte pas de bonbons.

Il est indifférent que ce soit l'une ou l'autre des dames qui reconduise l'autre en voiture ou à pied.

Un impôt forcé, auquel il est impossible de se soustraire, est la dîme de deux sous qu'on donne à l'ouvreur de portière qui se trouve toujours là.

Les enfants eux-mêmes ne doivent pas sucer de sucre d'orge dans les théâtres.

Il est bon de ne pas laisser de papiers importants dans les poches de son pardessus.

Ne blâmons jamais tout haut tel ou tel artiste.

N'applaudissons pas à tout rompre, ne trépignons pas, quel que soit notre enthousiasme, ne crions pas bravo, surtout jamais : *brava*, *bravissima* ; cela vous donne un air faux dilettante du plus haut comique.

Les spectatrices doivent éviter de critiquer toutes les artistes, comme le font malheureusement quelques-unes d'entre elles, qui ne manquent jamais, si on dit qu'une femme est jolie, de supputer le nombre des ans, comme si le talent n'était pas toujours jeune, ou encore de débiter les petites chroniques scandaleuses en cours.

Ayez soin de ne pas oublier un accessoire quelconque dans votre loge, car il est fort peu agréable pour votre mari de retourner tout courant chercher l'objet ou de venir le lendemain faire une réclamation ; ayez un sac *ad hoc*, un peu grand, où vous pouvez enfouir tout ce qui vous est nécessaire.

Les hommes sont toujours nu-tête au théâtre ; les très vieux messieurs peuvent avoir une petite calotte de soie noire.

On ne doit pas emmener de très jeunes enfants au théâtre; outre que ce n'est pas leur place, que l'air n'est pas bon pour leur santé, ils peuvent, par leurs cris, troubler les spectateurs.

Les enfants doivent toujours être placés en devant de loge.

Si vous êtes une dame et que vous invitiez deux amies, votre place est derrière; mais vos amies vous céderont leur place à tour de rôle.

Les hommes ne devraient être admis à l'Opéra qu'en habit noir et cravate blanche, et le débraillé de la tenue devrait être laissé aux touristes anglais et américains qui s'étalent sans vergogne aux meilleures places, vêtus d'un complet à carreaux et coiffés d'un feutre mou.

Pour les théâtres de second ordre, le costume ordinaire, mais toujours une chemise de blancheur éclatante et des gants; si, par hasard, un homme hésite à emprisonner ses mains toute une soirée, il est admis qu'il place ses gants à l'ouverture du gilet.

Si vous êtes enrhumé, abstenez-vous du théâtre; rien d'ennuyeux comme d'entendre une toux opiniâtre ponctuant une tirade à effet.

Les dames ne doivent pas faire un éventaire du rebord de la loge en y installant le programme, l'éventail, la lorgnette, le mouchoir, les bonbons, la voilette, la mantille qu'elles mettront en sortant.

Les jeunes filles ne vont jamais dans les petits théâtres.



Le chapitre des chapeaux.



Ce n'est pas celui d'Aristophane, mais il a bien son utilité dans la vie mondaine.

Donc, à propos de chapeaux, ne faites jamais une visite à une dame avec laquelle vous êtes sur un pied un peu cérémonieux, coiffé d'un chapeau plat ou mou.

Vous devez déposer votre pardessus et votre parapluie dans l'antichambre et garder votre chapeau et votre canne si vous en avez une. Vous tenez le chapeau sur les genoux en évitant, bien entendu, de faire voir la coiffe; ne le placez jamais sur un meuble.

Pour les visites entre hommes, pareille étiquette n'est pas exigée.

Le vilain claque d'antan, lourd, disgracieux et qui avait l'air, lorsqu'il se détendait, d'un hérisson fâché, a fait place à un claque de faille qui est léger et élégant. On le porte doublé de teintes claires et douces, mauve, gris-perle, mais jamais rouge ou vert-pomme; les armoiries ou initiales sont placées dans un coin; il se porte indifféremment en soirée ou au théâtre.

Au bal, le danseur peut garder son claque ou le déposer sur la chaise de sa danseuse; je préfère ce dernier mode; mais il faut se hâter de le reprendre.

Un jour, un jeune homme frais sorti du collège venait de reconduire une dame à sa place; celle-ci s'assied, sans prendre garde au chapeau du malheureux éphèbe qui reste tout interdit, planté devant elle.

« Que désirez-vous, monsieur? finit-elle pas dire, impatientée de cette contemplation.

— Je voudrais, je voudrais, balbutia le pauvre, avoir mon chapeau, qui a l'honneur d'être assis sur la même chaise que vous! »

Ne tournez jamais, messieurs, votre chapeau entre les doigts; cela vous donne un air particulièrement embarrassé; jamais, non plus, ne le faites tourner au bout de votre canne et encore moins ne le portez au bout de ladite canne, si vous avez trop chaud.

Le chapeau doit être posé bien droit; incliné sur le côté, cela vous a un petit air retour de Suresnes qui est ridicule et que, malheureusement, les très jeunes gens aiment à adopter; placé en arrière, vous ressemblez à un berger ébahi; enfoncé sur les yeux, il vous a les allures du sombrero d'un traître de mélodrame. Le juste milieu, comme en toute chose.

Pour aller au bal il est absolument impossible de se produire avec un chapeau haut de forme; si vous n'avez pas de claque, laissez votre couvre-chef au vestiaire.

Ce chapitre des chapeaux est spécial aux messieurs, mais il pourrait aussi s'adresser aux dames, qui devront éviter de porter de ces immenses chapeaux si en vogue quand elles vont au théâtre, soit aux fauteuils, soit surtout dans une loge où il y aura des messieurs derrière. Avec ces empanachements à la mode, les malheureux sont forcés de se tenir sur les pointes s'ils veulent apercevoir le minois de la soubrette ou de se donner le torticolis, s'ils désirent contempler le visage de l'ingénue, à moins que, victimes passives, ils ne se résignent à rester assis mélancoliquement, en contemplant les panaches de plumes d'autruches qui se balancent devant eux.



Canne, parapluie, éventail.

ES petits objets sont pour ainsi dire nos compagnons inséparables et ils ont chacun un petit code à leur usage.

La canne est un objet de nécessité ou de luxe.

Dans le premier cas, elle sert à s'appuyer, cela se fait donc tout naturellement.

Dans le second cas, il ne faut pas la porter sous le bras, on risque ainsi de crever l'œil à quelqu'un; ne pas la tenir non plus comme un fusil, encore moins faire des moulinets avec ou la serrer contre son cœur comme une nourrice tient son poupon, ou encore l'accrocher à la boutonnière de son vêtement; la brandir comme une trique, ou en frapper le sol, avec le martèlement sonore d'un suisse de cathédrale.

Ces observations s'appliquent également à l'ombrelle et au parapluie fermés.

Pour l'ombrelle ou le parapluie ouverts, tenir cet objet bien droit en faisant attention de ne pas l'empêtrer dans la voilette.

L'éventail, ce sceptre de la femme, doit se manier avec le nonchaloir des Espagnoles et des Italiennes qui ont toujours ce petit meuble en main; si on ne s'en sert que par hasard, on a presque toujours l'air un peu gêné; il faut donc s'en servir l'été, et l'hiver ne le sortir du tiroir que les jours de bal ou de théâtre.

Ne nous éventons pas à coups pressés, ne battons pas la mesure

avec notre éventail sur notre main ou sur le rebord de la loge; ne nous en cachons pas à demi le visage.

Nos aïeules donnaient volontiers de petits coups d'éventail sur les doigts des hommes en les appelant de certains noms badins que le XVIIIe siècle autorisait.

Notre savoir-vivre a supprimé ce laisser aller.

Le mouchoir de poche, qui a joué un rôle prépondérant, est maintenant sagement remisé au fond de la poche.

Il y a une quarantaine d'années, le grand genre était, pour une élégante, de tenir précieusement à la main un mouchoir richement garni de dentelles et de broderies, pour aller en visite, au spectacle ou au bal; il est bon de dire qu'elle en avait un autre plus ordinaire en réserve pour l'usage intime, imitant en cela les Japonais, qui enfournent dans leurs immenses manches toute une série de mouchoirs de poche en fin papier de riz. Dans le pays où fleurit le chrysanthème, on ne se sert *qu'une* fois de son mouchoir.



Élégances.

Fantaisies pour repas champêtre.



APPE en toile bise avec images de fleurs des champs brodées en coton de couleurs vives; service en faïence campagnarde avec coq et vives enluminures; gerbes de fleurs des champs avec du blé dans un petit charriot.

Chaque convive a un petit bouquet des champs devant lui.

Les verres doivent être sans pied en gros cristal.

Nappe en toile de Hollande, garnie de dentelle de Venise chemin de table en venise doublé de satin rose; petites jardinières basses en vieil argent faisant le tour de la table et garnies de violettes de Parme; groupe en Sèvres ou en Saxe au milieu de la table.

Nappe grise garnie de galons rouges; au milieu une corbeille faite en tronc d'arbre et remplie de plantes vertes; ou bien une coquille remplie d'eau est placée sur de la terre glaise et il y a des poissons rouges qui frétillent : dîner fantaisie.

Nappe blanche damassée avec guipure écrue brodée de rouge, chemin de table en satin rouge; huit petites corbeilles en filigrane doré ou en jonc rustique contiennent des fruits rouges, cerises, fraises, framboises, groseilles.

Sur la table des branches de cerisiers coupées, avec fleurs, fruits et feuillages; la suspension ou les candélabres sont enlacés de branches de groseilliers.

Une guirlande de feuilles de vignes rougies, pourprées par l'automne fait très bien sur la nappe.

Dans les dîners, on peut admettre toutes les fantaisies possibles et la suspension peut s'enguirlander de lierre, de glycines, de chêne avec ses glands, de sapin, de houx.

On sème sur la table de petits bonshommes, de petits animaux en porcelaine, en bronze, de petites bonnes femmes genre Kate Greenaway, même de petits compagnons de saint Antoine faits avec une peau d'orange.

Les chemins de table se font très luxueux :

En tulle blanc brodé sur transparent bouton d'or avec plissé de tulle;

En satin feu avec des ornements brodés or et argent;

En simple andrinople avec guipure écrue;

En satin blanc avec guirlande de fleurs brodées au passé en soie floche.

La corbeille à pain est recouverte d'un petit napperon de fantaisie.

On peut servir le vin ordinaire dans des aiguières en argent ou dans des brocs en cristal.

La bière se sert dans de grands pots en terre, représentant des scènes de « beuveries » flamandes avec un couvercle d'étain.

Quelques genres de menus de fantaisie :

De petits mirlitons d'un sou, que vous recouvrez de papier doré; vous mettez une bande de papier rose ou bleu ciel tirebouchonnant selon l'usage et vous écrivez dessus le menu : c'est très original;

Petit éventail en carton blanc; chaque mets est sur un feuillet.

Si on a un talent d'aquarelliste, on peut soi-même faire de fort jolies cartes à menus; on en fait aussi avec dessin à la plume.

Pour l'été, à la campagne, on peut couper de petits morceaux de cartons en forme de croissants; on fait deux incisions sur le côté, on y passe une fleurette et on écrit le menu.

Avec du parchemin je fais quelque chose d'original.

A l'aide d'un pinceau je trace d'abord deux rayures, une rouge, une bleue, j'écris mon menu en lettres rouges et bleues, en alternant; puis je roule le parchemin.

Je l'entoure d'une faveur pourpre dont je scelle, d'un sceau de cire crème, les bouts flottants.

Des petits écrans japonais, sur lesquels on colle une page blanche, peuvent servir de menus.

Toutes les inventions sont permises sur ce terrain gracieux.

Les tapis de dahlias sans queues font fort bien sur la table; on fait aussi des jonchées, des coupes avec myosotis roses et nœuds de ruban, genre Watteau.

Un joli milieu de table est une simple bourriche; vous la remplissez de mousse, vous y piquez des muguets et vous mettez aux deux bouts des nœuds de satin et de moire, vert-nil et rose.



Ventes de charité.

L faut beaucoup de tact pour être vendeuse.

L'usage veut qu'on envoie à ses amies, à toutes ses relations des cartes, ainsi libellées :

Vente de charité au profit de l'œuvre de...
Dans les salons de...
Les mardi 1er, mercredi 2 et jeudi 3 novembre 189...
Madame L..... vendra de 2 heures à 3 heures.
Elle serait heureuse d'avoir votre visite
et sera reconnaissante de la plus légère offrande.

Le minimum de la somme à envoyer est 5 francs.

Les dames préfèrent, en général, porter leur offrande elles-mêmes, elles choisissent, guidées par la charité.

J'engagerai les vendeuses à ne pas importuner les acheteurs qui s'arrêtent à leur comptoir, à ne pas profiter de ce qu'un ami est venu dîner chez elle pour le dépouiller en lui faisant acheter un prix fou, un bibelot insignifiant, sous le prétexte que « c'est pour les pauvres ».

Ne pas refuser non plus de rendre la monnaie.

Les manèges de coquetterie doivent être évités, autant toutefois qu'il est possible.

La toilette sera élégante, sans rien d'excentrique.

Les jeunes filles et les jeunes femmes en couleurs claires.

Seules les très jeunes filles gardent leur chapeau.

On vend généralement avec ses gants.

Pour tenir le buffet, pour offrir les sirops, les gâteaux, on peut porter un petit tablier à bavette, mais il faut qu'il soit très élégant; en soieries changeantes, garni de dentelle, avec nœud retenant un bouquet de fleurs au corsage.

On peut demander des lots en nature, à des amies tout à fait intimes.

Lorsque votre recette n'est pas convenable, il faut la renforcer de vos deniers.

Si nous ne sommes pas disposée à ce sacrifice, gardons-nous d'accepter d'être dame vendeuse.

Vous devez une visite aux personnes qui vous ont envoyé des objets, si elles sont de vos relations; sinon, une simple carte, avec un mot de remerciement, suffit.

Je ne parle pas pour les messieurs, bien entendu.

Il serait dangereux d'accepter deux ans de suite d'être vendeuse; cela lasserait nos amis et nous pourrions redouter une maigre recette.

Les billets de loterie.

Encore une obligation du savoir-vivre : on ne refuse jamais de prendre un billet de loterie.

Autant que possible ne soyons pas placeuse de billets de loterie. Je ne dis pas placeur, car les hommes n'acceptent pas cette obligation.

Enfin, si une fois entraînée par notre bon cœur nous avons à solliciter des amis pour une bonne œuvre, faisons-le discrètement et ne profitons pas, autant que possible, du jour où ils dînent chez nous pour leur présenter notre requête.

Le bon goût exige que, la loterie aussitôt tirée, les lots gagnés soient expédiés aux favorisés du sort.

Dans le cas où, tirant la loterie chez vous, un lot vous échoit, vous ne devez *jamais* en bénéficier, il faut le remettre de suite et le faire tirer de nouveau.

Si un célibataire gagne un lot, il doit l'offrir à la fille de la maison ou à son défaut, à la dame du logis.



A l'église.

E n'est pas à la messe qu'on arbore les toilettes nouvelles.

Si vous toussez énormément, pour ne pas déranger un prédicateur et les assistants, allez à une messe basse, de bonne heure.

Tous, nous devons respecter le saint lieu et les marques extérieures du culte, qui veut qu'on s'agenouille, qu'on se lève à tel ou tel endroit de la messe.

En entrant à l'église, un homme doit offrir l'eau bénite ou la plus jeune personne à la plus âgée; on remercie d'un sourire et d'un signe de tête.

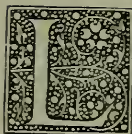
Une dame se rencontrant à la porte avec un prêtre doit lui céder le pas; mais celui-ci, oubliant un moment son caractère sacré, redevient homme du monde en s'effaçant pour laisser passer la dame.

Si vous quêtez, ayez une mise élégante, mais modeste; si on vous donne, un merci à voix basse.

Lorsque vous rendez le pain bénit, envoyez-en de suite une part aux personnes auxquelles vous voulez faire cet honneur; attendre le lendemain et l'envoyer rassis, serait incivil.

Marcher avec bruit, remuer les pieds, dire ses prières tout haut, sont choses à éviter.

Notre correspondance.

E papier à lettre et les enveloppes varient au gré d'une capricieuse déesse, la Mode, qui d'un coup de son éventail, sceptre léger, devant lequel chacun s'incline transforme toutes choses. La Mode a aboli le large papier et l'enveloppe carrée; par amour du contraste, le papier long et étroit et l'enveloppe semblable ont vu le jour.

Suivons le format du moment, et achetons ce qui nous plaît.

Le papier blanc, fort, est celui qui s'emploie pour les lettres d'hommes, pour les affaires sérieuses.

Les papiers de couleurs ont la vogue depuis quelques années.

On choisit actuellement les teintes douces et neutres, le gris, plus ou moins foncé, le bleu ardoise, le mauve pâle.

Les couleurs rose, rouge (on en voit), jaune, bleu d'azur ne sont pas du meilleur goût.

Le genre vieux parchemin avec les initiales timbrées en or ou argent, rechampies de couleurs, est fort joli, mais assez coûteux.

On peut avoir un papier avec ses initiales, son monogramme, ses armoiries. L'emblème, la devise, le prénom, le diminutif du prénom, ne sont plus très fréquents.

Avoir du papier trop commun ou trop luxueux sont deux écueils à éviter.

N'employons plus de pains à cacheter.

Pour les lettres sérieuses ou confidentielles, on cachette ses missives avec de la cire et un cachet à ses initiales. La cire rouge est banale, la noire n'est employée que pour les deuils, la bleue est laide, la blanche seule est jolie, selon moi.

Le cachet s'appose sur le coin et non au milieu; c'est la mode qui le veut ainsi et c'est plus original. Dans le royaume de haute fantaisie, une gracieuse innovation : on entoure la lettre d'un ruban et on la scelle de larges cachets de cire blanche; mais cela ne peut s'employer que pour les lettres portées à la main.

Le timbre se colle dans *le sens* du côté droit de la lettre.

Les enveloppes doivent être pareilles au papier.

Les couronnes se mettent en travers des chiffres entrelacés.

On peut placer ses initiales au milieu ou au coin gauche de la lettre.

Pour les villégiatures, il est permis d'avoir, gravés sur son papier à lettres, la vue de son château ou simplement le nom.

Pour les deuils, les papiers et enveloppes sont bordés de noir, depuis la large bande des premiers mois jusqu'au mince liséré des dernières semaines. On ne chiffre jamais le papier de deuil.

Les chiffres extravagants soit en grandeur, soit en petitesse, sont de mauvais goût; de même, les ornements bizarres et tourmentés..

Les papiers avec des scènes champêtres, des caricatures, des animaux, des fleurs, des chinoiseries sont de fantaisie.

Tout le monde ne peut avoir une belle écriture (j'en sais quelque chose), mais les lettres se chevauchant, les abréviations, les taches d'encre peuvent et doivent s'éviter.

Lorsqu'on écrit très mal naturellement, on devrait mettre en bas une formule d'excuses (je vous demande pardon d'écrire si mal).

La marge n'existe presque plus maintenant; à peine un mince liséré de blanc.

On laisse, sous le mot en vedette qui commence la lettre, un espace de trois ou quatre lignes.

Lorsque vous confiez une lettre à quelqu'un, sauf à un domestique, vous ne la cachetez jamais ; votre devoir est de la remettre ouverte, montrant par là que vous avez pleine confiance en la discrétion du mandataire ; mais celui-ci doit immédiatement, ostensiblement, cacheter la missive devant vous.

Une lettre de recommandation se donne toujours ouverte, même pour un serviteur.

Il ne faut jamais écrire sur une demi-feuille de papier.

Si on voulait être logique avec le bon sens et la grammaire, on n'écrirait pas chère madame, ni cher monsieur, ni chère mademoiselle, mais bien, chère dame, chère demoiselle et cher sieur.

Mais voyez l'effet !

Lorsqu'on écrit à un ministre, la phrase de Monsieur le Ministre s'écrit de manière à ce qu'il ne reste au-dessous que la place de cinq ou six lignes.

Certaines personnes croient de bon ton de laisser le verso blanc et d'écrire sur le recto de la seconde page ; seules les pétitions officielles destinées à l'imprimerie se font ainsi ; les décisions, les remarques s'écrivent sur le recto de la seconde page.

Il faut au moins deux lignes blanches, précédant les formules de salutations. Elles ne se coupent pas et s'étagent ainsi :

J'ai l'honneur d'être,
avec le plus profond respect,
Monsieur le Ministre,
Votre très humble et très dévoué serviteur.

Les mêmes formules respectueuses sont employées pour les hommes ou les femmes indifféremment, lorsque la lettre est adressée à un ecclésiastique de haute dignité.

Du reste, une grande dame elle-même écrivant à un humble desservant de village devra introduire le mot *respect* dans la rédaction de sa lettre.

Pour écrire à un prêtre on met :

« Monseigneur », « Monsieur le curé », « Monsieur l'abbé ».

Lorsque vous écrivez à une personne fort occupée, faites la lettre très courte, ne dépassant pas la première page s'il est possible.

En écrivant à une personne que vous supposez pouvoir être en voyage, mettez sur l'enveloppe la mention : *faire suivre en cas d'absence*.

Le mot *urgent* est mieux que *pressé*.

Les post-scriptum ne se mettent pas dans les lettres cérémonieuses; ils sont réservés pour les lettres d'amitié ou d'affaires.

Lorsqu'on écrit à des étrangers ou à des personnes avec lesquelles on a de peu fréquents rapports, il faut toujours inscrire son adresse entière.

La date se met en haut de la lettre d'affaires, au bas de la lettre intime, à gauche et un peu au-dessous de la signature.

Lorsqu'on écrit à des étrangers, on leur donne leur qualité :

Madame la comtesse; — Monsieur l'Économe; — Madame la Directrice.

Pour un militaire : Monsieur le Capitaine; — Monsieur le Commandant; — ou bien encore, et cette concision est de bon ton, si vous avez des relations avec la personne : Capitaine, Commandant.

Lorsque vous avez appartenu à l'armée : Mon Capitaine; — Mon Commandant.

Exception est faite pour les Maréchaux et les Amiraux, et même un roi leur écrivant mettrait : Monsieur le Maréchal; — Monsieur l'Amiral. Aux contre-amiraux, vice-amiraux, on dit : Amiral.

Pour écrire à un Roi : Sire; — à une Reine : Madame, en mettant dans la lettre le mot Majesté.

Si vous écrivez : Madame la Reine, vous aurez tort, et pourtant on peut écrire : Madame la Princesse; mais on met généralement Princesse tout court.

Autrefois, on écrivait : mon cher monsieur, ma chère madame, ma chère mademoiselle ; ces pléonasmes sont bannis maintenant. On peut écrire : cher monsieur et parent ou chère madame et parente à ses parents que l'on n'a jamais vus ; on peut mettre aussi : monsieur et cher cousin, madame et chère cousine.

Pour les autres parents qu'on connaît on met : mon cher oncle, ma chère grand'mère, chère mère, cher papa.

On peut mettre en vedette les mots : Saint Père ; — Très Saint Père ; — Sire ; — Monseigneur ; — Prince ; — Princesse.

On ne peut écrire en vedette les mots suivants : Votre Sainteté ; — Votre Eminence ; — Votre Grandeur ; — Votre Majesté ; — Votre Altesse ; — Votre Excellence.

Ils remplacent le pronom : vous.

On peut mettre aussi Elle et Lui avec des lettres majuscules.

A une religieuse on écrit : Madame (jamais Mademoiselle) ; — Très chère sœur ; — Révérende mère ; selon le degré d'intimité.

Pour les religieuses titrées on mettra : Madame la supérieure ; — Madame la prieure.

Cher monsieur, chère madame, s'écrivent couramment, même adressés aux personnes que l'on connaît depuis peu.

Chère fiancée ou Cher fiancé est d'un usage démodé ; on écrit en ce cas : Chère mademoiselle ou Cher monsieur, et encore serait-il plus convenable de mettre simplement monsieur ou mademoiselle.

Pour écrire à ses domestiques on met le prénom en vedette : Pierre, Rosalie.

Mais, si l'on a besoin d'écrire au domestique d'un ami, on mettra : Monsieur Pierre, Mademoiselle Rosalie.

On n'écrira jamais Madame la présidente à Mme Félix Faure, mais on écrira : Madame la présidente à celle qui préside une œuvre quelconque.

Madame la Maréchale est le seul titre militaire qui soit fémi-

nisé et personne ne s'aviserait d'écrire : Madame la capitaine.

Certains traités de savoir-vivre recommandaient aux jeunes filles de mettre en écrivant à une femme âgée : Madame et excellente amie, ou : Madame et amie. Ces formules sont trop peu respectueuses.

Ne mettons jamais les mots monsieur, madame ou mademoiselle en abréviation, même dans le corps de la lettre.

Si vous parlez dans votre lettre d'un parent, d'un allié quelconque à votre correspondant, mettez encore le mot entier : Monsieur votre père, mademoiselle votre sœur. Pourtant, en parlant d'étrangers, on peut mettre simplement M. ou Mme.

Monsieur ton père, madame ta mère ne s'emploient pas.

Entre très intimes on peut mettre : ton père, ta mère, etc. Lorsqu'on parle d'une tierce personne dans une lettre et que le correspondant sait fort bien de qui il s'agit on doit seulement mettre l'initiale.

Ne mettez plus *tournez, s'il vous plaît*, ou *t. s. v. p.*; on sait bien qu'il faut tourner la page, puisqu'on ne voit pas la signature qui termine *toujours* une lettre.

A une personne titrée qui est de vos amis on supprime monsieur et madame et on écrit simplement : Cher comte, chère marquise.

Aux jeunes filles n'étant pas titrées on écrit simplement : Chère mademoiselle.

Pour écrire à un fournisseur, on peut très bien mettre son nom de famille : Monsieur D..., Chère madame D....

Lorsqu'on écrit à des personnes ayant une fonction officielle et étant titrées, on met la qualité précédant le titre :

Monsieur le sénateur, baron de...
Monsieur le préfet, comte de...

A un médecin on écrit :

Monsieur le docteur R...

Ne s'écrit plus la répétition du mot Monsieur, Monsieur, sur une adresse.

On écrit ainsi l'adresse d'une personne titrée : Marquise de S.... et non Madame la marquise de S....

Voici les terminaisons de lettres le plus généralement usitées selon les degrés d'intimité.

Pour les grands ecclésiastiques :

Je suis, avec le plus profond respect,
Monseigneur,
de Votre Grandeur (ou de Votre Éminence pour un Cardinal)
le très humble et très obéissant serviteur.

A un roi :

Je suis avec le plus profond respect,
Sire,
de Votre Majesté,
le très humble et obéissant sujet.

Pour le président de la République :

Je suis avec le plus profond respect,
Monsieur le Président,
votre très humble serviteur.

Une femme emploie les mêmes formules.

A un fonctionnaire du gouvernement, on écrit :

Veuillez, Monsieur le Préfet, recevoir l'expression
de ma considération la plus distinguée.

Voici la rapide énumération des formules courantes et généralement employées :

« Tout à vous, Tout à vous d'amitié, A vous de cœur, Tout à vous de cœur, A vous cordialement, Amitiés, Bonnes amitiés, Cordiales amitiés, Cordiale poignée de main, Bonne poignée de main, Je vous serre la main, Je vous envoie toutes mes amitiés,

Tous mes sentiments d'affection, Tous mes sentiments affectueux, Tous mes compliments, Mes meilleurs compliments, Mes compliments affectueux, Veuillez recevoir l'expresion de mes sentiments les meilleurs, Veuillez recevoir l'expression de toute ma sympathie, Au revoir, Croyez à mon sincère attachement. »

Un homme met généralement le mot respect dans la terminaison de sa lettre, lorsqu'il écrit à une dame : « Mes sentiments respectueux, Mon attachement respectueux, Ma respectueuse sympathie, Mon respectueux dévouement, Veuillez agréer, madame, l'hommage de mon respect, Veuillez agréer l'expression de mes sentiments respectueux, Au revoir, chère madame. »

Une femme n'emploie jamais les mots honneur si ce n'est en s'adressant à un grand personnage.

Lorsqu'une femme écrit à un homme pour affaires, elle doit mettre : « Veuillez, monsieur, recevoir l'expression de mes sentiments distingués », ou même supprimer le mot monsieur. A une autre femme elle mettra : « l'assurance de mes sentiments respectueux. »

Aux serviteurs on mettra : « Au revoir. »

On peut assurer un vieux serviteur de ses bons sentiments. Les hommes s'envoient entre eux l'expression de leur considération distinguée; il serait malhonnête de l'adresser à une dame.

A un fournisseur : « Recevez mes salutations, ou Salutations. »

On emploie beaucoup le genre dit anglais, qui est simplement la formule latine *tibi*, en mettant simplement : « A vous. »

Remarque : un inférieur à un supérieur mettra : « Veuillez agréer l'expression de mon respect », et le supérieur répondra : « Recevez, je vous prie, l'assurance. » Dans toutes ces formules, chacun choisit selon les cas.

Les appellations affectueuses venues du cœur ne peuvent se citer; elles viennent au courant de la plume et sont toujours du savoir-vivre; aucune phrase n'est ridicule quand un sentiment sincère l'a dictée.

Ne signons jamais : Femme une telle, c'est absolument vieilli ; mettez l'initiale de votre prénom : M. D...

N'ajoutons pas : née une telle. Excepté pour les lettres d'affaires, ne signons pas : Veuve...

Une femme titrée signe son titre et le nom de son mari : Comtesse de H..., ou en abrégé : Ctesse de H.... Elle ne mettra pas : Comtesse Marie de H....

Quelquefois, pour des raisons ou pour d'autres, on adjoint le nom de famille de la femme à son nom et on signe : Raymond-Roche; la femme de son côté mettra : J. Raymond-Roche.

Titrée, une dame peut encore signer l'initiale de son nom de jeune fille ou même le nom entier, en faisant suivre du titre et du nom de son mari : C..., baronne de S...., ou C., baronne de S.... Un homme signe prénom et nom : Louis R....

Il est hors d'usage de placer le prénom en dernier et de mettre R.... Louis.

Celui qui porte un nom historique peut le signer tout court, on sait qui c'est. Ainsi : « Broglie » est correct.

Il y a des cas où les hommes font précéder leur nom de leur titre ou de leur qualité : Le commandant Z...; Le docteur V...

Entre jeunes filles et entre amies intimes on peut signer son seul prénom. Le billet n'est qu'une courte lettre ; les règles de savoir-vivre sont les mêmes, mais on peut faire de la fantaisie.

Les cartes-lettres ne doivent s'envoyer qu'entre parents ou amis intimes.

Les cartes postales se réservent pour les commandes, pour demander un renseignement insignifiant.

Lorsque vous demandez un renseignement à une personne inconnue, il faut toujours joindre un timbre pour la réponse. Ce procédé oblige la personne à vous répondre et ne la blesse aucunement.

Les journalistes prétendent être excusables lorsqu'ils ne répondent pas à une lettre contenant un timbre. Ils déclarent qu'ils n'ont pas le temps; ne disons rien des journalistes!

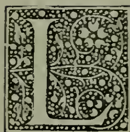
Lorsqu'on s'adresse à un fonctionnaire qui peut user de la voie administrative pour sa réponse, on n'envoie pas de timbre. On n'en envoie pas non plus dans une pétition, une demande de secours.

Pas plus à un marchand en lui demandant soit échantillons, soit renseignements; les timbres-poste sont compris dans les frais généraux.

Chacun de nous doit s'appliquer à écrire comme il parle : « des faits, des faits »; à ne pas abuser des qualificatifs, à être concis, à épargner les mots, et dire par exemple : Je précise, plutôt que : Je vais vous préciser. Ayons présent à l'esprit que le ton fait la chanson, en parlant on peut dire certaines choses qui sont atténuées par l'expression du visage et le son de la voix et qui pourraient blesser, si on les écrivait.



Les audiences.

ORSQU'ON sollicite une audience du Président de la République française, il faut la lui adresser directement, sous enveloppe non affranchie, Monsieur le Président ayant droit à la franchise illimitée.

Cependant la poste pourrait exiger l'affranchissement si l'on mettait sur l'adresse Monsieur *Félix Faure*, Président de la République, au lieu de Monsieur le Président.

Mais la poste se garde, en ce cas, d'exiger le timbre et observe, sur ce point, l'esprit et non la règle de la loi.

Lorsqu'on sollicite une audience d'un ministre, il faut adresser *sous enveloppe affranchie* sa demande par la poste. La réponse est envoyée en franchise.

Le jour de l'audience, les hommes doivent être en redingote, gants mi-foncés; les femmes en toilette de demi-cérémonie.

On salue en entrant dans le salon et en arrivant près du chef de l'État ou près du Ministre.

Si nous avons une note à écrire, il faut se déganter.

En pays étranger la demande d'audience au souverain doit être adressée au grand chambellan, qu'on appelle Monseigneur et Votre Excellence. La lettre doit être mise à la poste sans timbre.

Les toilettes doivent être élégantes sans excentricité; pour les femmes, jamais de manchon ni d'ombrelle.

Pour les hommes, l'habit noir est de rigueur, en un mot la tenue de soirée, sauf les gants, qui doivent être de demi-teinte.

En s'approchant du souverain, on fait trois saluts, séparés par quelques pas chacun.

On doit attendre que le souverain vous adresse la parole.

La réponse doit être : Oui, non, Sire; Oui, non, Madame, pour une reine.

Le mot Majesté serait contraire à l'étiquette.

On doit parler à la troisième personne et dire : Sa Majesté voudra-t-elle me faire la grâce....

C'est un manque d'étiquette que de dire : J'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté... ; on doit dire tout simplement : Je présente au Roi....

Il faut se retirer à reculons, car jamais on ne tourne le dos à un souverain.

Il faut être d'une exactitude militaire lorsqu'on a obtenu une audience.

Il y a une tenue spéciale pour les audiences papales.

Les femmes doivent être vêtues de noir, sans chapeau, avoir un grand voile blanc ou noir, les gants blancs; mais, à moins de cas extraordinaires, il est bien rare qu'elles obtiennent une audience particulière du Saint Père.



Causeries.

NE maîtresse de maison ne doit jamais laisser entamer le chapitre politique ou religion dans son salon.

Chacun sait quelles locutions sont à éviter : les « vous savez », « alors », « dites », « hein », « vous pensez bien », sont depuis longtemps au panier du mauvais goût.

Dire que madame une telle est une femme du monde ne veut rien dire.

Ne prenons jamais la parole en même temps qu'une autre personne, cela fait un duo fort désagréable.

Si quelqu'un hésite en parlant, de grâce, n'achevons pas ses phrases. A l'occasion, par charité, soufflons le mot cherché.

Tâchons d'éviter au début d'une conversation des variations sur le temps qu'il fera demain.

En parlant de nos fils, disons « mes garçons » « mes fils » et non « mes gamins ».

En parlant de nos filles, « ma fille » et non « mademoiselle ».

Ce mode d'appellation n'est permis qu'envers les domestiques. On dira : Servez le chocolat de mademoiselle; ou, si vous avez plusieurs filles : Servez le chocolat de mademoiselle Jeanne.

Un homme dit : « ma femme » ou « madame un tel »; ce n'est qu'aux domestiques qu'il dira « madame » tout court. Une

femme dit : « mon mari », elle ne dira jamais le nom de famille tout court, et « monsieur » est réservé pour les domestiques.

Ne demandons pas des nouvelles de « madame » mais bien de « madame un tel ».

Non plus : « Comment vont ces demoiselles? » mais : « Comment vont mesdemoiselles vos filles? Comment vont vos garçons, vos fils, messieurs vos fils? » selon le degré d'intimité.

On ne doit pas dire « monsieur, madame » à chaque instant dans la conversation ; nous devons aussi éviter de prononcer le nom de famille en parlant à la personne :

« Oui, madame D..... » ;

« Certainement, monsieur C..... »

Lorsqu'un homme en parlant à une femme lui rappelle qu'il l'a rencontrée en voyage ou en promenade il doit dire : « Lorsque j'ai eu l'honneur de vous rencontrer. »

Une dame dira : « Le plaisir de vous rencontrer. »

Entre deux femmes le mot plaisir remplace toujours celui d'honneur, à moins que la personne à laquelle on parle ne soit très âgée et d'une position très supérieure.

Ne nous avisons pas de dire : « Nous deux mon mari », mais : « Mon mari et moi. »

Ne disons pas : « J'ai eu l'avantage de voir telle personne », ni : « A l'avantage, au plaisir de vous revoir. »

A moins d'une très grande intimité, on ne doit pas désigner les personnes par leur prénom.

A plusieurs personnes réunies ne disons pas : « Comment vont vos santés? » Chacun a la sienne.

N'entamons pas une conversation sur nos affaires personnelles qui n'intéresseraient personne.

Pour « faire du genre », ne plaçons pas à tout propos des mots étrangers, encore moins des citations latines ou grecques.

La contradiction doit être évitée, car alors les conversations prennent un caractère d'acrimonie fort désagréable pour ceux qui écoutent.

Les liaisons dans les phrases doivent se faire, mais sans trop de préciosité.

L'imparfait du subjonctif, si régulier qu'il soit, est tout à fait démodé, presque hors d'usage, il faut l'éviter. Vous entendez-vous disant à un domestique : Il faudrait que vous *époussetassiez* le salon.

Nul ne doit demander des renseignements sur la fortune, la position des personnes avec lesquelles on se rencontre chez un ami commun; une interview à ce sujet est très déplacée.

On peut supprimer « monsieur » devant le nom d'un homme illustre, vivant ou mort. Les la peuvent se placer devant le nom des danseuses, des cantatrices : « la Krauss », « la Taglioni ». Les peut se placer devant les noms des grands seigneurs : « Les Montmorency ».

Parler d'âge est l'un des points que le savoir-vivre réprime le plus énergiquement.

Parler d'âge devant des vieillards, c'est leur faire souvenir qu'ils n'ont plus longtemps à vivre; devant une femme, c'est lui faire penser à son déclin. Les hommes éprouvent la même répugnance que les femmes à entendre parler d'âge et non toujours pour des raisons de coquetterie, mais parce que beaucoup d'emplois constituent à un certain âge une situation brillante et le contraire, à un autre.

Il faut éviter la plaisanterie, les moqueries.

Quand on démêle de mauvais motifs dans les éloges, presque toujours exagérés, prodigués à des personnes qui ne sont pas là, si le savoir-vivre défend qu'on les réfute, il permet du moins de laisser tomber à plat la conversation du méchant personnage.

On n'est pas forcé de dire du mal de son prochain ou des banalités; les sujets de conversations abondent : les arts, la littérature, la pièce en vogue, l'invention récente, sont des thèmes agréables à effleurer. Notez que je dis « effleurer » et non creuser à fond, ce qui deviendrait fastidieux.

On ne dit pas qu'on offre, qu'on souhaite, qu'on présente le bonjour. Bonjour, tout simplement, suffit.

Les pronons *elle*, *lui* ne se diront pas en parlant d'une personne présente ou absente. Présente, on dira : Madame m'a raconté cela; absente : Madame Denis m'a raconté cela.

Nous ne devons parler ni trop haut, ni trop bas.

En fait de toilette, ne donnons pas notre avis dogmatiquement, Mesdames; notre goût n'est peut-être pas le bon, chacun a le sien, et est libre de s'habiller à sa guise.

Faisons attention au sens des mots compagnie et société. Ainsi ne disons pas que nous avons rencontré « monsieur un tel » en société, mais bien en compagnie de; aller *en campagne*, pour aller à la campagne; sur, pour aigre; *rester à la ville*, pour demeurer à la ville; *mauvais genre*, pour mauvais goût; *partir en voyage*, pour partir faire un voyage; *ils ont voiture*, pour ils ont une voiture; *la marquise a ouvert ses salons*, pour reçoit.

On pourrait multiplier ces avis; mais ils sont contenus dans des ouvrages spéciaux et nous n'avons pas ici la prétention de donner des leçons.

La conversation, ainsi que le style, dépend de l'instruction et de l'éducation qu'on possède; mais elle ne vaut que par trois qualités reçues avec la vie, le cœur, l'esprit, le tact.

N'interrompons jamais une conversation et, qu'elle soit aussi ennuyeuse que possible, ayons l'air de l'écouter avec intérêt.

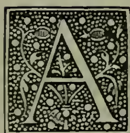
Ne retenons pas quelqu'un par la main en lui parlant.

Plaçons un mot à l'occasion, mais ne parlons pas trop vite; mieux vaut un mutisme presque complet que prononcer sans interruption des phrases plus ou moins banales.

Il faut garder et défendre ses opinions, si elles sont ou si on les croit raisonnables; sans acrimonie toutefois, car la discussion ne convainc jamais personne.

Si on nous démontre, clair comme le jour, que nous avons tort, ne nous obstinons pas et rendons-nous à l'évidence.

La bicyclette.



ses admirateurs et ses détracteurs.

Comme elle est fort en vogue et que je ne veux froisser personne, je m'abstiens de donner mon avis.

Le costume de bicycliste, aussi bien pour les hommes que pour les femmes qui pratiquent ce sport, doit être éloigné des excentricités fantaisistes.

Il y a deux genres de costumes, celui zouave avec la culotte bouffante et celui avec la petite jupe; je préfère ce dernier.

Les mollets nus, si ce n'est pour les très jeunes garçons, sont de mauvais goût.

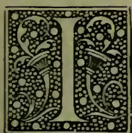
Certaines personnes montant en tandem voudraient savoir si la place de la femme est devant ou derrière.

Elle est tout indiquée derrière : lorsque la femme monte en croupe, n'est-ce pas la même chose?

On ne doit pas dire monter *en bicyclette*, mais bien monter *à bicyclette*.



Le duel.

L'est telles injures qu'on appelle sanglantes parce qu'en réalité elles demandent du sang; il y a des insultes que la justice humaine est impuissante à venger et il suffit au reste qu'on s'adresse d'abord à un tribunal pour que toute autre réparation puisse être refusée.

Oui, il peut s'agir de telle ou telle offense qui vraiment mérite qu'on risque sa vie pour la laver; et c'est là l'honneur, et nul ne doit reculer si on a tenté de le salir.

L'homme en réalité a inventé le duel pour en appeler à un jugement divin.

Aller sur le pré, c'est faire acte de gentilhomme, d'homme comme il faut, mais la gentilhommerie dans le duel n'existe que si tous les auteurs de ce drame sans fiction sont bien pénétrés du rôle qu'ils ont à remplir.

Il a toujours été reconnu, Dieu merci! que l'honneur est une chose sacrée, et, selon le gentilhomme de Châteauvillard depuis de si longues années bon juge en cette matière, chacun est exposé à cette dure nécessité de risquer sa vie pour venger une offense, une injure. C'est donc une affaire assez importante pour qu'elle soit d'avance réglée selon les formes voulues par la délicatesse et le droit.

Des exemples sans cesse renaissants ont prouvé la nécessité de l'établir d'une manière formelle, afin d'éviter des fautes pou-

vant compromettre l'existence d'un ami, des assassinats que l'on croit devoir passer sous silence pour ne pas donner aux familles le déshonneur d'une récrimination. Ce droit est la sauvegarde de tous ; s'il est enfreint, le sang d'une victime peut crier vengeance.

Nous renvoyons nos lecteurs que cela pourrait intéresser au *Nouveau Code du Duel* publié il y a peu d'années par le comte du Verger Saint-Thomas.

Il est utile de connaître ces règles du duel, car un grand nombre de personnes honorables allèguent leur inexpérience, quand leur influence morale pourrait être utile , soit pour arranger une affaire d'honneur, soit pour en rendre les conséquences moins désastreuses.

On doit pouvoir servir de témoin à son ami, puisque ni un père, ni un frère, ni un fils, ni même un parent au premier degré ne peut être témoin de son parent, ni contre son parent.

Il faut que l'on puisse intervenir utilement et selon les règles particulières qui se sont établies et perpétuées, car les témoins sont responsables de tous les faits relatifs au duel auquel ils ont assisté.

Résumons donc ces règles brièvement.

Le procès-verbal doit être aussi court que possible. Il ne doit contenir que la simple et unique relation des faits, sans appréciation ni discussion, ni épithète peu déférente pour aucune des parties.

Son style doit être bref, concis, très correct, de manière à éviter toute expression dont le sens pourrait être contesté ou bien donner lieu à équivoque.

Ceci établi, cette pièce se divise en deux parties.

Première partie. — 1° Indiquer l'année, le mois, le jour, l'heure, le lieu de la réunion des soussignés réunis pour examiner le différend ou la querelle entre MM. tel et tel.

2° Les motifs de la querelle ayant été constatés et les faits

reconnus exacts d'un commun accord et comme suit. (Indiquer les motifs et les faits.)

3° Après une discussion tendant à proposer ces arrangements satisfaisants et honorables pour les deux parties, tout arrangement ayant été reconnu impossible (ou bien rejeté par)....

4° Les soussignés ont reconnu la rencontre inévitable et les conditions en ont été établies comme suit :

(Indiquer les conditions, le jour, l'heure, le lieu du rendez-vous.)

Les conditions ci-dessus mentionnées ont été soumises aux parties et ratifiées et acceptées par elles, avec promesse de s'y conformer suivant les lois de l'honneur.

En foi de quoi, etc.....

(Indiquer le lieu, le jour, le mois, l'heure, l'année.)

Signature des témoins.

Les témoins de M. M***	Les témoins de M. N***
A.	C.
B.	D.

Deuxième partie. — La rencontre déterminée par la première partie du présent procès-verbal a eu lieu au jour, à l'heure, au lieu indiqués.

Après 10 minutes de combat, M. M*** ayant reçu une blessure.... (Indiquer la nature et l'importance de la blessure.)

Les témoins soussignés ont déclaré l'honneur satisfait.

(Indiquer si les adversaires se sont réconciliés.)

En foi de quoi, etc.

(Indiquer le lieu, l'heure, le jour, le mois, l'année.)

Signature des témoins.

Les témoins de M. M***	Les témoins de M. N***
A.	C.
B.	D.

Observations. — Dans la réunion des témoins, si les témoins d'un champion déclarent qu'ils refusent en vertu d'une question préalable (indiquer les motifs), les témoins en dressent procès-verbal et, bien entendu, le procès-verbal n'est alors composé que d'une seule partie.

Si les témoins jugent à propos de suspendre la séance pour prendre de nouvelles informations, ils doivent l'indiquer, ou désigner l'heure de l'interruption et ensuite l'heure de la reprise, et pour le reste suivant le parag. 2.

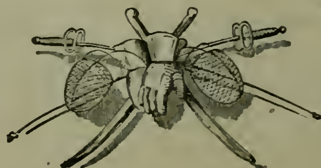
Si les témoins tombent d'accord sur un projet d'arrangement, ils l'indiquent au parag. 3 en en détaillant les conditions et en faisant connaître s'il est accepté ou refusé par les parties ou par l'une d'elles.

Si après quelque temps les témoins jugent convenable de faire reposer les champions, ils doivent le mentionner en déterminant le temps du repos accordé.

S'ils jugent à propos de faire terminer le combat, les champions s'étant battus bravement, l'indiquer. En cas de refus de la part de l'un des champions, ou de la part de tous les deux, le mentionner.

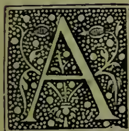
Si la blessure reçue n'est pas assez sérieuse, suivant la gravité de l'affaire ou les conditions établies, les témoins doivent le déclarer et motiver ainsi la continution du combat.

Si pendant le combat les témoins remarquent quelque irrégularité, violation des règles du duel ou des conditions établies, ils doivent faire cesser le combat et dresser procès-verbal suivant les prescriptions du chapitre IV.



Au delà de la vie.

Les coutumes du deuil.

USSITOT le décès, on doit fermer les yeux du mort, étendre ses membres avant le refroidissement.

La loi défend de déranger le corps.

On fait la toilette du défunt, on le change de linge, on l'enveloppe dans le drap qui lui servira de linceul, en ayant soin de laisser le visage découvert; on allonge les membres avant que la rigidité cadavérique ne s'y oppose.

Les catholiques mettent un crucifix sur la poitrine du défunt, plus une branche de buis; sur une petite table recouverte d'une serviette blanche, on pose un crucifix et deux bougies allumées; puis de l'eau bénite dans une soucoupe avec un rameau de buis, afin que les personnes qui viennent visiter le mort puissent jeter sur lui l'eau sainte.

On doit veiller le mort nuit et jour; un fauteuil est placé auprès du lit pour le veilleur; souvent, on charge de ce soin deux religieuses.

On doit éteindre le feu, quelle que soit la saison; certains médecins s'opposent à cela, craignant que l'intensité du froid n'empêche un retour à la vie.

La toilette du défunt est toujours faite soigneusement, de tous temps on a paré les morts, et les fleurs ont toujours joué un grand rôle dans les cérémonies funèbres.

Les bouquets, les couronnes se mettent sur le lit, jamais dans des vases.

Il est utile de dire que le parfum des fleurs hâte la décomposition du corps.

Chez les Romains et chez les Grecs, les pavots, emblèmes du sommeil, couronnaient les morts; les vierges avaient des guirlandes de roses sauvages mêlées à leur chevelure éparse.

Les parents et les amis font en général une visite au mort, voulant revoir une dernière fois celui qui va disparaître pour jamais.

Le savoir-vivre veut qu'on envoie des gerbes de fleurs, des couronnes funéraires, seul présent qu'on puisse faire. Si on ne veut pas de fleurs naturelles qui durent trop peu, qu'on prenne des fleurs artificielles bien fines.

On doit aller à la mairie de son arrondissement faire la déclaration du décès.

Le médecin de l'état civil vient faire la visite; cette visite ne peut avoir lieu avant que six heures se soient écoulées depuis le décès; elle doit être faite dans les vingt-quatre heures, à moins qu'on ne réclame la mise en bière d'urgence, auquel cas le médecin vient de suite, et on en réfère au commissaire de police.

L'on doit présenter au médecin les ordonnances et lui donner tous les renseignements qu'il demande; si la mort est naturelle et qu'il juge que rien n'empêche de procéder à l'inhumation, il en prévient la famille.

Dans le cas où le médecin remarquerait quelque chose d'anormal, il doit faire un rapport au commissaire de police.

Depuis peu, dans les cas de mort causés par des maladies infectieuses, le médecin doit signaler ces maladies, sous peine d'amende.

Après la visite du médecin de l'état civil, un parent ou un ami doit retourner à la mairie avec deux témoins patentés pour faire dresser l'acte de décès.

Il faut déclarer les nom, prénoms, âge, profession et domicile du défunt et les nom, prénoms, âge, profession du conjoint, fût-il également défunt.

Pour le service funèbre, mieux vaut selon nous s'adresser à une de ces maisons spéciales qui, moyennant un prix fixé d'avance, s'occupent de tout et vous débarrassent des soucis matériels si pénibles en ces tristes moments; on vous envoie les lettres timbrées, vous n'avez plus qu'à mettre les adresses.

Disons à ce propos qu'un livre d'adresses devrait toujours exister dans chaque famille; on le trouve fort utile dans les circonstances tristes ou gaies.

On doit envoyer des lettres de faire part à tous ses amis et connaissances, ainsi qu'aux fournisseurs.

Si le défunt appartenait à l'armée, ou s'il a quelques titres aux honneurs militaires, on prévient l'état-major de la place, en indiquant l'heure des funérailles; des soldats rendent au mort lesdits honneurs.

Les décorations du défunt sont posées sur la bière; de même cordons, épée, épaulettes, armes; toque, rochet et étole, si le mort est membre du clergé.

On éloigne les enfants des maisons mortuaires, où l'usage exige qu'on parle très bas.

Si on veut transporter le corps soit dans un autre cimetière que celui de l'arrondissement, soit dans une autre ville, on doit demander la permission au maire, lequel la demande au préfet.

Les amis se réunissent à la maison mortuaire sitôt le corps exposé. Dans ces tristes circonstances, les paroles sont inutiles et les phrases banales doivent être soigneusement évitées; elles agacent et irritent le chagrin.

Une simple poignée de main, un mot ami, un baiser, selon le degré d'intimité, sont les seules manifestations qu'on doive se permettre pour montrer qu'on s'associe à la douleur des parents.

Les femmes ne sont pas forcées d'aller à la maison mortuaire; elles peuvent se rendre directement à l'église.

On met un registre chez la concierge, à Paris, et dans une pièce en bas, en province; chaque assistant vient signer.

Tous les parents du mort doivent être en grand deuil.

On expose le corps sous la porte et les domestiques en deuil, avec nœuds de crêpe, sont rangés autour du cercueil avec des religieuses, ou une garde.

Les bouquets tout blancs sont réservés aux enfants et aux jeunes filles.

On ferme les volets de la pièce où on reçoit les invités.

Lorsque le maître des cérémonies annonce le départ, on se met en route; ce sont les proches parents du défunt qui viennent après le corbillard.

La tenue officielle était autrefois l'habit noir et la cravate blanche ou la redingote; maintenant, pourvu qu'on soit en deuil, il n'y a plus de règle stricte.

Les invités hommes viennent après les parents; ceux-ci doivent tenir le chapeau à la main : en cas de grand froid ou d'excessive chaleur, ils peuvent fort bien se couvrir, sitôt les premiers pas faits; cependant, lorsque le corps est descendu du corbillard, tout le monde se découvre.

Les femmes viennent après les hommes.

Si un domestique a à porter sur un coussin les insignes du mort, il marche avant les parents, immédiatement après le maître des cérémonies.

Si le défunt est officier, son cheval, couvert d'une housse noire, est tenu en main; la voiture du mort suit également, lanternes allumées et crêpées.

L'usage veut maintenant que les femme, filles, mère du défunt assistent à l'enterrement; je trouve cela cruel, car, sous prétexte de rendre les derniers devoirs, on impose une vraie torture à une poignante douleur.

Les hommes vont bien jusqu'au bout, objectera-t-on : soit, mais ils sont moins nerveux, plus capables de résister au chagrin.

Enfin, je voudrais qu'on revînt à la coutume ancienne qui faisait rester les veuves, les mères, les filles au logis avec quelques amies dévouées.

A l'église, les hommes se placent du côté droit, les femmes du côté gauche; dans le cas où il y aurait trop d'hommes, les femmes devraient abandonner la nef et se réfugier dans les bas côtés.

Le cérémonial des funérailles varie suivant les climats, les coutumes.

Dans certains pays, le mort est porté à visage découvert; dans d'autres, il est placé sur une civière. En Bretagne, un peu partout, il y a des coutumes locales fort curieuses.

Chez les Indiens, on met un petit vase rempli d'eau et un petit sac de grains auprès du mort.

Parler pendant un enterrement, se retourner est souverainement inconvenant.

On ne peut exiger des simples assistants qu'ils soient vêtus de deuil, mais une femme qui assisterait à des obsèques avec plumes roses au chapeau, ou un homme avec pardessus mastic, manquerait totalement de savoir-vivre.

Lorsqu'on va faire l'aspersion d'eau sainte sur le catafalque, on offre le goupillon avec un léger salut de la tête à la personne qui vient immédiatement après vous; celle-ci remercie de même, aucune parole ne doit être échangée.

A Paris, la cérémonie religieuse terminée, les parents qui mènent le deuil (je parle des hommes bien entendu) se mettent au bas de l'église; là les invités, qu'ils aillent au cimetière ou non, viennent leur serrer la main.

La même cérémonie se renouvelle au cimetière, après la mise en terre.

Si le défunt ou la défunte n'a pas de parents proches, c'est un ami qui mène la cérémonie et qui reçoit les salutations des invités.

Lorsqu'il y a des voitures de deuil pour aller au cimetière, les femmes montent dedans; les hommes suivent à pied.

Lorsqu'il y a les cordons du poêle à tenir, on choisit les quatre personnages les plus importants de l'assistance pour cela.

Avant, à Paris, dans la classe ouvrière, on faisait porter les cordons du poêle ou les coins du drap par de petits garçons gantés de blanc, ou par de petites filles, avec robe et voile blancs.

Cette poétique coutume s'est conservée dans certaines villes du Nord.

Si le chef de l'État a envoyé un représentant, celui-ci passe dans le cortège avant la famille; de même sa voiture suit immédiatement celle du mort.

Les députations précèdent aussi les parents.

On n'est pas tenu d'aller jusqu'au cimetière; les parents et les amis intimes y sont seuls forcés.

Il faut l'autorisation de la famille pour pouvoir prononcer un discours au cimetière.

Ce discours ne doit pas être trop long.

Aucun applaudissement ne peut l'accueillir; on doit observer un grand recueillement.

On peut faire reconduire les assistants par les voitures de deuil; dans ce cas, les personnes ainsi reconduites donnent un pourboire au cocher.

Chez les protestants, la cérémonie funèbre a lieu à domicile, dans la chambre où le défunt est exposé.

Il y a beaucoup de lumières et des fleurs seulement sur le cercueil.

Certaines sectes protestantes interdisent les fleurs, même pour les jeunes filles.

Arrivé au cimetière, le pasteur prononce un discours.

Chez les Israélites, il existe une société pour les inhumations. On prévient la société, qui envoie des gardes pour veiller le mort; on le lave, selon les prescriptions de la loi judaïque.

Le jour de l'enterrement, le rabbin vient avec des enfants de

chœur prendre le défunt pour le conduire au cimetière; là, il dit des prières et fait un discours.

Il est dit des prières pendant huit jours et les proches parents mâles du défunt y assistent.

Pendant tout le cours de la cérémonie, les assistants gardent le chapeau sur la tête.

Lorsqu'on emmène un corps pour l'inhumer dans un autre pays, il est d'usage que la famille fasse célébrer un nouveau service funèbre et qu'elle y assiste.

Pendant le temps qu'un mort est dans une maison, les repas sont des plus sommaires; la table n'est pas dressée comme de coutume.

Les religieuses ou les gardiens du corps doivent manger à part.

Chez les Israélites, l'usage veut qu'après la mort d'un proche les hommes soient un mois sans se raser.

Le mot deuil signifie douleur.

En effet, ces crêpes noirs, signes extérieurs de la douleur, sont d'une tristesse lugubre, et lorsque dans la rue on rencontre une femme long voilée, la pensée s'attriste au souvenir des deuils d'êtres chers, enlevés par la « noire voleuse ».

Les deuils maintenant sont bien moins rigoureux qu'auparavant.

Ainsi le châle noir en pointe qui était obligatoire pendant un an pour la veuve, n'est plus porté que six semaines, et pour les autres deuils on ne l'arbore plus que le jour de la cérémonie funèbre. Il est remplacé par des manteaux longs, de formes diverses, garnis de crêpe anglais.

Je parle pour Paris et les grandes villes; dans certains pays, il est d'anciens usages toujours en vigueur.

Le deuil avait autrefois des longueurs exagérées; ce n'est que sous le Régent et par ordre de la duchesse de Berry qu'il fut réduit de moitié.

Dans l'ancien temps, on portait un deuil de père à la mort du fils aîné.

Pour les tout petits enfants, le deuil se porte en blanc avec ceinture noire.

Les collégiens portent un crêpe au bras gauche.

Les ecclésiastiques portent un crêpe au chapeau, mais ils y adjoignent souvent le crêpe au bras gauche, comme les officiers qui, en outre, portent un nœud de crêpe à la garde de leur épée.

A ce propos, disons que le seul crêpe à l'épée est porté pour un deuil public.

Dans les grandes maisons, les domestiques portent le deuil aussi longtemps que les maîtres; dans les petites maisons, où il n'y a qu'une bonne, on se contente de lui interdire les couleurs criardes, voyantes.

Toute personne faisant partie d'un cortège de noce doit laisser le grand deuil pour ce jour.

Mieux vaut pourtant s'abstenir d'y paraître, à moins qu'une proche parenté ne vous y oblige.

Lorsqu'un deuil atteint les futurs époux quelques jours avant le mariage et qu'on ne peut reculer la cérémonie, on la célèbre sans éclat; pas de fleurs, pas de lumières, sauf les douze cierges réglementaires allumés; il n'y a pas de garçon d'honneur, ni de demoiselle d'honneur; les orgues sont muettes et la messe dite à une heure matinale.

L'usage veut que le veuf ou la veuve qui se remarient avant l'expiration du deuil quittent ce deuil le jour du mariage et le reprennent dès le lendemain. Ce cas est extrêmement rare.

Cette coutume n'est heureusement pas suivie, car l'homme peut se remarier un mois après la mort de sa femme et la femme dix mois après la mort de son mari.

On voit des hommes avec des pardessus mastic porter une large bande de drap noir au bras gauche, en signe de deuil; c'est peu distingué.

Quelques familles catholiques, s'autorisant de ce que l'Église ne célèbre qu'une messe d'ange pour les enfants décédés avant sept ans, ne portent pas le deuil avant cet âge.

L'on ne prend pas le deuil d'un enfant mort quelques jours après sa naissance et l'on peut se dispenser d'envoyer des lettres de faire part.

Le savoir-vivre voudrait que les artistes ne parussent pas en public pendant les quinze premiers jours de grand deuil.

Cet usage est difficile à observer.

Le deuil de veuve devrait, d'après les codes du savoir-vivre, durer deux années pleines, mais on ne le porte généralement que dix-huit mois : six mois de grand deuil, six mois de deuil en soie noire et six mois de demi-deuil.

On peut même ne le porter qu'un an et six semaines.

A Paris, les solitaires aux oreilles se reportent au bout de six semaines, sous prétexte que le diamant est deuil.

Il y a des villes du Midi où la veuve est forcée de porter de l'indienne noire, rayée blanc, pendant six semaines; elle prend ensuite la robe de laine noire.

Voici ce qui se porte d'ordinaire pour les six premiers mois :

Robe de laine unie (le cachemire de préférence) ou garnie de larges biais de crêpe; le châle noir, *mis en pointe* pendant six semaines; après, long manteau garni de crêpe anglais; chapeau de crêpe anglais avec long voile, également en crêpe anglais, tombant sur le visage, pendant six semaines; ensuite, on porte le voile rejeté en arrière et une voilette en tulle noir uni, avec bordure de crêpe anglais; gants de soie ou de laine, bas de fil ou de laine noire, au bout de trois mois; gants de Suède noirs; bijoux de bois durci.

On porte maintenant de petits dépassants blancs sous le chapeau.

En Angleterre, le deuil est porté avec un chapeau de crêpe et des roses *rouges*.

Il fut un temps où le deuil était porté en blanc, dans notre pays.

En Chine, le deuil se porte en jaune et les avis mortuaires sont écrits sur papier jaune.

Le deuil de veuf se porte un an; on le prolonge un peu.

Revenons au deuil de veuve.

Au bout de six mois, la grenadine, la gaze, les étoffes légères font leur apparition; on peut sortir avec un petit manteau; le voile est plus court.

Je lis, avec stupéfaction, dans un traité de savoir-vivre, qu'on peut porter ses diamants pendant le deuil si on a soin de les recouvrir de crêpe, les boucles d'oreilles exceptées.

Les bottines et les souliers en chevreau glacé, les gants en chevreau glacé, pareillement, ou en soie noire, les broderies de jais.

Ensuite vient l'ère du blanc et noir, puis, graduellement, le gris, le mauve, le lilas, le violet, les dentelles blanches.

Eviter d'arborer du rouge ou du rose immédiatement en sortant du deuil.

Une femme qui a perdu son mari fait abandonner la livrée à son cocher pendant toute la durée du deuil. Il doit être vêtu de noir, avec cocarde de crêpe au chapeau.

Les cartes de visite sont liserées de noir. On ne met pas dessus : Madame veuve H...., ou : Madame Vve L....; on ne prend le titre de veuve que dans les actes notariés. On n'écrit pas à la veuve en lui donnant ce titre.

De même en la présentant, on ne dira pas : Madame veuve une telle.

Lorsqu'on parlera d'elle, on dira : Madame X., qui est devenue veuve; ou, mieux : qui a perdu son mari.

Le grand genre veut qu'on dise pour une femme veuve titrée, qui a un fils : Madame la baronne douairière de.....

Les époux, même séparés judiciairement, doivent porter les deuils qui les atteignent réciproquement.

A plus forte raison pour les ménages unis; on porte le deuil de ses beaux-parents aussi rigoureusement que des siens propres.

Les parents ne sont pas astreints à porter le deuil de leurs enfants et petits-enfants, mais nul ne s'en dispense, car, pour

n'être pas obligatoire, c'est le deuil le plus cruel et je ne sache pas que mère ayant perdu son fils reporte de sitôt les couleurs gaies.

Les oncles et tantes peuvent se dispenser de porter le deuil de leurs neveux et nièces; hors Paris, cela ne peut guère se faire..

Le deuil de grand-père et grand'mère : six mois.

Frère et sœur : six mois.

Beau-frère et belle-sœur : six mois.

Oncle et tante : trois mois.

Cousin germain : six semaines (ne se porte généralement pas).

On signale dans les traités de deuil ceux de tuteur, de parrain, de marraine, comme devant durer trois mois, mais je n'en ai jamais vu porter, pas plus que ceux de cousin issu de germain, qu'on porte à trois semaines, et celui d'oncle à la mode de Bretagne, qu'on cote onze jours.

Un parent qu'on n'a pas mentionné dans une lettre de faire part de décès, peut ne pas porter le deuil; mais cette petite vengeance est mesquine.

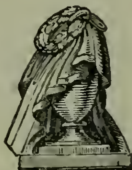
Ceux qui héritent d'une somme importante venant d'un étranger feraient bien de prendre le deuil. A propos des enterrements, j'ai omis de dire que, une dizaine de jours après, des cartes, mentionnant les proches parents du défunt, devaient être envoyées à ceux qui ont assisté aux obsèques. Voici comment ces cartes se libellent :

Monsieur Gérout
Madame Simon, née Gérout
Mesdemoiselles Blanche et Suzanne Gérout

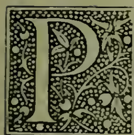
Les deuils d'amis ne se portent pas et pourtant souvent ils vous sont plus pénibles que ceux de parents indifférents.

Pendant la première moitié du deuil, on se prive de tous

plaisirs, de toutes distractions; on peut, après, reprendre sa vie ordinaire en graduant intelligemment les nuances; ainsi on peut fort bien se faire voir au Théâtre-Français et il serait de mauvais goût d'être aperçu dans un théâtre de genre léger.



Les lettres de décès.



OUR les lettres de mort il y a deux genres, comme pour celles de mariage; d'abord les lettres d'invitation à la cérémonie mortuaire, puis les simples lettres de faire part, pour les personnes habitant très loin et qu'on n'envoie qu'une quinzaine de jours après le décès.

Le savoir-vivre voudrait qu'on n'énumérât pas les titres des parents faisant part, mais on ne les omet jamais, et « chevalier de la Légion d'honneur » figure toujours en bonne place.

Par exemple, aller chercher les très lointaines alliances qui peuvent vous faire honneur est condamnable.

Pour le défunt, tous ses titres, toutes ses qualités doivent être énumérés.

Les amis intimes doivent être avisés verbalement ou par lettre de la mort de la personne.

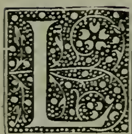
Dans les lettres de faire part, les femmes figurent et les parents énoncent tous leurs titres.

On répond à cette lettre par une carte de visite ou par une courte lettre.

Lorsqu'on ne peut assister à un enterrement, on doit envoyer sa carte avec quelques mots mentionnant l'empêchement.

Les lettres de décès s'adressent sous bande ou seulement pliées.

Les visites de condoléance.

ES visites de condoléance devraient se faire dans les quinze jours qui suivent l'enterrement et non dans les six semaines, ainsi que l'indiquent certains traités de savoir-vivre.

Je trouve qu'on ne peut marquer trop d'empressement envers ceux qui sont dans le chagrin et les amis intimes ne devraient pas connaître les limites de temps.

Si on vous dit que l'on n'est pas visible, il serait de mauvais goût d'insister.

S'habiller en tenue de gala pour faire une visite de condoléance n'est pas possible.

On doit avoir une tenue grave.

Les enfants ne doivent jamais être emmenés dans ces sortes de visites.

Il faut rester peu de temps et ne jamais parler du défunt le premier, mais on doit écouter tout ce qui nous en est dit avec grande attention.

Les visites sont épineuses à rendre, il ne faut pas trop insister sur la perte éprouvée, et ne pas la passer sous silence; ne pas entamer de conversations légères avec les personnes qui peuvent se trouver là.

Les personnes en deuil ne rendent les visites que six semaines après. Dans le Nord, on avait coutume d'envoyer des images de

deuil avec les nom, prénoms, âge, qualités du défunt et des versets de la Bible; je ne sais si cette coutume existe encore.

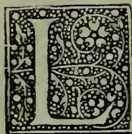
Lorsque vous habitez la campagne et que des personnes se sont dérangées pour venir de loin rendre les derniers devoirs à votre parent, vous ne pouvez les renvoyer à jeun, mais tout luxe, tout superflu, toute bonne chère doivent être bannis de ces tristes repas, qui ne se prolongent jamais.

Le vin ordinaire y est seul servi.

Les proches parents n'y assistent pas : c'est un ami ou un parent éloigné qui doit présider.



Les fleurs.

es fleurs que nous offrons aux êtres aimés que nous avons perdus, les divines filles de la terre, ces fées odorantes, ont pris droit de cité chez nous; on en trouve dans tous les logis, depuis le modeste bouquet de violettes d'une Jenny l'ouvrière jusqu'à la superbe orchidée d'une duchesse. Des plantes bien solides, sont les *aspidistras*; presque sans soins, arrosées par-ci par-là d'un peu d'eau, elles peuvent vivre durant plusieurs années, et si elles ne sont pas très jolies, elles donnent toujours de la verdure.

Le caoutchouc, vilain selon moi, n'est plus en vogue.

Les araucarias tiennent le record de l'élégance; aussi on les enrubanne comme des conscrits.

Rien de plus joli que cette délicate verdure où on enlace des rubans : rubans de satin jaune et rouge, couleurs espagnoles, dont les tons chauds relèvent la teinte du feuillage; on fait passer les rubans en mirliton et, à la base et au sommet, on forme deux nœuds à pans.

Les teintes pompadour, ciel et rose, le mauve, le crevette, le vert-nil sont des couleurs à prendre; le grenat blanc, le bleu marine ne sont pas si charmants.

Il est tant de variétés de fleurs et de plantes qu'on ne saurait les énumérer.

Les fougères encadrent joliment le pied des palmiers et les palmiers eux-mêmes sont ravissants posés derrière une statue

de marbre ou de terre cuite; leurs larges feuilles en éventail font ressortir à merveille une œuvre d'art et le plus modeste bronze acquiert du relief par le voisinage d'une plante.

Les palmiers phénix font très bien dans les encoignures.

Les camélias garnissent les grandes vasques de Chine.

Les bruyères remplissent les jardinières basses.

La mode n'est plus de faire pousser les oignons de jacinthes ou de tulipes ; je le regrette, car c'était un vrai plaisir de suivre, jour par jour, l'éclosion de cette première fleur au parfum si doux et si pénétrant à la fois.

Les toutes petites plantes grasses remplissent les toutes petites jardinières, japoneries, vieux sèvres, cristal, semées çà et là dans un salon.

Lorsqu'on vous offre un bouquet, votre premier soin doit être de le « délacer », c'est-à-dire de le débarrasser de la ficelle, des brins qui le serrent et le gênent, puis vous *cassez* les tiges.

Notez que je dis *casser* et non couper ; en coupant, la section, très nette, se cicatrice et empêche la fraîcheur de l'eau de revivifier les fleurs, tandis qu'en cassant, l'effet se produit.

Les bouquets ronds ne se font plus guère; ce sont maintenant des gerbes lâches, souples et flexibles, où il entre moins de fleurs et qui sont bien plus parantes et jolies.

Pourquoi laisser au salon, au boudoir le bouquet de fleurs? Placez-le donc sur la table, au déjeuner, au dîner, tout le monde en aura la joie.

La matière du vase importe peu, qu'il soit en grès vulgaire, en cristal de roche, en émail cloisonné, pourvu que la forme en soit élégante.

Je respecte tellement les fleurs, je les aime si fort, qu'il m'arrive de les caresser d'un effleurement discret, aussi bien la rose de Noël douce et rosée que la giroflée de muraille, ce lilas du pauvre.

Pour les petits bouquets, il est des vases à cinq places qui forment un gentil milieu de table.

Rien de joli comme une branche de lilas blanc avec un feuillage d'un vert tendre, dans un cornet de cristal rose.

Les anémones doubles déployant et reployant leurs corolles, semblables à des collerettes finement plissées, sont des fleurs bien économiques, eu égard à leur durée : un bouquet peut, avec quelques soins, exister huit jours; c'est long, pour une vie de fleur.

Le houx, aux rouges baies, scintillantes comme des perles de corail d'un collier d'Italienne, avec son feuillage piquant, ayant l'air d'être verni, fait de jolies corbeilles et dure longtemps; on ne le met pas dans l'eau, on le pique dans du sable humide.

Le *gui*, si en vogue depuis quelques années, est appelé porte-bonheur par les petits marchands qui le crient dans les rues : est-ce parce qu'il nous vient des druides?

Quoi qu'il en soit, ses baies, d'un blanc cireux, sont admirées et la branche de gui, coutume anglaise, se suspend, en compagnie de la branche de houx, au lustre du salon, vers le temps de Noël.

Pour les dîners de Noël, les réveillons, on voile discrètement la lumière de la suspension par des entrelacements de gui et de houx ; l'effet est fort joli.

Lorsqu'on a un arbre de Noël à faire et qu'on n'y veut suspendre que des présents légers tels que : éventails, dentelles, bijoux, fleurs, une forte branche de houx peut très bien remplacer le sapin légendaire.

Des fleurs ravissantes sont les chrysanthèmes, avec leurs teintes irréelles et leurs échevèlements fantastiques ; en sachant marier les nuances, on obtient des effets imprévus, d'une richesse de coloris inouïe.

Pour les très grosses plantes, on a des vasques en porcelaine du Japon ou des bacs en chêne, cerclés de nickel.

On peut, pour les grandes gerbes de fleurs coupées, se servir des lotus japonais, qu'on emploie comme porte-parapluie; les tiges y sont à l'aise et trempent largement.

Les fleurs des champs sont en vogue et le bleuet fleurit plus d'une boutonnière d'élégant.

Pour les fleurs à la boutonnière que les hommes ont coutume de mettre à leur revers d'habit, il existe de petits tubes, qu'on remplit d'eau; la tige de la fleur y trempe et se tient ainsi fraîche toute une soirée.

Les fleurs, pour boutonnière du soir, sont toujours le camélia et le gardénia.

Si une femme a un bouquet à mettre au corsage, elle doit le placer au côté gauche de la ceinture, ou à l'encolure de la robe, au côté gauche du cou et non au milieu de la poitrine.

Les bouquets de fleurs qu'on trouve à sa place dans certains dîners doivent avoir les tiges enveloppées de papier d'argent.

Pour un dîner de noce, une légère guirlande de fleurs d'oranger courant sur la nappe est fort joli.

La mode des tables entièrement recouvertes de fleurs se répand un peu partout; à la campagne, il est si aisé et si peu coûteux de le faire qu'on aurait tort de ne pas suivre cette jolie et poétique innovation.

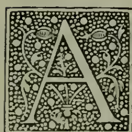
Pour un dîner de première communion, les fleurs qui ornent la table doivent être blanches.

La décoration florale pour un évêque doit être violette, à l'exclusion des pensées qui sont fleurs de deuil.

Pour un cardinal, les fleurs rouges.



Conseils pratiques.
Instruction des enfants et des jeunes gens.



AYANT énuméré simplement nos coutumes françaises, nous croyons utile de consigner ici les principaux renseignements relatifs à l'instruction et des jeunes gens et des enfants.

Grave question pour laquelle toutes les réflexions sont nécessaires, mais les conseils inutiles, parce que tout dépend de la situation qu'on occupe et des ressources que l'on a.

Nous nous contenterons donc d'une simple liste des établissements où s'instruit et se forme notre jeunesse.

Instruction primaire. — Instruction secondaire. — Instruction supérieure.

Instruction primaire. — Le père, tuteur ou personne ayant garde de l'enfant doit, quinze jours avant la rentrée des classes, faire savoir au maire s'il fait donner l'instruction dans une école publique ou privée. — Dans ce dernier cas, il faut indiquer l'école choisie.

Si l'on envoie l'enfant à l'école, voici où l'enseignement primaire public se donne :

1° **Dans les écoles maternelles et les classes enfantines.** — Dans les écoles maternelles, les enfants sont reçus de deux à six ans. — L'enfant est reçu sur la présentation d'un billet d'admission signé par le maire, et un certificat du médecin légalisé constatant qu'il n'a pas de maladie contagieuse et est vacciné. — Dans les classes enfantines, l'enfant est reçu de 4 à 7 ans.

2° **Écoles primaires élémentaires.** — Cette instruction comprend :

L'enseignement moral et civique;

Lecture, écriture;

Langue française;

Calcul;

Histoire et géographie;

Leçons de choses;

Éléments du dessin et du chant.

Pour les filles : Travaux à l'aiguille.

Pour les garçons : Exercices militaires.

Cette instruction est obligatoire pour tout Français et gratuite. Pour faire inscrire l'enfant dans une école, en faire la demande au maire sur papier timbré à 60 cent. — L'enfant y reste jusqu'à treize ans au plus, pour passer son certificat d'études primaires élémentaires. — Les épreuves sont les suivantes :

Pour l'écrit :

1° Une dictée d'orthographe (15 lignes au plus);

2° Deux questions d'arithmétique;

3° Une rédaction française du genre simple.

N. B. — Les épreuves écrites sont éliminatoires.

Pour l'oral :

1° Lecture française expliquée;

2° Questions d'histoire et de géographie.

Pour être reçu, il faut obtenir au moins un total de 30 points pour les garçons, de 35 pour les filles.

Il existe enfin des écoles primaires supérieures qui comportent deux années d'études. Il faut pour y être inscrit justifier du certificat d'études primaires. (Voir pour plus de renseignements le programme des écoles primaires supérieures.) Le prix de la pension varie de 400 à 500 francs; celui de la demi-pension, de 250 à 300 francs.

Enseignement secondaire. — Peut être donné de deux façons, en suivant soit l'enseignement classique, soit l'enseignement moderne.

Enseignement classique. — Se donne dans les lycées ou collèges à partir de la sixième. L'élève suit la division de grammaire jusqu'en troisième, puis la division supérieure jusqu'en rhétorique; arrivé à la fin de cette classe, il doit passer la première partie du baccalauréat, dont voici le programme :

		Minimum à obtenir.
Écrit. —	Discours français	10 points
—	Version latine	10 —
Oral. —	Français : explication des principaux auteurs, Racine, Corneille, etc.	10 —
—	Latin : traduction et explication à livre ouvert d'un texte	10 —
—	Grec : traduction et explication à livre ouvert d'un texte	10 —
—	Histoire : de 1610 à 1789 et géographie de la France	10 —
—	Allemand : traduction d'un texte et conversation	20 —
—	Mathématiques, arithmétique, géométrie, algèbre (jusqu'aux équations du 2e degré), cosmographie	10 —
	Total	90 points.

Après ce premier examen passé, l'élève doit choisir entre trois voies, soit la philosophie, soit les mathématiques, soit les sciences naturelles.

Philosophie.

		Minimum à obtenir.
Écrit. —	Dissertation française	20 points
Oral. —	Explication d'auteurs philosophiques français, grecs ou latins et interrogations	10 —
—	Histoire : De 1789 jusqu'au 1er juillet précédant l'année de l'examen.	10 —
—	Sciences naturelles, physiques et chimiques	20 —
	Total	60 points.

Mathématiques.

Écrit. —	Problèmes de mathématiques, question de cours. — Problème de physique	20 —
Oral. —	Philosophie	10 —
—	Histoire : comme pour la philosophie	10 —
—	Mathématiques	10 —
—	Physique et chimie	20 —
	Total	70 points.

Sciences naturelles.

Pour suivre ces études il faut aller à la Faculté des sciences. Voici le programme : physique, chimie, botanique, zoologie, travaux pratiques sur toutes ces matières.

Les formalités à remplir pour l'inscription sont les suivantes : Présenter sur papier timbré à 60 cent. la demande légalisée par le maire d'être inscrit, avec l'autorisation des parents si le candidat est mineur et avec un extrait de l'acte de naissance. — Pour la 2e partie, y ajouter le certificat d'admission à la 1re partie. Et payer les droits suivants :

Pour la première partie :

Droits d'examen.	30 francs
Certificat.	10 —
Total.	40 francs.

Pour la deuxième partie :

Droit d'examen.	30 francs
Diplôme.	50 —
Total.	80 francs.

Enseignement moderne. — Tend à se répandre de plus en plus, mais n'ouvre que peu de carrières. Les matières sont les suivantes : français, mathématiques, physique et chimie, sciences naturelles, langue anglaise, langue allemande, philosophie, littérature, études sur les auteurs grecs et latins. Les examens se passent à la fin de la seconde et de la première moderne. — On trouve l'enseignement moderne à Saint-Louis, à Voltaire, à Montaigne, à Michelet.

Écoles du Gouvernement.

St-Cyr.

École militaire spéciale de St-Cyr, située à St-Cyr-l'École (Seine-et-Oise).

Cette école est destinée à fournir des officiers pour l'armée de terre. Jadis l'on pouvait, après ses deux années passées à St-Cyr

et une année de service comme officier, donner sa démission, mais il est aujourd'hui fortement question d'imposer aux élèves de contracter un engagement de dix ans.

Pour être admis à prendre part au concours d'entrée, il faut :

Avoir de dix-sept à vingt et un ans;

Être apte au service;

Enfin posséder un baccalauréat.

Il est nécessaire de se faire inscrire avant le 15 avril à la préfecture du département où l'on étudie ; les épreuves écrites commencent vers le mois de juin dans 26 grandes villes. Ces épreuves sont éliminatoires.

L'élève, une fois ces épreuves subies, est admissible; il doit ensuite passer les examens oraux du premier degré pour être admissible. Les examens oraux du second degré forment concours.

Compositions écrites :

Composition française;
Thème et version allemandes;
Composition de mathématiques;
Calcul logarithmique;
Tracé d'une épure de géométrie descriptive;
Dessin d'après la bosse;
Copie ombrée d'un paysage;
Dessin topographique d'une carte au 1/200 000.

Épreuves orales :

Géométrie;
Algèbre;
Géométrie descriptive;
Trigonométrie rectiligne;
Mécanique;

Physique;
Cosmographie:
Géographie;
Histoire;
Épreuves physiques — équitation, gymnastique, escrime.

Le prix de la pension est de 1000 fr., celui du trousseau de 600 à 700 fr.

Le nombre des bourses et demi-bourses est illimité.

École Navale.

En rade de Brest. — *Le Borda.*

Prépare les officiers de marine; on n'exige pas le baccalauréat pour y entrer. La durée des études y est de deux ans, après lesquels l'élève sort aspirant de seconde classe qui correspond au grade de sous-lieutenant; le programme est à peu près le même qu'à St-Cyr.

Pour entrer sur le vaisseau-école, en rade de Brest, dit « Le Borda », les candidats doivent justifier, par la production de leur acte de naissance, qu'ils sont Français et ont eu quatorze ans au moins, ou dix-huit ans au plus le premier jour de l'an de l'année du concours; présenter un certificat du médecin déclarant qu'ils ont été vaccinés ou qu'ils ont eu la petite vérole et qu'ils n'ont pas d'infirmités les rendant impropres au service.

Le prix de la pension est de 700 francs par an; le trousseau est d'une valeur d'environ 1000 francs.

Les candidats doivent se faire inscrire du 1er au 25 avril à la préfecture du département où ils ont leur domicile.

Ils sont examinés dans le chef-lieu d'examen le plus voisin de ce domicile ou, à leur choix, au collège où ils ont fait leur éducation.

Les épreuves comprennent un examen oral et des compositions

écrites dont les matières sont indiquées par un programme spécial. Elles commencent à Paris dans les premiers jours de juin et sont annoncées dans le *Journal officiel*. Pour concourir au grade d'aide-médecin de marine, il faut être Français, âgé de dix-huit ans au moins, vingt-cinq ans au plus, être apte au service de la marine, justifier de deux années d'études médicales, avoir satisfait à la loi du recrutement.

Les candidats peuvent s'inscrire au secrétariat du conseil de santé des ports de Brest, Rochefort, Toulon.

École des Ponts et Chaussées.

Rue des Saints-Pères, nº 28.

Son but est de former des élèves nécessaires au corps des ingénieurs des ponts et chaussés. Son programme est le suivant : la mécanique, l'architecture, les mathématiques appliquées, la géologie, le droit administratif, l'anglais, l'allemand, l'économie politique, etc.

École Polytechnique.

Rue Descartes, 41.

Forme des ingénieurs et des officiers d'artillerie et de génie. Le programme est à peu près semblable à celui de St-Cyr, sauf pour les mathématiques où il est beaucoup plus développé : toutes les mathématiques spéciales y sont en effet comprises — le système d'admission est le même, l'oral est à deux degrés — aucun baccalauréat n'est exigé, mais sa possession donne un avantage de 50 points. La durée des études est de deux ans.

École centrale des Arts et Manufactures.

Forme des ingénieurs civils. Le programme est semblable

pour les mathématiques à celui de Polytechnique, beaucoup moins chargé pour le reste, la durée des études y est de trois ans — des examens éliminatoires sont passés tous les trois mois : c'est la plus difficile entre toutes les écoles du gouvernement.

École Normale supérieure.

Rue d'Ulm.

Sciences. -- Pour la partie mathématique elle est semblable à celle de Centrale. — Physique et chimie, histoire, version latine, philosophie, anglais ou allemand.

Lettres. — Latin, grec, français, histoire, géographie, prosodie, métrique, etc.

Pour s'y présenter il faut être bachelier complet; beaucoup de jeunes gens sont d'ailleurs licenciés ès lettres ou ès sciences avant leur entrée dans cette école. On y forme des professeurs pour les lycées du gouvernement.

Sorbonne.

On peut aussi y préparer la licence, le doctorat, l'agrégation. On y fait un grand nombre de cours parmi lesquels le candidat peut choisir. Pour les connaître, consulter les affiches placées dans la salle des Pas-Perdus de la Sorbonne ou dans le grand vestibule.

Les sciences et les lettres y vont de pair; les cours sont publics, mais la plupart des conférences sont réservées aux étudiants.

Droit.

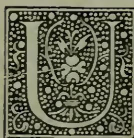
La durée des études y est de trois ans pour la licence, de cinq pour le doctorat; le baccalauréat est exigé sauf pour le certificat.

La licence suffit pour être avocat. Les matières étudiées sont les suivantes : droit pénal, droit civil, droit romain, code de procédure, civile, criminelle, économie politique, histoire du droit.

Le doctorat en droit permet de ne faire qu'un an de service militaire.



Éducation physique.

N professeur de l'Université de Princeton (Amérique) disait : « Je préfère voir manquer à mes élèves une classe qu'une partie de foot-ball ». Sans aller aussi loin, il faut dire que l'éducation physique n'est pas moins utile que l'éducation de l'esprit. Les anciens les faisaient marcher de pair. Après avoir été longtemps négligés en France les sports ont repris une grande importance. Voici les principaux :

Sports athlétiques. — Une seule Union, l'Union des Sociétés Françaises de sports athlétiques, 229, rue Saint-Honoré. Elle compte 139 sociétés. Elle est reconnue par les Sociétés de l'étranger. Les principales sociétés sont : le Stade Français, deux fois victorieux d'équipes anglaises de foot-ball, depuis deux ans club champion ; l'Union athlétique du Ier arrondissement, le Racing Club, etc.

Sports pratiqués. — Le foot-ball. Jeu d'origine française mais transformé par les Anglais. Se joue avec un ballon de cuir. (Pour plus de renseignements, voir le livre de M. Saint-Chaffray intitulé *Le foot-ball*.)

La course à pied. — Le meilleur des sports et le moins coûteux à notre avis. Quatre sortes principales de courses :

La course de haies sur 110 mètres avec 10 haies ;

La course de vitesse sur 100 ou 150 mètres ;

La course mixte sur 400 mètres, la course de fond à partir de 1500 mètres et le ross-cotry ou course à travers champs.

Sport vélocipédique. — Sport excellent mais beaucoup plus coûteux que les précédents : nécessite non seulement la machine mais la piste. Les principales pistes ou vélodromes sont : le vélodrome de l'Est, le vélodrome Buffalo, le vélodrome de la Seine, le vélodrome d'Hiver; enfin pour les jeunes amateurs le vélodrome de Courbevoie, qui appartient au Stade français et à l'Association vélocipédique internationale.

Sport nautique. — Un peu démodé à cause de la lenteur de l'apprentissage; se pratique soit dans le bassin d'Asnières, soit dans celui de Joinville-le-Pont.

Tels sont les sports les plus importants. Il faut citer aussi la paume, le tennis, le patin, etc., mais ces sports ne sont pas aussi pratiqués que les précédents.

L'épée et le fleuret méritent une mention spéciale, mais leur apprentissage est long; d'ailleurs ils ne développent pas suffisamment l'homme.

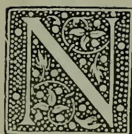
La gymnastique enfin. Un peu moins en usage mais toujours excellente.

Je terminerai cet exposé rapide par quelques conseils sur l'entraînement. Les voici :

Boire le moins possible d'alcool. — Ne manger que des viandes rôties. — Ne pas fumer. — Faire chaque matin un quart d'heure d'haltères. — Beaucoup d'hydrothérapie. — En cas de fatigue, se frictionner avec la composition suivante :

50 gr. d'huile camphrée ;
16 gr. d'essence de térébenthine;
5 gr. d'alcool camphrée.

Modèles de lettres


Nous avons, à travers les chapitres qui précèdent, conseillé quelques formules épistolaires.

En voici d'autres qui peuvent être utiles; nous les transcrivons sans aucune prétention. Chacun, aujourd'hui, doit savoir et sait écrire; mais la consultation d'un « modèle » peut éviter un embarras ou une perte de temps.

Lettre de demande en mariage d'un monsieur d'un certain âge à une dame.

Madame,

Les quelques visites que j'ai eu l'honneur de vous rendre m'ont permis d'apprécier toutes vos qualités, et d'acquérir la certitude que vous possédez au plus haut degré toutes celles qu'il faut pour rendre la vie d'intérieur on ne peut plus agréable.

Soyez bien persuadée, chère Madame, que de mon côté tous mes efforts tendront à vous donner le plus grand bien-être possible, et j'espère que mes soins et mon attachement seront pour vous un dédommagement à la grande estime et à l'affection que vous voudrez bien me témoigner aujourd'hui.

J'ai donc l'honneur, bien chère Madame, de vous demander l'in-

signe bonheur de joindre ma vie à la vôtre par les liens du mariage.

En attendant une réponse favorable, veuillez agréer l'expression de mes sentiments respectueux.

Votre tout dévoué.

Acceptation de cette demande.

Monsieur,

Je suis très flattée de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. Je crois aussi avoir découvert chez vous de précieuses qualités, et je n'hésite pas à vous assurer que de mon côté tous mes efforts tendront à rendre la vie commune aussi agréable que possible.

En attendant votre prochaine visite, veuillez agréer, Monsieur, mes bien sincères amitiés.

Refus à cette demande.

Monsieur,

J'ai été très sensible à tous les bons sentiments que vous manifestez à mon égard, dans votre aimable lettre; mais, à mon bien grand regret, je ne puis donner suite à la proposition que vous me faites; l'état de ma santé d'un côté, et ma situation de fortune d'un autre élèvent entre nous un obstacle absolu.

Encore une fois, Monsieur, veuillez croire à tous mes regrets, et agréez mes meilleurs sentiments.

Lettre de jour de l'an d'un filleul ou d'une filleule, à son parrain ou à sa marraine.

Mon bien cher Parrain (ou Ma bien chère Marraine),

Le renouvellement de l'année me donne l'occasion de vous faire connaître une fois de plus tous les souhaits que je forme pour vous. Vous m'avez donné tant de preuves d'affection, que je serais bien ingrat de vous oublier; mon cœur est assez grand pour vous réserver une bonne place, et mon bonheur est complet si je vous sais en

bonne santé. Aussi croyez bien que je fais, tous les jours, les vœux les plus sincères pour votre bonheur.

En attendant l'heureux moment où il me sera permis de vous dire tout cela de vive voix, et de vous embrasser, recevez, cher Parrain (ou chère Marraine), les meilleurs et les plus affectueux compliments de votre tout dévoué filleul (ou toute dévouée filleule).

Lettre d'un fils ou neveu, à son père ou à son oncle, pour lui annoncer son succès à un examen.

Cher Père (ou cher Oncle),

Je suis heureux de vous annoncer que je viens de subir avec succès les épreuves de mon examen. Ce m'est une bien grande joie de vous donner ainsi une preuve de ma reconnaissance, pour tous les dévouements que vous m'avez témoignés, tous les sacrifices que vous avez faits pour moi ; j'espère plus tard vous donner des marques plus sérieuses de l'affection que j'ai pour vous, et soyez certain que maintenant, comme avant, tous mes efforts tendront à me rendre digne du nom que je porte.

En attendant, croyez à l'affection sincère de votre tout dévoué fils (ou neveu), qui vous embrasse mille fois de tout cœur.

Lettre pour féliciter un parent, un ami, de l'obtention d'une marque distinctive quelconque (brevet, diplôme, décoration, etc.).

J'ai été bien heureux, mon cher.......... d'apprendre votre nomination au grade de...... Certes personne ne méritait plus que vous cette marque honorifique ; les services que vous avez rendus, le dévouement absolu que vous avez toujours montré, et enfin votre travail opiniâtre, plaident en votre faveur ; mais néanmoins, eu égard aux compétiteurs, et à la faveur accordée à certains, au détriment des autres, il est très beau de ne devoir qu'à son mérite personnel (l'avancement ou la faveur accordée), et c'est votre cas.

C'est donc, je le répète, avec bonheur que nous joignons nos féli-

citations sincères, et tous nos compliments, à ceux de tous vos amis.

Nous espérons avoir le plaisir de vous voir très prochainement; en attendant, recevez, cher Monsieur, l'expression de notre profonde considération et de nos plus dévoués sentiments.

Lettre de faire part de la naissance d'un fils ou d'une fille.

Cher Ami,

C'est avec la plus grande joie que je viens t'annoncer la naissance de notre petite bien-aimée Jeannette.

Inutile de te dire que nous la trouvons très belle; elle est tout le portrait de son père; je crois même qu'il m'a déjà semblé reconnaître qu'elle aurait, tout comme sa bonne mère, un excellent caractère. En un mot elle est parfaite.

La joie que j'éprouve en t'écrivant m'empêche de t'en dire plus long; espérant bien me dédommager à notre première entrevue, je termine en te disant tout simplement : La mère et l'enfant vont bien.

Nos affectueux compliments.

Lettre d'une petite fille à sa grand'mère pour lui souhaiter sa fête.

Ma bonne Grand'Mère,

Chaque année, je vois arriver avec la plus grande joie cet heureux jour. Si j'étais près de toi, je serais beaucoup plus heureuse; mais ne crains rien, ma bien chère bonne maman, la distance qui nous sépare ne fait que rendre plus vive l'affection que j'ai pour toi, et de loin comme de près, sois bien persuadée que tous mes vœux et tous mes souhaits sont pour toi; que je demande à Dieu tous les jours qu'il veuille bien te conserver en bonne santé, et surtout te faire vivre assez longtemps pour que tu puisses voir ta petite Alice grande personne et capable à son tour de te rendre tous les soins et toutes les bontés que tu n'as jamais cessé de lui prodiguer.

Adieu, ma bien chère bonne maman, soigne-toi bien, et pense à ta petite-fille qui, elle, ne t'oublie pas et t'envoie mille baisers.

Lettre d'invitation à une distribution de prix.

(Une famille à une autre.)

Chers Amis,

Samedi 28 courant, doit avoir lieu au collège la distribution des prix. Vous n'ignorez pas sans doute que cette solennité doit être présidée par monsieur le général de division X....., notre cousin. Je compte sur quelques succès pour mon fils, et ne vous cache point que je vous verrais assister avec bonheur à cette fête; j'aurai soin de vous faire réserver quelques fauteuils pour vous et vos amis.

Veuillez agréer, chers amis, l'expression de nos meilleurs sentiments.

Lettre d'invitation à dîner.

Nous serions bien honorés, madame X. et moi, de vous avoir à dîner jeudi prochain, 17 courant: voici déjà longtemps que nous n'avons eu le grand plaisir de vous recevoir; aussi comptons-nous bien que rien ne vous empêchera d'être des nôtres, et sauf avis contraire de votre part votre couvert sera mis.

Notre petite Jeanne se propose de vous faire entendre, après dîner, sa dernière création au piano; c'est un bien grand morceau!

Madame X. se joint à moi, pour vous envoyer ses salutations amicales.

Lettre de refus à une invitation à dîner.

Chers Amis,

Nous sommes désolés de ne pouvoir accepter votre aimable invitation du 17 courant. En outre d'une indisposition de mon mari, légère, Dieu merci, nous venons de perdre tout dernièrement une proche parente.

Croyez à tous nos regrets, et veuillez, je vous prie, nous croire toujours vos meilleurs amis.

Agréez l'expression de nos meilleurs sentiments.

Lettre d'un jeune soldat à ses parents.

Mes bien chers Parents,

Quelques jours à peine de séparation me suffisent pour établir la différence entre ma vie actuelle et celle que je menais au milieu de vous. Certes mon intention n'est pas de me plaindre; je suis fier et heureux de remplir mon devoir, mais je n'en constate pas moins la dureté du service militaire, surtout si je la compare à l'existence de famille.

D'ailleurs une année est bien vite passée, et j'ai déjà deux mois de service. Quoique bien éloigné de vous, mon cœur est resté au milieu de ma chère famille; je ne cesse de penser à vous, et de faire des vœux pour votre bonne santé.

Vous trouverez ma lettre un peu courte, mais nous travaillons beaucoup, et n'avons que bien peu de loisir. J'attends prochainement mes galons de caporal, et pense bien que vous ne m'oublierez pas ce jour-là.

Je termine en vous envoyant l'assurance de tout mon attachement, et les meilleurs baisers de

Votre fils tout dévoué.

Lettre de reconnaissance d'un malade à son médecin.

Monsieur,

Permettez-moi de vous adresser quelques lignes de remerciements, à vous, mon cher docteur, qui venez de me rendre à la vie en terrassant complètement le mal affreux dont je souffrais depuis si longtemps. Le dévouement que vous m'avez témoigné, les soins incessants que vous m'avez donnés, lorsque tant d'autres m'avaient pour ainsi dire abandonné, et enfin votre incontesté savoir, vous ont fait sortir vainqueur de la terrible lutte que vous aviez engagée contre la maladie qui m'accablait.

C'est une nouvelle vie qui commence pour moi, et c'est bien à vous seul que je la dois; aussi longue qu'elle puisse être, je ne vous oublierai jamais, et ne saurais trop vous témoigner ma reconnaissance.

Encore une fois, merci pour moi et pour ma famille.

Veuillez recevoir l'assurance de la parfaite considération et des meilleurs sentiments de votre tout dévoué.

Communication d'un baptême.

Une mère à son amie.

Chère Madame,

Enfin l'heureux jour que j'attendais avec impatience vient d'arriver; jusqu'à aujourd'hui, soit les maladies, soit le mauvais temps, nous avaient retardé pour porter sur les fonts baptismaux notre bien-aimée petite Jeannette, mais maintenant, grâce à Dieu, et notre bon docteur aidant, toutes les difficultés sont surmontées, et la cérémonie du baptême aura lieu jeudi prochain à dix heures, à Notre-Dame. Je compte bien que vous me ferez l'amitié d'y assister, et en attendant l'heureux plaisir de vous voir, nous vous envoyons, mon mari et moi, nos meilleures salutations.

Lettre de communication de la mort d'un parent.

Chère Parente,

C'est avec la désolation dans le cœur, les larmes dans les yeux, que je viens vous annoncer une bien triste nouvelle : notre pauvre tante est décédée hier soir vers onze heures. Depuis quelques jours elle gardait le lit, atteinte d'une bronchite, qui sans nous donner des inquiétudes, nous tourmentait beaucoup; le docteur qui la soignait, et qui a été très dévoué pour elle, ne s'attendait pas à un si rapide dénouement; hier quelques instants avant sa mort elle a tous voulu nous voir autour d'elle, nous a tous embrassés, et sans aucune souffrance, elle s'est doucement éteinte dans les bras de mon pauvre mari.

Nous sommes tous dans la désolation, c'est une perte irréparable pour nous.

Excusez-moi, chère dame, de ne pas vous en dire plus long, et veuillez agréer l'expression de nos meilleurs sentiments.

Lettre d'invitation à concourir à une œuvre de bienfaisance.

Chère Madame,

Samedi prochain a lieu la première réunion des dames patronnesses de l'Œuvre de la Crèche. Nous n'avons pas encore le bonheur de vous compter parmi nous, mais d'ores et déjà je vous inscris sur nos listes, ayant la certitude que vous voudrez bien nous honorer de votre présence à cette réunion.

Vous savez qu'il s'agit de créer dans les montagnes d'Auvergne, c'est-à-dire au bon air, un sanatorium, pour les petits nouveau-nés abandonnés.

En vous remerciant en mon nom, et au nom de l'Œuvre, agréez mes salutations empressées.

Lettre de remerciements pour l'envoi d'un cadeau.

Chère Madame et amie,

Je suis vraiment confuse de toutes les attentions que vous voulez bien me témoigner ; mais, franchement, permettez-moi de vous dire que vous faites trop bien les choses ; un simple cadeau aurait suffi, et vous me faites parvenir un don vraiment princier. L'estime et l'amitié que j'ai pour vous sont sans limites vous le savez, chère Madame, et certes je suis heureuse de trouver l'occasion de vous le dire ; mais je ne pourrai jamais vous rendre qu'une faible partie de toutes vos bonnes attentions. Quoi qu'il en soit, laissez-moi me compter au nombre de vos meilleures amies, et croyez-moi votre toute affectueuse et toute dévouée.

Lettre d'un jeune homme à une mère pour lui demander sa fille en mariage.

Madame,

J'ose espérer, tout d'abord, que vous voudrez bien m'excuser d'oser vous écrire ces quelques lignes. Les bonnes visites que vous m'avez autorisé à vous faire m'ont permis d'apprécier votre charmante fille. J'ai constaté qu'à une grande bonté, qu'elle tient certai-

nement de vous, elle joignait toutes les qualités de la femme d'intérieur, en un mot je la trouve parfaite, et serais au comble du bonheur si vous vouliez bien me permettre de devenir votre gendre.

De mon côté, soyez assurée que tous mes efforts tendront à lui rendre la vie agréable, et j'ose espérer que mes soins, mon attachement et mon affection pour elle, vous seront une sûre garantie de son bonheur.

J'ai donc l'honneur, Madame, de vous demander la main de mademoiselle votre fille.

En attendant votre favorable réponse, veuillez croire aux meilleurs sentiments de votre tout dévoué.

Lettre de refus d'une demande en mariage.

(D'un père à un jeune homme).

Monsieur,

Ma femme et moi avons été très flattés de recevoir votre lettre, dans laquelle vous nous faites l'honneur de nous demander la main de notre fille.

A notre grand regret, nous ne pouvons vous donner satisfaction. Notre fille n'est pas encore décidée à se marier; elle est du reste encore bien jeune, et semble ne vouloir jamais quitter sa bonne mère. Croyez bien, monsieur, qu'il nous aurait été très agréable de vous avoir pour gendre; depuis longtemps votre famille est unie à la nôtre par une amitié indissoluble, mais madame X. et moi avons décidé de respecter les volontés de notre enfant.

Encore une fois, monsieur, croyez à tous nos regrets, et recevez nos salutations empressées.

Lettre d'un fiancé à une fiancée.

Mademoiselle,

J'ai appris que vous deviez vous rendre, jeudi prochain, à l'Œuvre de la Sainte-Enfance. Je serais très désireux de vous y accompagner, et de joindre ma modeste offrande à la vôtre.

Espérant bien que madame votre mère voudra bien m'autoriser

à le faire, j'aurai l'honneur de me présenter chez vos parents, jeudi prochain, et de conduire madame votre mère et vous rue de Vaugirard, au siège de l'Œuvre.

Veuillez agréer, Mademoiselle, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

Lettre de remerciements à un curé qui a préparé un enfant à sa première communion.

Monsieur le Curé,

Permettez à une mère de venir vous remercier de tous les bons soins, de toutes les attentions que vous n'avez cessé de prodiguer à notre bien cher enfant pendant toute la durée de sa préparation à la première communion.

Grâce à vous, notre fils se trouve en état de se présenter à la Sainte-Table, avec conscience de ce qu'il fait; sa conduite est vraiment exemplaire, et ce nous est un bien grand bonheur de venir vous féliciter de ce résultat.

Encore une fois, monsieur et vénérable abbé, agréez-en tous nos remerciements les plus sincères, et veuillez croire aux sentiments respectueux de votre dévouée servante.

Lettre de reproche, à un jeune homme, à une jeune fille, sur la légèreté de sa conduite.

Ma chère Lucienne,

Lors de ma dernière visite, tu m'avais fait de bien belles promesses que tu n'as pas tenues, hélas! Je suis donc obligée aujourd'hui de venir te les rappeler. Ta conduite un peu légère donne un libre cours à de méchants propos sur ton compte, et cela m'afflige profondément. Tu sais que je tiens à toi, comme à une sœur, que tout ce qui te touche m'intéresse, aussi je viens aujourd'hui t'engager sérieusement à suivre une autre ligne de conduite; abandonne les quelques amies qui t'entourent et te nuisent par leurs mauvais conseils et leur réputation, bien connue d'ailleurs, de personnes peu

sérieuses; viens te réfugier chez ceux qui sont tout prêts à te tendre les bras et à t'aider dans ce mauvais moment. Tu dois songer avant tout à ta position, que tu compromets, je le crains sérieusement.

J'espère que je serai plus écoutée cette fois, et que ta raison, ton intelligence et l'amitié que tu me portes seront de puissants auxiliaires à sortir de la mauvaise voie où tu t'es engagée.

Ton amie, qui malgré tout t'envoie ses meilleures amitiés.

Lettre pour congédier un précepteur, une institutrice.

Mademoiselle,

Nous devons rentrer à Paris dans un mois seulement, mais j'ai le regret de vous prévenir que je laisse Marguerite au couvent de B..., où j'ai été élevée.

Je suis obligée, comme vous le savez, Mademoiselle, d'aller beaucoup dans le monde et je ne veux pas laisser mon enfant aux mains des domestiques.

Je vous remercie, néanmoins, des bons soins que vous avez prodigués à ma fillette et des progrès sérieux qu'elle a faits pendant les deux ans que je vous l'ai confiée. Aussitôt de retour, je vous recommanderai à ma cousine Jeanne, qui est toute disposée à vous confier sa petite Lucie.

Recevez, Mademoiselle, avec tous mes regrets, l'assurance de mon entier dévouement.

Lettre à un ami, pour le féliciter de sa nomination de Député.

Mon bien cher Ami,

Enfin, te voilà député! Tu vas siéger à la Chambre; te voilà quelqu'un, futur ministre et, qui sait, peut-être un jour Président de la République française!

J'ai lu ton programme, et si tu tiens tous les engagements que tu prends, tes électeurs n'auront pas à se plaindre de t'avoir choisi. Que de travail, pour mener à bien toutes les réformes que tu as en vue! Que de belles innovations! Je crains que, malheureusement, tu

ne sois pas compris de la généralité, car tes idées sont d'un ordre bien élevé.

Je souhaite que la carrière politique ne soit pas trop épineuse pour toi, et que les nombreuses difficultés que tu auras à vaincre, et les inimitiés que tu vas sans doute te créer ne soient pas un obstacle à la ligne de conduite que tu vas suivre, et ne te découragent pas.

J'espère ne pas être oublié lorsque ton tour viendra de parler à la Chambre; je suis très désireux de t'entendre, et tu ne me refuseras pas cette satisfaction.

Demain, si tu es libre, nous déjeunerons ensemble pour fêter ta nomination; nous profiterons de l'occasion pour porter un toast à tes électeurs.

Toutes mes salutations.

Lettre pour consoler un ami qui a perdu sa place.

Mon cher Paul,

Votre lettre d'hier m'a bien affligé, et je prends bien part à votre peine. Il ne faut pas vous décourager ainsi; tout n'est pas perdu comme vous le pensez. Certes, la perte de cet emploi très lucratif doit vous causer un certain dommage; mais avec vos capacités et votre intelligence, vous ne tarderez pas à trouver une autre situation, où vous serez apprécié comme vous le méritez; vous savez d'ailleurs que tous vos amis sont disposés et tout prêts à vous aider de tout leur pouvoir.

Quant à moi, j'emploierai toute mon influence à vous être utile et je compte bien avoir un prompt et heureux résultat.

Courage donc, et venez me voir bientôt, pour que je puisse me mettre immédiatement en campagne.

D'ici là, je vous envoie mes amitiés sincères.

Lettre de rupture avec un ami.

Monsieur,

Je croyais avoir en vous un ami sûr, et je pensais pouvoir m'attendre à plus de reconnaissance de votre part. Je ne me reproche

pas ce que j'ai fait pour vous, mais ce qui m'afflige profondément, c'est votre ingratitude, et votre manque total de bonne foi à mon égard.

Je crois, monsieur, qu'il vaudra mieux à l'avenir nous abstenir l'un et l'autre de nous revoir; brisons donc cette amitié sur laquelle j'avais fondé quelques bons projets pour nous deux, et que j'abandonne avec un serrement de cœur.

Adieu, monsieur.

Lettre pour demander des renseignements sur un domestique.

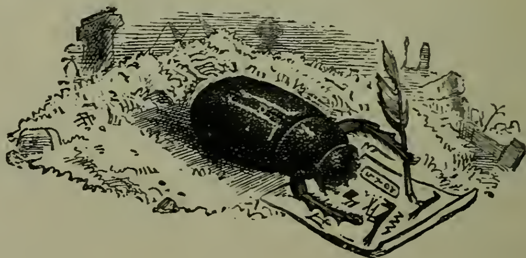
Madame,

Il y a quinze jours, une femme de chambre, Julie B..., quittait votre service, munie d'assez bons certificats, qu'elle m'a montrés. Bien qu'assez élogieux, je les trouve insuffisants sur un point capital.

Si vous me le permettez, Madame, je me rendrai chez vous demain à une heure, afin que vous me donniez de vive voix les indications dont j'ai absolument besoin avant de me décider à prendre cette femme à mon service.

Si l'heure et le jour ne vous convenaient point, je vous prie, Madame, de me le faire savoir, et je me tiendrai à votre disposition.

Veuillez m'excuser, Madame, et agréer l'expression de mes meilleurs sentiments.



Emplois.

Pour entrer à la Banque de France.



ANS cet établissement on occupe des femmes.

Pour y entrer on doit faire une demande que l'on fait autant que possible appuyer par un personnage influent.

Il y a un examen à subir sur l'écriture, l'orthographe, le calcul.

L'âge minimum est dix-huit ans, l'âge maximum trente-cinq ans.

Pour les hommes, demander le programme d'examen.

Il y a l'atelier d'imprimerie, où il faut une année d'apprentissage comme brocheuse.

Pour entrer à la Société générale.

La nationalité française est exigée.

Age minimum : dix-huit ans.

Age maximum : trente ans.

Il faut un certificat de bonne vie et mœurs.

La demande doit être apostillée par des personnages influents.

Il y a un examen à passer en écriture, arithmétique, orthographe, etc.

Si on a le brevet élémentaire, on peut être dispensé de l'examen.

Pour être admis au Crédit lyonnais.

La même chose que pour la Société générale.

Pour être admis au chemin de fer.

Il est absolument exigé, pour les femmes, d'être fille, femme ou veuve d'employé.

Il y a un examen :

Une dictée (sans faute);

Les quatre règles d'arithmétique faites en un délai maximum de 15 minutes;

Une très belle écriture.

Même si l'on a le brevet d'instituteur ou d'institutrice, il faut subir l'examen.

Pour entrer au Crédit foncier.

L'admission se fait au concours par voie d'examen.

Age minimum : seize ans.

Age maximum : trente-cinq ans.

Il faut être Français ou naturalisé.

La demande doit être accompagnée de :

Extraits authentiques des actes de l'état civil;

Extrait du casier judiciaire;

Certificat de bonne vie et mœurs;

Certificats émanant des différentes maisons ou établissements où on a été employé.

Il y a un examen écrit sur :

L'orthographe;

Le style;

L'écriture.

Les concours ont lieu en janvier et en juillet.

Pour être déclaré admissible, il faut obtenir la note *passable* pour chaque partie du programme et pour l'ensemble 12 points sur le maximum 20 points.

Il y a quelquefois cinq et six ans entre les examens; cela dépend des vacances qui se produisent et du nombre des surnuméraires.

Pour être admis aux postes et télégraphes, téléphones, caisses d'épargne.

L'âge minimum est de dix-huit ans.

L'âge maximum de vingt-cinq ans pour les dames.

Les hommes peuvent être admis après vingt-cinq ans; on déduit leurs années de service militaire.

On doit produire :

1° Demande d'emploi sur papier timbré;

2° Un extrait légalisé de l'acte de naissance;

3° Un certificat de bonne vie et mœurs, constatant aussi la nationalité française;

4° Un extrait du casier judiciaire;

5° Un état authentique indiquant la nature, la durée et les motifs de la cessation des services des mari, père ou frère des candidats, car il faut être de famille d'employé pour être admises à passer d'emblée l'examen.

Les autres candidats ne sont acceptés qu'en cas d'insuffisance du recrutement.

Il faut subir les épreuves suivantes :

1° Une dictée, sur papier non réglé;

2° Exercice graphique, la même page recopiée à main posée;
Formation d'un état ou tableau pareil à un modèle donné;

3° Rédaction d'une lettre ou note sur un sujet donné;

4° Arithmétique : les 4 premières règles, le système métrique; problèmes avec détail des opérations;

5° Géographie de la France et notions générales sur les cinq parties du monde. On demande en outre aux jeunes gens la physique et la chimie.

Le stage est obligatoire et n'est pas rétribué.

Le personnel féminin des caisses d'épargne se prend dans l'administration des postes.

Les mots qu'on cite.



OMBIEN de mots sont cités sans qu'on en connaisse exactement l'origine, ou du moins on l'a oubliée.

Il faudrait tout un volume pour commenter les locutions courantes ; nous nous contenterons de quelques exemples.

Délices de Capoue.

Veut dire une accalmie morale, mêlée de jouissances et de plaisirs où le corps et l'esprit s'amollissent.

Annibal, après la bataille de Cannes, vint prendre ses quartiers d'hiver à Capoue, capitale de la Campanie, ville de plaisirs par excellence. Les historiens attribuent au séjour des soldats d'Annibal dans les délices de Capoue, la cause du salut de Rome.

Égérie.

Égérie signifie une femme dont on prend les conseils, dont on suit les avis, surtout en politique.

Numa Pompilius, voulant assurer le respect de ses institutions, persuada aux Romains qu'il recevait les inspirations de la nymphe Égérie, visible pour lui seul au fond d'un bois.

On voit encore près de Rome les ruines de la fontaine Égérie, entre la voie Appienne et la voie Latine.

Épée de Damoclès.

Veut dire péril constamment prêt à éclater.

Damoclès, courtisan de Denys l'Ancien, le flattait outre mesure et exaltait son bonheur.

Celui-ci résolut de donner une leçon à l'obséquieux personnage et l'invita à un repas splendide où Damoclès reçut les honneurs royaux. Coiffé du diadème, il prit place à la table du festin, couché sur le propre lit de Denys ; mais levant tout à coup les yeux, il aperçut une épée suspendue au-dessus de sa tête par un crin de cheval. Le flatteur se leva éperdu et supplia son souverain de mettre un terme à son éphémère royauté.

Et moi, suis-je sur un lit de roses ?

Se dit à quelqu'un qui se plaint de ses soucis devant une autre qui a les siens.

Guatimozin, dernier empereur du Mexique, tomba aux mains de Fernand Cortez. Il fut mis sur un lit de charbons ardents, le corps enduit d'huile, afin qu'il révélât la cachette des trésors de Mexico. Son premier ministre, également mis à la torture, suppliait son maître du regard, de lui permettre de révéler le secret. Mais celui-ci répondit à cette demande muette : « Et moi, suis-je donc sur un lit de roses ? »

Et pourtant elle tourne !

Quelque chose dont on est sûr et qu'on ne peut démontrer clairement et qu'on vous conteste.

Galilée, astronome italien, avait la croyance de Copernic au

sujet du mouvement de la terre et était en contradiction avec Ptolémée.

On le mit à la torture et on le condamna à la prison perpétuelle, s'il ne confessait pas ses erreurs. Vaincu, il abjura sur l'évangile. Mais, après, frappant du pied, il s'écriait : Elle tourne, pourtant !

La flèche du Parthe.

Trait malin décoché en dernier lieu ; méchanceté dite en s'en allant.

Les Parthes, cavaliers renommés, avaient l'habitude dans les combats de simuler une fuite et de lancer, par-dessus l'épaule, une flèche à leurs poursuivants ; leur retraite était plus redoutable qu'une attaque.

Fourches Caudines.

Concession d'argent, d'honneur, arrachée aux personnes qui sont à votre discrétion.

Les Samnites, vainqueurs des Romains, voulurent humilier leur orgueil et, près de Caudium, firent défiler l'armée sous trois fourches enchevêtrées; les consuls passèrent également, mais les sénateurs s'y refusèrent, firent combattre de nouveau, et les Samnites furent vaincus.

Hippocrate dit oui et Galien dit non.

Médecins grec et romain qui furent en contradiction de système, quoique tous deux fort savants.

De nos jours, on dit le docteur Tant-Pis et le docteur Tant-Mieux.

Cette phrase s'explique d'elle-même.

Hippocrate refusant les présents d'Artaxercès.

Signifie repousser des présents dont on soupçonne le but intéressé, et ce, malgré votre intérêt propre.

Hippocrate, médecin philosophe, fut appelé par Artaxercès pour s'opposer aux ravages d'une épidémie dans l'armée.

On lui offrit pour ce des présents.

Hippocrate répondit que l'honneur lui défendait d'accepter de l'argent des ennemis de sa patrie et de les secourir.

Honni soit qui mal y pense.

Signifie que l'on défie l'opinion au sujet d'un fait d'apparence équivoque et qui peut être malignement interprété.

Le roi d'Angleterre, Édouard III, donnait un bal en l'honneur de la comtesse de Salisbury; celle-ci, en dansant, laissa tomber sa jarretière qui était bleue; le roi la ramassa, et la comtesse se vit en butte aux sourires équivoques des courtisans : « Honni soit qui mal y pense, messieurs, s'écria Édouard. Vous qui riez, vous serez peut-être très honorés d'en porter une semblable. »

Et, dès le lendemain, l'Ordre de la Jarretière fut institué.

Il y a des juges à Berlin.

Phrase que l'on emploie lorsque la force veut primer le droit.

Le roi de Prusse convoitait un moulin qui le gênait pour un point de vue, et, malgré les offres les plus séduisantes, le propriétaire refusait de le lui vendre. Lors le monarque irrité dit au meunier récalcitrant qu'il aurait le droit de s'adjuger ledit moulin, sans autre forme de procès.

« Oui, répondit le propriétaire, si nous n'avions pas de juges à Berlin. »

Le monarque fut désarmé et le meunier garda son bien.

La jolie pièce de vers d'Andrieux, *le Meunier Sans-Souci*, raconte cette histoire tout au long.

J'ai perdu ma journée.

Un jour passé sans faire quelque chose à laquelle on est accoutumé.

Titus, surnommé « les délices du genre humain », s'écriait qu'il avait perdu sa journée, lorsque l'occasion de faire du bien ne s'était pas présentée.

J'ai trouvé !

Se dit communément « Eurêka ».

Exclamation poussée par Archimède lorsqu'il trouva la règle du principe hydrostatique qui enseigne que tout corps plongé dans l'eau perd, de son poids, le poids du volume d'eau qu'il déplace.

Se dit lorsque, après de longues recherches, on trouve soudainement la solution qu'on poursuit.

J'avais pourtant quelque chose là !

Regret d'être empêché par la fatalité, une circonstance indépendante, de faire quelque chose dont on sent qu'on se serait tiré à son honneur.

André Chénier, jeune poète, avait célébré en vers la liberté ; mais, en voyant les excès commis en ce nom, il les blâma également en vers énergiques. Dénoncé comme suspect, il fut conduit à l'échafaud et il s'écria en se frappant le front : « J'avais pourtant quelque chose là » !

Lamentations de Jérémie.

Tourner tout à la tristesse, se plaindre de tout.

Jérémie, un des quatre grands prophètes, assis sur les ruines de Jérusalem, exhala les plaintes qui sont des pages admirables et que l'Église répète encore pendant la semaine sainte.

Pauvre comme Job.

Personne se trouvant subitement dénuée de tout après avoir été dans l'opulence et qui se résigne à son sort sans murmurer.

Un patriarche, du nom de Job, homme juste et craignant Dieu, possédait des troupeaux immenses, une famille, de beaux enfants. Les Arabes enlevèrent ses troupeaux, et ses enfants furent ensevelis sous leur maison, renversée par le vent du désert; puis, le patriarche se vit couvert de plaies hideuses, sa femme l'insulta et ses amis le délaissèrent.

C'est un Judas!

Un ami qui vous trahit, personnifie un homme hypocrite et traître. Judas, disciple du Christ, vendit son maître pour trente deniers.

Laissez faire, laissez passer.

Politique ou conduite ayant un rôle passif, n'intervenant jamais, laissant tout faire.

Quisnaz, médecin, chirurgien, agronome, sous Louis XIV, imposa l'abolition des corvées, laissa la libre circulation aux grains, la suppression des douanes et dit : « Laissez faire, laissez passer. »

Comme on le voit, cette phrase a perdu entièrement son sens primitif.

La lettre tue, mais l'esprit vivifie.

Cet axiome, qu'on applique si fréquemment, veut dire qu'il ne faut pas, dans l'interprétation d'une loi, d'un précepte, voir seulement le sens littéral, mais chercher l'intention, le sens caché.

Saint Paul, dans son épître aux Corinthiens, dit : « C'est Dieu qui nous a rendus capables d'être les ministres de la nouvelle alliance, non dans la lettre, mais dans l'esprit ; car la lettre tue, mais l'esprit reste. »

La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée.

La paternité de ce mot a été attribuée à Talleyrand, mais Campistron, Voltaire, Harel ont exprimé la même pensée en termes qui diffèrent peu, ils sont donc aussi les pères de cette triste vérité.

L'argent n'a pas d'odeur.

Qu'importe la source, pourvu qu'on ait le profit.

Encore une maxime tristement mise en pratique de nos jours.

Vespasien succédant à Vitellius trouva les finances de l'État dans un tel désordre, qu'il mit des impôts même sur les urinoirs publics (qu'on appelle depuis vespasiennes). Sachant que, dans Rome, on raillait un peu l'argent provenant d'une telle source, il répondit : « Qu'importe, l'argent n'a pas d'odeur. »

Laver son linge sale en famille.

Les ennuis domestiques, les querelles doivent être gardés entre soi et non étalés aux yeux de tous.

Mot de Napoléon dans un discours très familier, adressé aux

députés le 1er janvier 1814, au sujet de ce qu'avait dit M. Raynouard sur le compte du maréchal Masséna.

Léviathan.

Veut dire quelque chose d'énorme, de monstrueux.

Léviathan est un monstre de l'Écriture Sainte.

C'est le nom que les Anglais ont donné au navire le plus grand qui ait été construit.

Un Mécène.

Celui qui protège les artistes, surtout les lettrés, qui leur adoucit le chemin.

Mécène, favori d'Auguste, protégea les sciences, les gens de lettres; Virgile et Horace lui dédièrent l'un ses *Géorgiques*, l'autre ses *Odes*.

Mettre la lumière sous le boisseau.

Veut dire qu'il ne faut pas garder pour soi la science, la vérité, et qu'il faut contribuer de toutes ses forces à éclairer les masses.

Parole de Jésus-Christ dans la parabole du *Semeur* :

Allume-t-on la lampe pour la mettre sous le boisseau?

Le veau d'or.

Le peuple hébreu ne voyant pas revenir Moïse de la montagne où il demeura quarante jours, et imbu des idées idolâtres des Égyptiens, demanda une idole à Aaron; celui-ci eut la faiblesse de consentir et, avec les bijoux des femmes qu'il fondit, fit un veau d'or que le peuple adora.

Moïse, de retour, pris d'une sainte colère, renversa le veau d'or, le réduisit en poudre.

Ce mot signifie maintenant ceux qui n'estiment que la fortune et les gens riches.

Montagne de Mahomet.

Aller au-devant d'une personne qui ne vient pas à vous ; faire les premiers pas pour obtenir une chose.

Mahomet avait assemblé un grand concours de peuple, afin, avait-il dit, de faire venir une montagne à lui. Il l'appelle, la montagne reste immobile, naturellement, et le prophète s'écria : « Montagne, puisque tu ne veux pas venir à Mahomet, Mahomet ira à toi. »

Ce ton fut tel que le peuple tint le prodige pour accompli.

Nemrod.

Chasseur infatigable, très adroit.

Nemrod, petit-fils de Cham, passe pour avoir fondé Babylone. L'Écriture le nomme un « grand chasseur devant le Seigneur ».

L'œuf de Christophe Colomb.

Signifie une chose simple que personne n'a pu faire et qu'on trouve très facile étant faite.

Colomb, détracté par les jaloux qui trouvaient après coup la découverte de l'Amérique toute simple, donna une leçon aux envieux.

Se trouvant dans un festin, il prit un œuf et proposa de le faire tenir debout sur la pointe ; tous essayèrent et nul ne réussit.

Alors, Colomb saisissant l'œuf, le frappe légèrement sur son assiette et l'œuf tint en équilibre.

— Ce n'était pas difficile, s'écria-t-on.

— Oui, mais il fallait le trouver, répondit Colomb avec un sourire moqueur.

Paris vaut bien une messe.

Chose qui mérite des concessions.

Henri IV abjura le protestantisme pour embrasser le christianisme, qui était plus propre à ses intérêts, le 25 juillet 1593.

« Paris vaut bien une messe, dit-il ; ma foi, j'ai fait le saut périlleux. »

Je m'en lave les mains.

Signifie qu'on ne se croit pas responsable des affaires où on a été mêlé.

Ponce Pilate, gouverneur de Judée, convaincu de l'innocence de Jésus-Christ, voulut éluder la sentence de mort, mais le peuple le força d'abandonner Jésus à la rage de ses bourreaux; alors Ponce Pilate se fit apporter de l'eau et se lavant les mains dit : « Je suis innocent de la mort de ce juste ».

C'est un Pindare !

Se dit des poètes qui sans avoir le talent du poète lyrique en ont l'emphase, les phrases ampoulées.

Pindarien se prend toujours au sens ironique.

Le pli d'une feuille de rose le gêne.

Sybaris, ville de Laconie, célèbre par la mollesse de ses habitants; un d'entre eux, nommé Sminiride, se plaignit d'une insomnie parce qu'une des feuilles de roses dont son lit était jonché, s'était repliée.

Quart d'heure de Rabelais.

Instant où on doit payer; signifie aussi moment fâcheux et désagréable.

Rabelais, n'ayant plus d'argent pour payer son écot dans une hôtellerie de Lyon et pas d'argent pour rentrer à Paris, disposa dans sa chambre de petits paquets sur lesquels il écrivit le mot poison et les noms des membres de la famille royale; dénoncé, arrêté, conduit à Paris, il fit ainsi le voyage sans bourse délier.

C'est un quatre-vingt-treize.

Un bouleversement général.

Se rapporte à la grande Révolution.

La queue du chien d'Alcibiade.

Certaine chose extravagante, faite pour être remarquée.

Alcibiade, jeune Athénien, aimait à étonner ses concitoyens par ses excentricités; il avait un chien qui valait un peu plus de 6000 francs de notre monnaie et lui coupa la queue, afin que ce fait devînt le sujet de conversation des Athéniens.

Rendez à César ce qui appartient à César.

En langue ordinaire : chacun son dû.

Réponse de Jésus-Christ aux Hérodiens qui lui demandaient s'il était permis de payer le tribut à César. Jésus demanda à voir la pièce, on lui présenta un denier, et voyant l'effigie de l'empereur, il répondit : Rendez à César ce qui appartient à César et à Dieu ce qui appartient à Dieu.

Le ruisseau de la rue du Bac.

Signifie attachement pour le lieu où l'on est né; vient de ce qu'on aime mieux son pays natal, quelque laid qu'il puisse être, qu'un autre pays plus beau.

Mme de Staël, dans sa splendide résidence de Coppet, regrettait toujours le petit ruisseau de la rue du Bac, rue où elle habitait à Paris.

C'est une Saint-Barthélemy.

Exécution générale, collective.

On emploie souvent ce terme pour dire un grand carnage de gibier.

L'origine de ce mot est le massacre des huguenots qui eut lieu à Paris le 24 août 1572, jour de la Saint-Barthélemy, à deux heures du matin, d'après les ordres de Charles IX, poussé par sa mère, Catherine de Médicis.

Trouver son chemin de Damas.

Veut dire une illumination soudaine qui transforme nos idées.

Saint Paul, de son nom Paul, fut un des plus ardents persécuteurs des premiers chrétiens. Un jour sur la route de Damas, à la suite d'un prodige, il se convertit et devint un apôtre fervent du christianisme.

Je suis comme saint Thomas.

Celui qui ne veut pas croire sans preuve.

Saint Thomas, disciple du Christ, disait qu'il ne croirait à la résurrection de Jésus que s'il voyait sur ses membres la trace des clous et s'il mettait les doigts dans ses plaies.

Or, huit jours après, le Christ apparut à ses apôtres et dit à Thomas de sonder ses plaies.

Celui-ci, convaincu, répondit : « Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu. »

Lors, Jésus dit : « Tu as cru parce que tu as vu ; heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. »

Ouvrir le temple de Janus, fermer le temple de Janus.

Veut dire commencer la guerre, faire la paix.

Temple fondé à Rome par Numa, ouvert pendant la guerre, fermé pendant la paix.

Terre promise.

Chose à laquelle on aspire depuis longtemps.

Les Hébreux furent conduits par Moïse, qui les délivra de la captivité d'Égypte, à la conquête de la terre promise ; mais, sans cesse en révolte, ils errèrent quarante ans dans le désert, sans pouvoir entrer dans cette terre de délices ; enfin Josué les y introduisit.

Thébaïde.

Solitude où on vit retiré du monde.

Retraite favorite.

La Thébaïde, division de l'ancienne Égypte, avait des déserts où se refugièrent un grand nombre de chrétiens pour fuir les persécutions, ou pour vivre de la vie ascétique.



TABLE ALPHABÉTIQUE



TABLE DES CHAPITRES



Coulommiers. — Imprimerie Paul BRODARD, — 32-95

